UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/tatprsentdel02clar

LETTRES

SUR

L'ESPAGNE.

TOME II.

HSp.
C5976k

ÉTAT PRÉSENT DE L'ESPAGNE

ET DE

LA NATION ESPAGNOLE,

LETTRES ECRITES

A MADRID,

Pendant les années 1760 & 1761 :

Par le Docteur ÉDOUARD CLARKE, *Membre de l'Université de Cambridge.*

TOME II.

2 liv. 10 s. le vol. relié.

A BRUXELLES,

Et se trouve

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXX.

21352
14.4.27

ÉTAT PRÉSENT
DE
L'ESPAGNE.

LETTRE XII.

Deſcription du Couvent de Saint-Laurent appellé l'Eſcurial.

L'Escurial eſt un Village de la nouvelle Caſtille, à ſept ou huit lieues au nord de Madrid. On l'appelle Eſcurial, du mot *Eſcoria*, ſcorie, qui ſignifie l'écume ou l'ordure d'un métal, parce qu'il y avoit anciennement des mines de fer à l'Eſcurial.

C'eſt ce petit Village qui donne le

nom de l'Escurial au magnifique Palais que Philippe II fit bâtir en 1568, par *Giovanni Baptista*, Architecte, comme il paroît par l'inscription suivante.

D. O. M.
OPERI ADSPICIAT.
PHILIPPUS II.
HISPAN. REX.
A FUNDAMENTIS EREXIT
M. D. LXIII.
JOAN. BAPTISTA
ARCHITECTUS,
IX. KALEND. MAII.

Ce fut un motif religieux qui porta ce Prince à élever ce bâtiment ; & je vous dirai dans la suite à quelle occasion il conçut cette pieuse entreprise. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que Philippe II ne paroissoit pas avoir beaucoup de dévotion. Aussi lorsqu'on élevoit ce pieux monument, les Espagnols se regardoient-ils en silence les uns les autres, & marquoient-ils leur surprise. Les États sur-tout, *las Cortes*, comme on les appelle en Espagne, en témoignèrent leur mécontentement. Philippe venoit de les assembler, pour tirer d'eux

des subsides considérables, dans le dessein de pousser la guerre contre la France avec vigueur; il avoit déja reçu plusieurs millions, & l'artificieux Monarque, au lieu d'employer cet argent à payer ses troupes, en faisoit construire un Couvent de Moines. Cette mauvaise administration des revenus publics, jetta le dégoût & le découragement dans les États de Castille; ils ne s'assembloient plus qu'avec répugnance; ils craignoient toujours quelque détour secret de la politique de leur Maître. Depuis cette époque, il est rare qu'on ait convoqué les Etats, parce que les Rois ayant trouvé d'autres moyens pour lever de l'argent, ils sont devenus plus absolus, & n'ont plus été obligés de faire des demandes & des représentations à leurs sujets, pour lever des impôts.

Il y a deux Bibliothèques à l'Escurial, l'une au premier étage, & l'autre au second. La Bibliothèque du premier étage est dans une magnifique salle, grande, large & bien voûtée, qui forme un très-beau vaisseau. Le plafond & les lambris, sont peints par le *Pellegrin*, Milanois, Disciple de *Buonaroti* & de *Carducho*, Florentin. Cette Bibliothè-

que ne renferme que les Livres imprimés, excepté certains Auteurs dont les premières éditions sont rangées avec les Manuscrits dans la Bibliothèque d'enhaut. Mais on y voit beaucoup de Tableaux & de Peintures, des Médailles, des Monnoies, des Pierres gravées, & toutes les autres curiosités qu'on a coutume de rassembler dans une grande Bibliothèque. On y montre un sicle, ancienne monnoie des Hébreux, une pierre d'aimant pesant sept livres, qui enlève un poids de 25; un ancien monument enluminé, contenant les *Révélations de Saint Amadée*, petit in-folio; un autre monument Latin des quatre Evangiles, en lettres d'or, in-folio large, sur vélin, appellé *le Livre d'or d'Eugalie de Roterdam*, & qu'on prétend être du temps de l'Empereur Conrard; & plusieurs autres raretés dont il est fait mention dans l'Histoire du Couvent de l'Escurial, par le P. *de Los Santos*, imprimée à Madrid en 1667: livre que je n'ai jamais pû trouver, & qu'on n'a pas voulu me faire voir dans la Maison même. Je fis encore beaucoup d'instances pour voir l'ancien monument de Saint Augustin, *de Baptismo parvulorum lit-*

teris majuſculis Longobardicis ; celui des Evangiles en vieux caractères Grecs, & un Ouvrage de Saint Chryſoſtôme : on me donna toujours pour réponſe ces trois mots, *Non puede verle ; Vous ne pouvez pas le voir.* Je crois qu'ils étoient derrière l'autel de la Sacriſtie, où j'apperçus un ancien Miſſel relié magnifiquement & enluminé, dont on ne ſe ſert que dans les fêtes ſolemnelles. Je deſirois bien auſſi de voir la *Bible Grécque de l'Empereur Cantacuzène*, dont le texte eſt, dit-on, ſi bien d'accord avec la verſion des Septante ; & la collection des plantes, des animaux, des hommes & des femmes de l'Amérique, repréſentés d'après nature, & deſſinés ſur les lieux, par D. Fran. *Hernandez de Tolède*, immédiatement après la première découverte de l'Amérique ; mais le Bibliothécaire m'aſſura que tout avoit été brûlé dans l'incendie du 7 Juin 1674, qui ravagea cette Bibliothèque, & qui dura près de quinze jours.

La ſeconde Bibliothèque, qui eſt au-deſſus, contient tous les manuſcrits, excepté ceux dont je viens de parler, & quelques autres. C'eſt ſans contredit

la plus belle collection en ce genre, qu'il y ait dans le monde. Les seuls Manuscrits Arabes montent à 1824 volumes; les Manuscrits Grecs, tous très-anciens, fort bien conservés & très-lisibles, sont aussi très-nombreux. Il y a trois Manuscrits de Dioscoride, tandis qu'on croyoit qu'il n'en existoit qu'un seul, que le Baron de Busbeck assuroit être à Constantinople. On y trouve encore des fragmens de Tite-Live, de Dion Cassius, de Diodore de Sicile, & d'autres Auteurs qui n'ont jamais été imprimés. Si ma mémoire ne me trompe, je crois qu'il n'y a pas moins de 13 vol. in-fol. manuscrits seulement de Tite-Live. Les Manuscrits du nouveau Testament sont en très-grand nombre; il y en a d'entiers & d'incomplets.

J'y ai vu des Auteurs classiques qui n'ont jamais été imprimés; trois Olynthiennes de Démosthènes, & quatre Philippiques; *oratio ad epistolas Philippi; oratio de Republicâ ordinandâ; epistola Philippi;* une Iliade en encre noire, avec un Commentaire de Tzetzer à côté en encre rouge; différens Manuscrits de *Térence*, de *Justin*, de *Valere-Maxime*, d'*Horace*, de *Virgile*,

de *Juvenal*, de *Catulle*, de *Tibulle*, de *Properce*, de *Salluſte*, &c; mais j'ai été très-fâché de ne rien trouver de *Tacite*. Il y a même quantité de Tragédies Grecques d'un beau caractère, & un Ariſtophane complet in-fol. On y trouve auſſi pluſieurs Manuſcrits d'Auteurs modernes, comme *Aretinus de bello Punico primo, de Bello Gothico; Aretini epiſtolæ.*

J'ai eu permiſſion de prendre copie d'un petit Poème Grec, intitulé *Carthophylacis Bulgariæ duo carmina quæ inſcripta ſunt* Πόθος. Dans le premier, il décrit les maux que cauſe une mauvaiſe femme; & dans le ſecond, les biens que produit une bonne femme. Le Copiſte a inféré cette note. « Mais qui peut » ſçavoir quel étoit ce Greffier ou Garde-» note de Bulgarie. Car le nom de *Car-» thophylax* déſignoit une Charge ou un » Office de l'Empire Grec; & parmi ces » Manuſcrits, on trouve les Ouvrages » de *Jean Rediaſene, Garde-note de Bul-» garie* (1) ». Ce Poème au reſte eſt fort peu de choſe.

(1) *Quis autem noverit quis Chartophylax*

En voyant tant de différens manuscrits Grecs du nouveau Testament, je fus curieux d'en collationner deux ou trois passages des plus importans, pour voir s'ils s'accordoient avec le manuscrit d'Alexandrie, que nous avons en Angleterre. Je tirai de ma poche un de nos petits Testamens Grecs, & je cherchai dans les plus anciens manuscrits les Versets 8 & 9 du Chap. V, de l'Épitre Iere, de S. Jean. Je fus surpris de trouver le texte absolument semblable dans l'un & dans l'autre. Οτι τρεῖς εἰσιν οἱ μαρτυροῦντες, τὸ πνεῦμα, καὶ τὸ ὕδωρ, καὶ τὸ αἷμα· καὶ οἱ τρεῖς εἰς ἓν εἰσιν· εἰ τὴν μαρτυρίαν τῶν ἀνθρώπων λαμβάνομεν, κ. τ. λ. (1). Un seul manuscrit porte ἐλάβομεν; ce qui, je pense, a plus de force. Je ne dirai point si cette leçon est la meilleure & la vraie leçon, je ne veux rien discuter: je me contente d'observer que ces deux manuscrits, de différens âges & de différentes

hic fuerit? Erat enim nomen Officii, sæpèque inter hosce libros manuscriptos occurrunt opera Joannis Rediaseni, Chartophylacis Bulgarienſis.

(1) Car ils sont trois qui rendent témoignage dans la terre, l'esprit, l'eau & le sang; & ces trois sont une même chose. Si nous recevons le témoignage des hommes, &c.

mains, ſont parfaitement conformes, quant à ce paſſage, à notre fameux manuſcrit. Du reſte, ſi vous voulez avoir une explication bien claire de ce verſet de Saint Jean, outre la note du Docteur Mill, & du Commentaire de Wetſtein, voyez une Brochure intitulée : *Diſſertation critique ſur le ſeptième verſet du Chapitre V de la première Epître de Saint Jean, par M. Martin, à Utrecht 1717.*

Quant au fameux paſſage de la première Epître de Saint Paul à Timothée, chap. 3, verſ. 16, tous les manuſcrits portent Θεὸς, ou ſimplement ΘΣ; & au commencement de l'Evangile de Saint Jean, on lit ici Θεὸς ἦν ὁ λογος, & non pas λόγας, ou θεῷ, comme quelques-uns le prétendent.

C'eſt dans cette Bibliothéque, Monſieur, qu'on trouve tous les manuſcrits & tous les livres imprimés, qui ont appartenu autrefois au fameux Cardinal Sirlet, avec différentes notes écrites de ſa main. Le ſeul Catalogue de ſa Collection eſt un morceau très-curieux. On trouve d'abord dans ce Catalogue le titre des lettres originales du Duc d'Olivarez, & d'autres Auteurs, avec

le prix; enſuite une liſte de ſes manuſcrits Grecs, & une autre liſte de ſes manuſcrits latins & de tous ſes livres imprimés. Le Bibliothécaire a mis en note : » Prenez garde qu'il n'y a aucun livre » ici, dans quelque genre & quelque » langue que ce ſoit, où ſon Éminence » n'ait écrit des notes de ſa propre main, » en ſorte qu'on peut dire qu'ils ont tous » été lus, corrigés & augmentés par ſon » Éminence ».

Dans une ancienne deſcription latine des Iſles de l'Europe, l'Auteur, dont je n'ai pu trouver le nom, fait mention des Villes ſuivantes en Angleterre : *Londinum*, *Neomagus*, *Peturia*, *Otuana*, *Callagum*, *Orria*, *Coria*; & en Écoſſe, *Trimontum*, *Uzellum*, *Rhetigonum*, *Corda*, *Linopibia*. Voilà bien des noms inconnus, matière de recherches pour nos Antiquaires.

A la Bibliothéque inférieure, je trouvai un *Aphtonius*, avec les Épîtres de Brutus, Grecques & Latines, & celles de Phalaris, reliées enſemble. Les Épîtres de Brutus ne contenoient que celles qui ſont adreſſées aux Rhodiens, aux Cauniens, aux Lyciens, aux Myleſiens, aux Tralliens, & aux habitans de Cos,

de Patare, de Damas, de Smyrne, de Cyzique, de Mytilène & de la Bithynie, toutes en Grec, édition de Comelin, 1597; l'Épître Latine étoit adreſſée à Cicéron, *Brutus Ciceroni ſuo.* Quant aux Lettres de Phalaris, ce ne ſont point les mêmes que celles que Boyle a publiées.

La Bibliothéque d'en-haut abonde en richeſſes ineſtimables & ſi nombreuſes, qu'il n'eſt pas poſſible de vous en faire la deſcription : je me contenterai ſeulement de vous donner un Catalogue général des principaux manuſcrits Grecs, Latins, & Hébreux (1).

Ce précieux tréſor eſt en dépôt chez des Religieux nommés Jéronymites, qui ſont auſſi jaloux de le poſſéder, que s'ils en connoiſſoient parfaitement la valeur. Ce ne fut qu'avec de grandes difficultés, & à force de préſens & de révérences, que je vins à bout d'obtenir la liberté de voir ces manuſcrits;

(1) Ce Catalogue eſt dans le texte Anglois; mais comme il ne peut intéreſſer que les Sçavans, & qu'il faut de toute néceſſité le repréſenter en Latin, tel qu'il eſt conçu, ce qui pourroit ennuyer quelques Lecteurs, on a cru devoir le rejetter tout à la fin de l'Ouvrage.

& quand je voulois écrire quelque chose ou faire des remarques, je voyois le soupçon & l'étonnement se peindre aussi-tôt sur les visages. » Mais, Mon» sieur, me disoit-on, si vous copiez, » nos manuscrits, ils ne seront plus » bons à rien ».

Il y a, dans ces deux Bibliothéques, des Livres imprimés, dont la date est remarquable; par exemple, un Virgile in-fol. de 1407, lequel, s'il n'est pas antidaté, est un phénomène littéraire; un Térence de 1482, & un autre Virgile à grosses lettres, avec de magnifiques vignettes enluminées, de même date. La plûpart des Livres ne présentent que la tranche, le dos est tourné en dedans, afin qu'on ne puisse pas sçavoir le nom des Auteurs. De plus, ils sont fermés à la clef, sous un grillage; & ces Religieux les connoissent assez bien, quoiqu'ils semblent n'en avoir jamais rien lû. Le seul homme sçavant qu'ils aient eu chez eux étoit *Arias Montanus*, dont on voit ici la belle Bible qu'il donna en 8 vol. in-fol. magnifiquement imprimée sur vélin, avec le texte Hébreu, la Version de S. Jérôme, la Vulgate, & la Version des septante.

Il eſt en vérité bien douloureux que cette Bibliothéque ne ſoit pas en d'autres mains ; car la République des Lettres pourroit en retirer de grands avantages. *Michel Caſiri*, Syrien-Maronite, un des Bibliothécaires de leurs Majeſtés Catholiques, a donné le premier volume du Catalogue des manuſcrits Arabes ; mais on ne ſçauroit l'avoir, & il eſt défendu de le vendre. Pourriez-vous m'en dire la raiſon ? pour moi, je ne puis la deviner. Si j'avois pu l'avoir en payant tout ce qu'on m'en auroit demandé, je l'aurois envoyé ſur le champ en Angleterre.

Les choſes les plus remarquables de ce Couvent ſont d'abord l'Égliſe, qui eſt intérieurement un fort bel édifice, où ſont beaucoup de richeſſes & des peintures ineſtimables, dont je vous donnerai la liſte à la ſuite de cette Lettre. Le dehors de cette Égliſe ne préſente qu'une maſſe informe, & un bâtiment fort lourd. Tout le corps du bâtiment eſt un quarré coupé de pluſieurs cours égales flanquées de quatre corps de logis. En conſidérant ce bâtiment, je me ſuis pluſieurs fois rappellé ces vers de Pope.

Greatneſſ with Timon dwells in ſuch a drawght
Ar brings all Brobdignac before your thought.

La grandeur chez Timon eſt ſi bien compaſſée,
Qu'on ſe remet d'abord *Brobdignac* (1) en penſée.

Cet édifice n'a point de caractère décidé d'architecture ; il faut l'examiner de bien près pour appercevoir qu'on y a cherché l'Ordre Dorique ; encore n'eſt-il pas certain que le ſçavoir de l'Architecte ait été juſques-là. C'eſt une maſſe énorme diviſée en cours toutes également quarrées & conſtruites ſans goût, ſans nobleſſe.

Voici à quelle occaſion Philippe II fit élever ce bâtiment. Six mois avant la bataille de Saint-Quentin, que ce Prince gagna en perſonne contre les François, en Picardie, l'an 1557, il fit vœu, quand il partit de l'Eſpagne, que ſi dans la campagne qu'il alloit faire, il gagnoit une bataille contre les François, il bâtiroit un Couvent à l'Eſcurial, à

(1) Perſonnage dont il eſt parlé dans Gulliver.

l'honneur de S. Jérôme. Ce Monarque préféra ce Saint à tous les autres Saints du Paradis, parce qu'au siége de Saint-Quentin, qu'il avoit fait précédemment, il avoit été obligé de canonner un Couvent de l'Ordre de S. Jérôme. Il croyoit donc que le Saint ne lui pardonneroit pas cet affront, s'il ne faisoit quelque chose pour réparer son honneur.

Cet Ordre de S. Jérôme a été aboli en Italie, parce qu'un Jéronymite attenta à la vie de S. Charles Borromée; & il est fort connu dans les autres États de l'Europe.

Pendant cette bataille de Saint-Quentin, où se trouvoit Philippe II, il entendit des boulets passer assez près de lui, parmi le feu des canons & de la mousquetterie. Il dit à son Confesseur, qui étoit près de lui : » Hé bien ! » mon père, comment trouvez-vous cet- » te musique» ?.. « Et comment la trouve » votre Majesté elle-même, répliqua le Confesseur ? » Pour moi je ne la trouve » point du tout agréable »!... Ni moi non » plus, répondit le Roi ; mais ne trou- » vez-vous pas, continua-t-il, que mon » père étoit un homme bien étrange,

» de se plaire à cette sorte de jeu, & d'y » trouver du plaisir » ?

Comme la bataille fut gagnée le 10 d'Août, jour de S. Laurent, Philippe II voulut aussi que ce saint Diacre eût part à la célébrité de son vœu : en conséquence il donna au bâtiment qu'il destinoit aux enfans de S. Jérôme, le titre de *Couvent Royal de Saint-Laurent de l'Escurial.* Philippe ne se contenta pas de faire porter ce titre à son édifice : pour mieux honorer S. Laurent, & lui marquer combien il lui étoit redevable du jour de sa fête, il voulut que le bâtiment portât l'empreinte de l'instrument sur lequel le saint Diacre de Rome avoit souffert le martyre. Dans cette idée il ordonna à l'Architecte de lui faire un bâtiment superbe, mais qui fût de la forme dont étoit le gril sur lequel on avoit fait rôtir S. Laurent. L'Architecte, obligé de se conformer aux ordres du Monarque, fit un grand quarré à angles droits, à côtés égaux, & coupé comme un échiquier, de cinq rangs de cours de tous les côtés; ce qui fait en tout vingt-cinq cours, avec un manche ou une queue au bout, afin que cela rendit l'échiquier parfaitement con-

forme à l'inſtrument du martyre du ſaint Diacre. Cette forme ne fut pas ſeulement obſervée dans la conſtruction du bâtiment; mais à chaque pas que l'on fait dans ce Couvent, on rencontre des grils. Il y en a de bois; il y en a de peints, il y en a de marbre, il y en a de pierre; il y en a ſur les portes, ſur les fenêtres, dans les cours, dans les galleries; enfin, jamais inſtrument de martyre n'a été ſi fort en honneur & ſi célébré que le gril de S. Laurent. Je vous ai dit qu'il y avoit en tout vingt-cinq cours; il ne faut pas y comprendre le manche qui renferme la vingt-ſixiéme cour, plus longue & plus belle que les autres. C'eſt-là que ſont actuellement les appartemens du Roi & de la famille Royale.

Il ne faut pas oublier une autre circonſtance, qui eſt autant à l'honneur de Saint Jérôme, que toutes ces repréſentations de grils honorent Saint Laurent. Vous ſçavez que le ſaint Docteur s'étoit retiré dans un déſert, & qu'il n'habitoit que parmi les rochers & les bois. Philippe II, pour honorer cette ſainte retraite, a fait tourner la façade de ſon immenſe Couvent & le frontiſpice de l'Égliſe, vers les montagnes pelées de

l'Escurial : il a ainsi sacrifié un des plus beaux points de vûe qu'il y ait en Espagne, & qui se trouve précisément derrière le bâtiment, où il est masqué pour les Voyageurs.

Vous ne devineriez peut-être pas pour lequel des trois, ou de Saint Jérôme, ou de Saint Laurent, ou de Philippe II, les Moines ont le plus de respect, & quel est celui qui tient le premier rang dans leur opinion ? C'est Philippe II, c'est le fondateur qui est proprement leur premier Patron, ensuite Saint Laurent, & puis Saint Jérôme. Je leur pardonne de mettre Philippe le premier ; mais S. Jérôme qui étoit Prêtre, & qui étoit de plus leur fondateur, devroit avoir la préséance sur un Diacre. Il est certain qu'ils ont de grandes obligations au Monarque, & que leur reconnoissance doit être sans bornes. Aussi disent-ils que l'argent qu'il a employé à ce saint édifice doit avoir effacé tous ses péchés. On fait monter la somme à vingt-huit millions de ducats : somme immense, & qui paroît incroyable à ceux qui n'ont pas vu ce vaste bâtiment.

Philippe y établit son séjour dans les dernieres années de sa vie ; & lorsqu'il

ſentit approcher ſa fin, il ſe fit porter dans ſon lit au pied du grand Autel, pour expirer d'une maniere plus édifiante. La place où il mourut fut environnée d'une baluſtrade & barricadée. Jamais perſonne n'a oſé depuis y mettre le pied, excepté la reine Barbe, femme de Ferdinand VI.

Cependant, malgré le courage de cette Princeſſe à franchir une barriere reſpectée depuis près de deux cents ans, les Moines & le peuple ſont toujours perſuadés que *l'Eſprit* inquiet & turbulent de Philippe revient toutes les nuits viſiter ſon ancienne demeure & ſon ſejour favori; qu'à minuit cet eſprit court dans tout le Couvent; qu'il rode par-tout; qu'il parcourt les galleries & les corridors. On ſçait qu'une Reine, y ſéjournant, donna ordre à ſes gardes de faire, la nuit, la parrouille par-tout, pour voir s'ils ne rencontreroient point l'eſprit de Philippe.

J'ai oublié de vous dire, Monſieur, que dans la Bibliothéque d'en-bas, on voit quatre portraits très-beaux & très-bien deſſinés ſur-tout, qui repréſentent Charles V, Philippe II, Philippe III & Philippe IV. Dans le portrait de Charles V,

on admire l'air noble, martial, triomphant avec lequel ce Prince menoit ſes troupes au combat, & l'on voit un homme fait pour commander à toute l'Europe. Philippe III & Philippe IV n'ont qu'une phyſionomie pacifique, & même un peu efféminée. Mais où le Peintre a le mieux réuſſi, c'eſt à rendre le caractere de Philippe II : la cruauté, la hauteur, l'hypocriſie, la vengeance, & l'air ſombre de la diſſimulation ſont à la fois exprimés ſur ſon viſage.

Tout paſſionné qu'étoit Philippe II pour l'Eſcurial, où il avoit fixé ſon ſéjour, il ne put le voir entiérement achevé. Ce n'eſt point lui qui a fait bâtir le Panthéon, ou la Chapelle qui ſert de tombeau aux Rois & aux Reines d'Eſpagne, & aux Princes de la famille Royale; c'eſt Philippe III qui l'a commencé, & il ne fut achevé que ſous Philippe IV, comme il paroît par l'inſcription ſuivante :

A Dieu très-bon & très-grand.
» Ce lieu eſt conſacré aux dépouilles
» mortelles des Rois Catholiques, qui
» attendent du Reſtaurateur de la vie,
» le jour du Seigneur; & les Autels qui
» l'environnent ſont encore un monu-

» ment de la piété de la Maiſon d'Au-
» triche. C'eſt le dernier ſéjour que
» Charles V, le plus grand des Céſars,
» avoit déſiré pour lui & les ſiens. Phi-
» lippe II, le plus prudent des Rois,
» le choiſit pour ſa ſépulture. Philippe
» III, Prince vraiment pieux, le fit
» commencer. Philippe IV, dont la
» clémence, la conſtance & la reli-
» gion, firent la grandeur, l'a continué,
» embelli, achevé, l'an du Seigneur
» 1654 (1). »

---

(1) *D. O. M.*

Locus ſacer mortalitatis exuviis,
Catholicorum Regum,
A reſtauratore vitæ, cujus aræ max.
Auſtriacâ adhuc pietate ſubjacent,
Optatam diem expectantium,
Quam poſt humanam ſedem ſibi & ſuis,
Carolus Cæſarum max. in votis habuit,
Philippus II regum prudentiſſ. elegit,
Philippus III verè pius inchoavit:
Philippus IV.
Clementiâ, conſtantiâ, religione magnus,
Auxit, ornavit, abſolvit,
Anno Dom. M. DC. LIV.

Le Panthéon, ou la Chapelle sépulchrale des Rois d'Espagne, est d'une figure octogone; les degrés par où l'on y descend, sont d'un marbre très-beau & très-fin; les murs & les plafonds en sont aussi revêtus. On n'expose les corps dans le Panthéon, que lorsqu'ils ne sont plus sujets à se corrompre, c'est-à-dire, après qu'ils ont passé dans un lieu qui sert de sarcophage, & où on laisse consumer les chairs.

Lorsque le Panthéon fut fini, Philippe IV donna une Ordonnance datée de Madrid le 15 Mars 1654, & conçue en ces termes : » Vous y mettrez l'Empereur Charles V, & Dona *Isabelle*, » sa femme; Philippe II, & la Reine » Dona *Anne*, sa femme; Philippe III » & Dona *Marguerite*; & la Reine » Dona *Isabelle*, ma très-chere & très-» aimée épouse. La première urne sera » pour Charles V; la dernière, je la » réserve pour moi-même, lorsqu'il » plaira à Dieu de me retirer de ce » monde ».

Pour entendre parfaitement le sens de cette Ordonnance, il faudroit que vous visiez cette Chapelle polygone. Elle a trois niches à chaque angle; ce qui fait

vingt-ſix niches, en y comprenant deux niches iſolées, placées ſur l'eſcalier. Il y a dans chaque niche une urne de marbre fort longue, avec une plaque de cuivre ſur laquelle eſt l'épitaphe ou l'inſcription du Prince ou de la Princeſſe dont l'urne contient les oſſemens.

A la droite du Maître-Autel, eſt placé d'abord Charles V; puis Philippe II, Philippe III, Philippe IV, Charles II & Louis I, chacun à ſon rang. A la gauche, ſont Iſabelle, femme de Charles V, & enſuite les Reines Anne, Marguerite, Iſabelle, Marie; Adélaïde, première femme de Philippe V, & Amélie de Saxe, femme de Charles III. La Reine Barbe, femme de Ferdinand VI, n'y eſt pas placée, parce que le Panthéon n'eſt deſtiné que pour les Reines qui ont eu des enfans. Ferdinand VI & la Reine ſa femme ont leur tombeau dans le Couvent de *las Salesas*, à Madrid, dont ils ſont les fondateurs; & Philippe V a voulu être enterré à Saint-Ildéfonſe.

Je me rappelle à cette occaſion une réponſe aſſez ſingulère, faite par un Eſpagnol à un Lord Anglois qui voya-

geoit en Eſpagne il y a quelque temps. L'Anglois qui voyoit le Panthéon, demanda à ſon guide : *Pourquoi il n'y avoit qu'un Prince de la Maiſon de Bourbon ?* » MILORD, dit l'Eſpagnol, en lui montrant Charles V, « vous voyez ce grand » homme à longues mouſtaches : voilà » ce qui les empeche de venir ici ; cet » homme leur fait peur. Si les Princes » de la Maiſon de Bourbon ſe trou- » voient ici raſſemblés avec ceux de la » Maiſon d'Autriche, il y auroit une » danſe de morts ſi terrible, qu'on l'en- » tendroit juſqu'à Madrid ». Pour vous dire la vérité, je trouve bien ſurprenant que tous les Rois & toutes les Reines d'Eſpagne ne ſoient pas renfermés enſemble dans un Mauſolée ſi digne de les recevoir, & qui répond ſi bien à la grandeur & à la magnificence de la Monarchie Eſpagnole.

Avant que de quitter le Panthéon, dont le nom ſeul témoigne aſſez l'idée grande & majeſtueuſe que les Eſpagnols ont de leurs Rois, puiſqu'ils les regardent comme des Dieux terreſtres, il ne faut pas que j'oublie de vous faire part d'une anecdote curieuſe. Lorſqu'en 1654 Philippe IV eut déſigné le jour pour la tranſlation

tranſlation des corps dans le Panthéon, on chanta l'Office des Morts, on célébra des Meſſes, & toute la cérémonie ſe fit avec la plus grande pompe. Philippe IV y aſſiſta en perſonne; & à la troiſième Grand'-Meſſe, un Religieux de l'Ordre de Saint-Jérôme, fit l'Oraiſon funèbre de tous ces Princes, *in globo*. Il prit pour texte ces paroles d'Ézéchiel, ch. 37. v. 4. *Os décharnés, écoutez les paroles du Seigneur.* Cette pièce originale eſt imprimée : en voici les principaux endroits que j'ai traduits pour vous.

Fragmens de l'Oraiſon funèbre prononcée en 1654 devant Sa Majeſté Philippe IV, à la tranſlation des corps des Rois & des Reines d'Eſpagne dans la Chapelle du Panthéon de l'Eſcurial.

GRAND Dieu ! Quel eſprit ne ſera pas frappé d'admiration ? Que vais-je dire, SACRÉE, CATHOLIQUE, ROYALE ET AUGUSTE MAJESTÉ, dans ce Diſcours, qui doit être à jamais immortel ? Quelle merveille eſt aujourd'hui parmi les hommes ? Quelle eſt

cette crainte qui maintient la paix dans la révolution des âges ? Quelle eſt-elle ? Le monde auroit-il jamais eſpéré de voir un Théâtre de Majeſtés ? Sept Couronnes que ſeptante ſiècles n'auroient jamais pû réunir, qui jamais eût dit qu'elles ſe trouveroient raſſemblées pour écouter un ſeul homme ? Quelle imagination peut ſe figurer cet aſſemblage de Rois morts, prêtant l'oreille à mon diſcours comme s'ils étoient animés ? Qui vous a donc amenées ici, AUGUSTES MAJESTÉS CESARIENNES ? Monarques grands ſur la terre, & grands dans les Cieux, qui vous a donc amenés ici ? Mais que demandé-je ? Dieu eſt Dieu ; il ne peut ſe tromper dans ce qu'il a dit. Écoutons-le avec reſpect : « Fils de l'homme, prophétiſe ſur ces » os, & dis-leur : os décharnés, écoutez la voix du Seigneur. Ainſi dit le « Seigneur : voici que j'ouvrirai vos » tombeaux, je vous ferai ſortir de vos » ſépulchres, & je vous amenerai dans » la terre d'Iſrael ».

Adorons les decrets de Dieu, mes très-chers Frères ; une fonction auſſi grande que celle dont je ſuis chargé, devoit avoir été prédite par Ezéchiel.

Ossa arida, os décharnés, voici le jour d'entendre la voix qui va vous parler : *Audite verbum Domini*, écoutez la parole du Seigneur, écoutez-la : voici ce qu'il faut entendre. Peut-être que la voix des vivans rompra le silence plein d'horreur qui regne dans la région des morts ; peut-être que les morts ne seront pas sourds jusqu'au temps où ils seront réveillés par le son de la trompette dernière, *in novissimâ tubâ*.

Peut-être.... Mais ne supposons point ce peut-être : voilà des morts qui, cessant de vivre, n'entrèrent point dans l'empire de la mort : voilà des morts qui reposent avec le desir de la vie, & ils m'entendent aussi-bien que s'ils étoient vivans ; mais si cela est, pourquoi donc nos Princes meurent-ils ? Demandez-le au très-éminent Cardinal de Béthléem, *Jérôme, Jérôme*. L'esprit dont sont animés les ouvrages de ce divin Docteur de la Palestine, me suffira pour diriger ce discours à la gloire de nos très-puissans Monarques d'Espagne. Tout ce discours est à lui, grand Roi, parce que Saint Jérôme lui-même, & toute sa religion, tous ses enfans, toute sa splendeur, toute son exaltation, vien-

nent de Votre Majesté Césarienne, & des Césars vos ancêtres.

De quelle mort meurent donc ceux que le Seigneur a créés puissans sur la terre ? De quelle mort ? Ah ! demandez-le à Jérôme : demandez-lui comment mourut Moyse, de quelle douleur, de quel accident, de quelle infirmité ? Voici ce qu'il répond : *Mortuus est Moyses, jubente Domino :* » Moyse mourut, parce que Dieu lui » commanda de mourir ; Moyse mou- » rut par obéissance ». Les Septante disent, *mortuus est Moyses per verbum Domini :* « Dieu fit mourir Moyse d'un » seul mot ». C'est ici, mes très-chers Frères, que nous devons vous expliquer un passage de l'Apocalypse. Admirez & écoutez la toute-puissance de Dieu qui parle ainsi : *Je suis l'alpha & l'omega de l'alphabeth, je suis le premier & le dernier, le commencement & la fin.* Que ce mot est tranchant, mes très-chers Frères, *je suis la fin !* Il l'est d'autant plus qu'il sortoit de sa bouche un glaive à deux tranchans, *de ore ejus gladius utrâque parte acutus exibat.* Que de choses différentes sont exprimées dans ces paroles du Seigneur ! *Je suis le*

commencement, parce que dans le souffle de vie qu'il inspira à Adam, il nous donna la vie à tous : *je suis la fin*, parce que ma parole est un glaive à deux tranchans, dont je coupe le fil de votre vie. Oh ! que la toute-puissance de Dieu est grande ! oh ! que ces lévres qui soufflent la vie & la mort doivent nous faire trembler !

Meurs, Moyse, meurs, meurs ; Dieu te l'ordonne en proférant une parole ; attends la mort, attends-la, sa parole est infaillible ; & ta mort sera une mort de parole, comme ta vie fut une vie de parole. « Celui qui vécut par la parole, écrit Saint Jérôme à Fabiola, » mourut par la parole ; car il ne prit le » gouvernement d'Israël que par une » parole, & il cessa de gouverner par » une parole ».

Princes, qui avez été élevés par la main du Très-Haut, vous mourrez de même ; vous respiriez par la parole de Dieu, vous êtes morts par sa parole, au son de sa voix. Quel puissant auditoire de morts se présente ici, mes très-chers Frères ! O très-auguste auditoire, souverain auditoire, & auditoire de Souverains ! *Os décharnés, écoutez la*

voix du Seigneur. Écoute, Majesté Césarienne : *Charles l'Allemand, Charles le François, Charles l'Italien, Charles l'Africain, Charles l'Indien, Charles l'Espagnol, Charles* le glorieux, *Charles-Quint ;* écoute, Sacrée Majesté, la voix d'un Religieux de Saint Jérôme. *Ecce ego aperiam tumulos vestros :* voici que je vais ouvrir vos tombes ; voici le jour où je vous tirerai des ombres de la mort, pour vous rappeller à la vie, & je vous conduirai dans la terre d'Israël : *Et inducam vos in terram Israël.*

Mais pourquoi revenez-vous de chez les morts, Prince magnanime, pourquoi ? N'avons-nous pas donné à votre renommée éternelle une voix de louange qui a rempli tout l'Univers ? *Fili hominis, vaticinare de ossibus istis :* » Fils » de l'homme, prophétise sur ces os ». Saint Jérôme explique ce passage, en disant que les ossemens des Justes doivent être loués & exaltés avec toute la force des Prophetes & la fureur des Sybilles. Mais les hommes ont appellé ces ossemens des Divinités, & quelle peine pour moi d'être obligé d'en faire l'éloge dans l'esprit & avec la force d'un Prophete, moi qui ne suis qu'un petit

Frere indigne de l'Ordre de Saint Jérôme, *quasi spiritu vatum !* Laiſſons-le encore uſer de cette autre expreſſion, *quasi furore ;* oui, avec fureur, avec la fureur d'une Sybille, parce que c'eſt être furieux d'oſer entreprendre de parler de ces illuſtres morts. Eh ! bien, je commence par toi, Charles le plus grand des hommes, toi Conquérant & jamais conquis, toujours battant & jamais battu ; tu es mort, & Dieu m'ordonne de dire que Sa Majeſté Divine en a été honorée, puiſque tout paſſe ici-bas, excepté le Très-Haut lui-même.

L'orgueil perdit le premier Ange, & on s'en eſt toujours étonné ; car de quoi Lucifer pouvoit-il s'enorgueillir ? D'être beau ? Non, puiſqu'il ſçavoit bien que Dieu étoit plus beau que lui. D'avoir beaucoup d'intelligence ? encore moins, puiſqu'il ne pouvoit ignorer que Dieu en avoit davantage. De quoi donc ? d'une grande valeur ? Mais doucement... *Ubi eras, quando me laudabant aſtra matutina ?* Où étois-tu, Job, lorſque les étoiles du matin chantoient mes louanges ? Et voici la remarque de Saint Jérôme : *Les étoiles du matin*, dit-il,

ſont des Anges inſéparables de Dieu, parce qu'ils furent les premiers appellés pour chanter ſes louanges. C'eſt ainſi que ces ſacrés oiſeaux chantèrent harmonieuſement ſur l'horiſon de cet Univers. Les Anges s'eſtimèrent trop eux-mêmes en chantant ſes louanges ; & ſçavez-vous ce qu'ils chantoient ? Iſaïe nous l'apprend : *Saint, Saint, Saint, le Seigneur eſt le Dieu des armées.* A ces paroles fut formée la première matinée du Ciel & de la Terre : *Saint, Saint, Saint ;* oh! que ce ſon eſt doux ! qu'il eſt harmonieux ! Lucifer dit donc : » *Je* » *ſuis le Seigneur, Dieu des armées de* » *Dieu ; j'ai de la valeur, j'ai de l'intel-* » *ligence, je ſuis plein de feu :* allons, je » veux monter dans les Cieux & me » rendre ſemblable au Très-Haut ».

Saint Jérôme, dans ſes traditions hébraïques, dit que Lucifer, ayant été nommé par Dieu, ſon Maréchal-de-Camp, fut ſoudain ſaiſi d'une ardeur guerriere qui le porta à ne vouloir pas même reconnoître Dieu pour le Seigneur & le Général des Armées. Lucifer s'enorgueillit de ſa valeur ; il ſe regarda comme le premier des Eſprits céleſtes, & voulut s'en faire déclarer le

Général. O emploi mal confié ! hélas ! il se perdit par sa propre valeur : il fit le fanfaron vis-à-vis de Dieu, & lui dit qu'il pouvoit s'égaler à lui en faisant sonner ce bruit de guerre, *Seigneur, Dieu des Armées.*

La valeur, ce riche présent que Dieu avoit fait à sa créature, se changea en orgueil : *je monterai dans le Ciel.* L'esprit généreux & héroïque du guerrier devint arrogance : *je serai semblable au Très-Haut ;* & sa bravoure impétueuse allume une guerre dans le Ciel ; mais *Michel combattit le Dragon.*

O Dieu Créateur ! que pouvoit te faire cet impie fanfaron ? à quoi lui devoit servir son orgueil ? Dieu Saint des Armées, du haut de ton Trône Divin, permets à ta Majesté souveraine de contempler cette tombe humaine, tu y verras un homme qui a réparé tous les torts que te fit autrefois Lucifer. Charles fut aussi vaillant que Lucifer ; mais quelle différence dans l'usage qu'il sçut faire de sa valeur ! Elle le fit régner sur deux hémisphères ; elle le rendit la plus ferme colonne de l'Eglise ; sa valeur devint une épée tranchante contre l'hérésie, un flambeau lumineux pour les

idolâtres, & la terreur ou l'admiration des rebelles. Par elle Charles fut l'arbitre général de tous les Empires : il fut craint en France, obéi en Allemagne, reconnu en Italie, & révéré par l'Europe entière : par elle il fit trembler l'Afrique, humilia l'Asie, conquit l'Amérique. Sa valeur & ses exploits lui obtinrent plus de trophées & de victoires, que toutes les Monarchies ensemble ne peuvent en compter ; elle le rendit le premier homme de l'Univers, & l'Univers n'a jamais vu d'homme plus vaillant, plus heureux, plus guerrier, plus couvert de gloire.

A présent, mes très-chers frères, comment pensez-vous que cet homme, par lequel le Seigneur des Armées opéra de si grands prodiges, ait été reçu de Dieu ? Quelle joie dans le Ciel de voir un homme qui a réparé la faute d'un Ange !

Permettez-moi de développer le sens de la seconde vision de Pathmos : *Vidi & audivi vocem Angelorum multorum :* j'ai vu & entendu la voix de plusieurs Anges ; mais de combien d'Anges ? De millions innombrables. On agitoit donc dans le Ciel une affaire bien importan-

te, pour être ainſi publiée par tant de bouches : c'étoit apparemment une nouvelle bien intéreſſante, ou un grand myſtère. Si c'étoit un myſtère, il n'y a que Dieu qui puiſſe l'expliquer. Mais voici tout-à-coup une porte ouverte dans le Ciel : *Ecce oſtium apertum in Cœlo :* Saint Jean regarde & voit un Trône, *ecce ſedes poſita in Cœlo.* Attendez... voici l'Agneau couché au milieu du Trône, & ſur ce Trône où repoſe l'Agneau, eſt aſſis un Dieu qui doit régner à jamais par ſa patience. Une proceſſion vient d'un autre côté; attendez, *ecce Leo de tribu Juda :* voici le Lion de la tribu de Juda. Quoi donc ! cet Agneau eſt auſſi un Lion ? Oui, mais vous allez voir une autre nouveauté : voilà vingt-quatre vieillards qui dépoſent leurs couronnes au pied du Trône. Dieu me béniſſe ! des Rois couronnés & des couronnes miſes au pied du Trône ! Oui, ils la dépoſent au pied de cet Agneau-Lion. Jéſus ! quelle nouveauté ! Nouveauté ſi grande, dit Saint Jérôme, ſi grande, qu'elle ne pouvoit arriver que dans les Cieux. Mais quelles ſont ces voix que le Ciel fait entendre ? Zacharie dit dans ſon troiſiéme Chapitre, (& les

révélations le disent aussi,) que les vieillards chanterent un nouveau cantique; nouveau parce qu'il ne fut entendu que dans le Ciel, & non sur la terre. Il portoit, *que des Puissances couronnées méprisoient leur Puissance, & déposoient leurs couronnes.* Est-ce un événement de peu d'importance, que de voir une couronne obtenue par les droits de la nature, remise au pied du Trône de Dieu? Est-ce un événement de peu d'importance, lorsque les Cieux s'en réjouissent & sont remplis d'admiration?

Dieu conserve l'auguste *Charles* dans sa gloire! C'est toi qui a donné aux hommes, illustre Prince, ce nouveau spectacle que les Anges ont tant célébré. Quel est le front, parmi les enfans d'Adam, qui ait jamais été mieux décoré que le tien? Quelle couronne a jamais été plus riche & plus éclatante que la tienne, Prince Catholique, magnanime, puissant, juste, pieux, libéral, aimable, bon, redouté, héroïque, homme incomparable? Grand Dieu! d'où partent les rayons de lumière qui brillent dans ce diadême impérial, & que tout l'Univers contemple? D'où? L'Univers apperçut Charles quittant sa cou-

ronne, renonçant à toutes les grandeurs du faste & de la pompe humaine, & adressant à Dieu ces paroles : *Tu solus Dominus, tu solus altissimus ;* toi seul es le Seigneur, toi seul es le Très-haut. Voilà ce qui fit retentir les voix de la Jérusalem triomphante : n'en doutons pas, mes chers Auditeurs, voilà d'où venoient les acclamations des Anges.

C'étoit une grande nouveauté dans les Cieux, comme sur la Terre, de voir Sa Majesté Impériale, que l'Univers entier ne pouvoit contenir, aller se confiner dans l'étroite cellule d'un Moine, pour ne songer qu'à la mort, pour ne respirer que la mort, & ne jouir de la vie qu'en méditant sur la mort ! Quel spectacle frappant ! quel étonnement ! quelle surprise ! à la vue du plus heureux & du plus glorieux des Empereurs qui célébre son dernier triomphe, & qui fait faire ses obséques comme s'il étoit déja mort. Cela vous paroît, mes très-chers Freres, un jeu de l'imagination, & cependant rien de plus réel.

On lui éleva un tombeau dans l'Église de Saint Just, mais sans appareil & sans pompe : celui qui s'étoit vu n'aguères au-dessus de tous les Princes du

monde, se trouvoit alors rabaissé à la condition d'un simple particulier. La Messe pour le repos de son ame (car il vouloit qu'on le crût mort) fut célébrée sans solemnité : il se fit alors deux sacrifices, un sur l'Autel, l'autre dans son cœur. Vint le temps du répons *Requiem*, &c. & des funérailles. Charles entra dans l'Eglise en deuil, & remarquez, mes très-chers Frères, que voilà de toute sa vie l'entrée la plus triomphante; il alla se placer lui-même devant son tombeau. Hélas ! dans cette scène de mort il étoit le seul acteur. Vivant, il représentoit un mort, mais d'une manière si naturelle, qu'il croyoit lui-même être déja mort : il est certain que dès ce moment il ne fit plus que languir, & qu'il mourut peu de temps après. Les Religieux chantoient & pleuroient; ils estimoient, ils aimoient leur maître; & cette pensée de le croire mort, leur causoit une véritable douleur : mais lorsqu'ils songeoient qu'il devoit mourir, & qu'il subiroit bientôt le sort commun des hommes, cette idée redoubloit leurs sanglots & leurs larmes. Quel spectacle, mes chers Frères, pour l'orgueil de l'homme ! la

vénérable majesté de Charles, attentive à toute la cérémonie, tenant une torche ardente à la main, comme si avec cette lumière il vouloit contempler les ténèbres de la mort ! ses joues augustes étoient baignées de larmes, qu'il ne cessoit de répandre, parce qu'il se sentoit mourir avec toute sa connoissance; qu'il connoissoit le prix d'une bonne mort, & combien il étoit important d'être purifié de ses fautes : il pria lui-même la Majesté Divine pour le repos de son ame, trop heureux que Dieu lui laissât encore le temps d'implorer sa miséricorde. Le *Requiescat in pace* fut chanté par les Moines, & Charles, l'auguste Charles élevant tendrement ses yeux vers le Ciel, prononça d'une voix forte & mêlée de douceur, *Amen.* Il se recueillit ensuite un moment pour se confirmer dans une foi vive & pure, & il demanda intérieurement que le Dieu des morts & des vivans entendît sa voix. Après cette pieuse récollection, il se tourna vers le Prêtre, se prosterna à ses pieds, & remit entre ses mains son flambeau, en disant : *In manus tuas commendo spiritum meum :* » je remets » mon esprit entre vos mains; oui, en-

» tre vos mains, entre ces mains sa-
» crées qui viennent d'offrir au Père
» Éternel le sacrifice non sanglant de
» son très-cher Fils; c'est dans ces mains
» que je remets mon ame ».

De-là, mes très-chers Frères, Charles, l'auguste Charles, l'invincible Charles, retourna dans sa cellule; il se mit au lit, & mourut, peu de temps après, d'une mort naturelle, &c.

Tableaux & Peintures du Couvent de l'Escurial.

A la Bibliothéque.

Le Plafond & les murs sont de *Pellegrino* & de *Carducho*. Tableau de Saint Ambroise & Saint Augustin, disputant ensemble, avec les portraits de Charles V, de Philippe II & de Philippe III : ces quatre tableaux sont de *J. Pantoja de la Cruz*, Peintre Camérien de Sa Majesté. Les portraits de Philippe III & de Philippe IV sont de *Diego Velasquez*.

Dans l'Égliſe.

Les peintures du plafond ſont de *Lucas Giordano*, *Juan. Fern. Mudo*, *Fred. Zucaro*, *Pellegrino y Pellegrini*. A droite, on voit Jéſus-Chriſt dans le jardin des olives, tableau de ſix pieds de hauteur ſur quatre de largeur, qui eſt du Titien; Eliſabeth & Marie, par Raphael; une Vierge avec l'Enfant Jéſus, du Titien; Jéſus-Chriſt lavant les pieds à ſes Diſciples, du Tintoret. (Ce tableau a ſept pieds de largeur ſur dix-neuf de hauteur; il fut acheté à Londres lors de la cataſtrophe de Charles I, par l'Ambaſſadeur d'Eſpagne, 245 louis d'or.) Une Vierge avec l'Enfant Jéſus, d'André del Sarte; une flagellation, de Lucas Cangiagio; un Ecce homo, du Titien.

Dans le rang d'en-haut, du même côté, à la droite de l'Autel: la Vierge avec l'Enfant Jéſus, du Guide; *Noli me tangere*, tableau de huit pieds de longueur ſur trois de largeur, par le Corrège; Joſeph & l'Enfant Jéſus, de Paul Véronèſe; Jéſus-Chriſt portant ſa Croix, de Sebaſt. del Piombo; une

Magdelene, du Titien; les Pharisiens demandant à Jésus-Christ s'il faut payer le tribut à César, du même; l'Assomption, d'Annibal Carache; le sacrifice d'Isaac, de Paul Véronèse. Le tableau du Maître-Autel représente l'Hostie de Charles II, par Claudio Clelio.

A la gauche de l'Autel : une Sainte Marguerite, du Titien; un Saint Sébastien, du même; Jésus-Christ tirant des limbes les ames des Saints Patriarches, tableau de huit pieds de hauteur sur quatre de largeur, du même; une Sainte Famille après la fuite en Égypte, par le même; une Magdelene, haute de cinq pieds & large de quatre, du Tintoret; une Sainte Famille, par Raphael; ce tableau est encore de la collection de Charles I; il fut acheté 45000 livres : on l'appelloit *la perle des tableaux de Philippe IV.* On trouve à la suite, Jésus-Christ devant Pilate, du Titien; un Saint Jérôme, de Vandik; Jésus-Christ en Croix, du Titien; Magdelene pécheresse, de Paul Véronèse.

Dans les Salles du Chapitre, à la première Salle : une Sainte Famille, de Rubens; la Conversion de Saint Paul, de dix pieds de hauteur sur seize de lar-

geur, du vieux Palme; le Centenier, tableau large de quatorze pieds sur neuf de longueur, de Paul Véronèse; David triomphant de Goliath, de dix pieds de longueur & seize de largeur, du vieux Palme; deux têtes d'Apôtres, du Guide; un Saint Nicolas, du même; une Sainte Famille, de Rubens; la femme adultère, de Vandik; une Vierge avec l'Enfant Jésus, de Léonard de Vinci.

Dans la seconde Salle : un Christ mort, par Raphaël; Esther & Assuérus, tableau de dix pieds de hauteur & large de seize, par le Tintoret; Jacob contemplant la robe ensanglantée de Joseph, même forme du précédent, de Diego Velasquez; Jésus-Christ donnant les clefs à Saint Pierre, six pieds de hauteur sur huit de largeur, par Castel-Franco; le Martyre de Saint Sébastien, par l'Espagnolet.

Dans l'anti-chambre de l'appartement du Roi : Saint Jean avec l'Agneau, de l'Espagnolet; un Saint Roch, du même; un Saint Sébastien, du même; un Saint Thomas, du même; les têtes de la Vierge & de l'Enfant Jésus, en bas-relief, & en porphyre; un

Christ mort, de l'Espagnolet; Esope; du même; un Philosophe, du même; un Saint André, du même; Héraclite, du même; Démocrite, du même; Jésus-Christ mourant sur le sein de son Père, du même; un Philosophe aveugle, du même; un Saint Jérôme pénitent, du même; une Nativité, de Jordan; Saint Thomas convaincu, du même.

Dans le Sallon de la Sacristie : Saint Pierre & Saint Paul, de l'Espagnolet; un Saint Jean prêchant dans le désert, de Paul Véronèse; la Présentation au Temple, du même; la fuite en Egypte, du Titien; la Cène, de Rubens; des têtes d'Apôtres, par Almuda & Juan Fernandez.

Dans l'Église, au-dessus de la Chaire : Jésus-Christ, Saint Jean, la Vierge & Sainte Anne, par Raphaël.

Dans un Sallon, près des Appartemens du Roi : la Sainte Famille, par Raphaël : les Espagnols appellent ce tableau, *Nuestra Señora de lo pescado*, ou *Notre-Dame du Poisson*. C'est le plus beau tableau de toute cette collection, & il est d'un prix infini : [la Vierge est assise tenant l'Enfant Jésus sur son

sein ; Saint Joseph est tout près, qui regarde un livre : un petit garçon vient présenter à la Vierge un poisson qu'il tient à la main ; il est conduit par un Ange qui est derrière lui] Vasari, dans la vie de Raphaël, dit que ce tableau fut peint pour une Église de Naples.

Il y a dans le Couvent de l'Escurial, 51 statues, 1622 tableaux à l'huile, 10 plafonds de Luc Jordan, avec la bataille de Saint-Quentin, du même Maître. Je n'ai jamais pu retrouver dans cette Collection les Nôces de Cana, par Paul Véronèse, qui fut acheté à la vente des tableaux de Charles I, à Londres, par l'Ambassadeur d'Espagne. Je ne sçais point où on l'a mis.

Les Espagnols prétendent que ce fut Don Louis Mendez de Haro, qui fit, à Londres, l'acquisition des tableaux de Charles I ; & Clarendon assure, au contraire, que ce fut Don Alphonse de Cardinas. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'Angleterre a perdu pour toujours ces précieux morceaux de peinture, & qu'elle ne trouvera jamais une occasion de les recouvrer. C'est une des infamies de Cromwel, que d'avoir vendu ces tableaux. La Cour d'Espagne

même regardoit cette vente comme une chose si honteuse, qu'elle renvoya les deux Ambassadeurs d'Angleterre, les Lords Clarendon & Cottington, de crainte qu'ils ne les vissent arriver à Madrid. Je suis étonné que, quand l'Archiduc Charles VI étoit maître de Madrid, la Cour de Londres n'ait pas exigé qu'on rendit ces tableaux à l'Angleterre, en restituant à l'Espagne les sommes qu'elle en avoit données. Mais l'Angleterre songeoit plus à enrichir ses Marchands, qu'à s'immortaliser par les beaux arts.

Outre cette magnifique Collection de peintures qui enrichit l'Escurial, il y a dans différentes villes d'Espagne, & surtout dans plusieurs Maisons Royales, d'autres tableaux de prix. On en voit à Saint Ildefonse, avec une grande quantité d'Antiques, telles que les Muses, la Cléopâtre, la Vénus de Médicis, plusieurs Divinités Romaines & Égyptiennes. Il y en a aussi à Buen-Retiro, à Aranjuez & à Madrid, dans le Palais neuf, que le fameux Peintre Minx, que la Cour a fait venir de Rome, s'occupe actuellement à décorer. Plusieurs Grands d'Espagne ont aussi de bonnes collec-

tions de tableaux, & le Marquis d'Ognati entr'autres.

Les plus grands Peintres Eſpagnols ſont : l'Eſpagnolet, Murillo, Vélaſquez & Fernandez. La plupart des œuvres de l'Eſpagnolet ſont à Séville, où il mourut. Murillo étoit un des plus grands Maîtres de l'Art ; ſon tableau de Jacob contemplant la robe enſanglantée de Joſeph, eſt d'une excellente expreſſion & d'un grand goût de deſſin. Vélaſquez ne peignoit guères que des plafonds & à freſque. Je crois que nous ſommes en Angleterre dans une grande erreur, lorſque nous croyons que l'Italie ſeule eſt une bonne École de Peinture : je ſuis ſûr que, ſi nos Peintres alloient faire un tour en Eſpagne, ils y trouveroient de vrais tréſors, des morceaux neufs qu'ils ne connoiſſent pas, dont ils n'ont point d'idée, & qui attireroient leur admiration. Le Sculpteur en remporteroit de précieux modèles, & le Peintre auroit l'imagination enrichie par tous ces grands morceaux que les Artiſtes modernes n'ont pas aſſez étudiés. Le Gouvernement, ou les ſociétés formées à Londres pour l'encouragement des Arts & des Sciences, de-

vroient avoir cette attention digne de leurs soins & de leur gloire.

Le *Palais neuf* est aussi dans Madrid, & c'est un magnifique bâtiment. On prétend qu'il coûte déja près de deux millions de livres sterling, c'est-à-dire, environ quarante-cinq millions, argent de France, quoiqu'il ne soit pas encore achevé : il a été commencé en 1725. Il ne paroît pas qu'il doive y avoir de jardins.

Saint-Ildefonse est un très-beau Palais, quoique le bâtiment ne soit ni d'une grande étendue, ni de grande maniere ; mais les jardins en sont magnifiques, & les piéces d'eau sont les plus belles qu'il y ait en Europe. On m'a dit que dans le temps qu'on bâtissoit ce Palais, en 1731, 1732 & 1733, la Cour ne payoit personne ; que ni les armées de terre, ni celles de mer, ni les Officiers de la Cour, ni les Ambassadeurs que le Roi entretenoit dans les Cours étrangères, ne pouvoient recevoir d'argent. On m'a dit même qu'on n'avoit jamais payé le Sculpteur qui avoit fait les ornemens des fontaines, & qu'on l'a laissé périr de misère & de pauvreté. La même chose est arrivée en Angleterre,

à l'inimitable Ouvrier qui, par les ordres du Roi Guillaume III, a fabriqué la superbe grille de fer qu'on voit à *Hampton-Court*. La Reine Anne, qui succéda à Guillaume, ne voulut jamais acquitter cette dette.

Le Palais de Saint-Ildefonse est éloigné de Madrid d'environ vingt lieues. Lorsque la Cour y va passer quelque temps, la plûpart des Ambassadeurs vont loger à Ségovie, distante de près de trois lieues de Saint-Ildefonse; mais Ferdinand VI ne vouloit pas le souffrir, parce qu'il disoit que c'étoit trop loin.

Sarsuelo n'est qu'à trois lieues de Madrid; & c'est plutôt une maison de chasse qu'une maison Royale.

Le *Pardo*, à trois lieues de Madrid, n'est encore qu'une maison de campagne fort commune, mais assez bonne pour une partie de chasse.

Le Palais d'*Aranjuez*, à dix lieues ou environ de Madrid, est un assez bel édifice, & la façade en est magnifique: il est dans une position fort agréable, au confluent de deux rivières, la *Xarama* & le *Tage*. L'air y est très mal-sain dans

les temps de chaleur. Quoique les jardins ne préſentent qu'une étendue très-aride, & qu'il y ait peu d'allées d'arbres. On y reſpire cependant une fraîcheur charmante, comme dans les temps les plus ombragés : on y voit deux magnifiques allées d'ormes, qui ont coûté beaucoup, & qui coûtent même des ſommes immenſes pour les arroſer & les entretenir. La charmante allée nommée *l'allée de la Reine*, offre un des plus beaux points de vue qu'il ſoit poſſible de voir.

La Maiſon de Champ, ou *la Caſa del Campo*, eſt tout près de Madrid ; mais le Roi y va rarement, & ſeulement dans quelques parties de chaſſe.

Le Palais de *Rio frio*, près de Ségovie, eſt un palais neuf, commencé depuis neuf ans, par la Reine douairière, (*Iſabelle de Parme*).

Maiſons Royales d'Eſpagne.

Buen-Retiro, eſt un ancien Palais de Madrid, de forme rectangle, édifice peu ſomptueux, & qui ne vaut pas même notre Palais de Saint-James ; il

n'y a de curieux que les jardins, qui pourtant n'ont rien d'extraordinaire.

LE PALAIS NEUF, qui n'eſt pas encore achevé.

Il exiſte encore, en différentes Provinces d'Eſpagne, pluſieurs autres Palais & Maiſons Royales ruinés ou négligés, & que le Roi n'habite jamais. Je vous parlerai ailleurs de l'Alcaſſar de Ségovie. Quant au Palais que les Rois avoient à Tolède, il a été brûlé par les Alliés dans la guerre de la ſucceſſion d'Eſpagne.

Depuis que la Ville de Madrid eſt devenue la Capitale d'Eſpagne, ou plutôt depuis que les différens Royaumes d'Eſpagne ont été réunis en une ſeule Monarchie, les Palais des Rois, dans chaque Province, ſont tombés en ruine; on n'en voit plus que des débris ou des reſtes, tels que ceux qui ſubſiſtent à Cordoue, à Séville, à Grenade, &c, & qui n'ont de prix que dans la curioſité des voyageurs.

LETTRE XIII.

Description de la ville de Tolède.

NOUS arrivâmes à Tolède le 12 Mai 1761, nous revenions d'Aranjuez, où la Cour étoit alors; notre carrosse étoit attelé de six mulets, & conduits par trois Chartiers ou *Arrieros*, comme on les appelle en Espagne. Il vous paroîtra surprenant que des Chartiers nous conduissent; mais il n'y a que les Grands & la Noblesse qui aient droit d'avoir des Cochers & des Postillons. Nous trouvâmes les chemins assez beaux, & la campagne, qui est bien plantée d'oliviers, passablement belle. Nous marchâmes longtemps sur les bords du Tage, qui n'offrent rien d'agréable, & où un Poëte ou un Peintre ne trouveroit pas de quoi réveiller son imagination. On pourroit dire de cette rive, ce que Boileau dit d'après Homère de celle du Styx, *la rive désolée*. Cependant il y a quelques endroits fort près de Tolède, qui sont

assez rians. Les rochers, au travers desquels passe cette rivière, & sur lesquels on a bâti le pont de la porte de Tolède, forment un certain coup d'œil pittoresque, dont se seroit bien accommodé la bisarre imagination de *Salvator Rosa*.

La Cathédrale répond bien, par ses richesses & ses trésors, aux immenses revenus de son Archevêché; mais le bâtiment est assez maussade. L'Église n'est ni longue ni large, & est chargée de vieilles sculptures : elle est d'une architecture Gothique, mais des temps modernes; elle manque de jour, & l'on n'y voit rien de bon goût. Le plafond du vestiaire est peint à fresque par Luc Jordans; les peintures en sont encore belles, très-fraîches & bien conservées. Il y a aussi quelques tableaux remarquables, dont un, entr'autres, du Titien. Le nombre des perles & des diamans, & autres pierres précieuses renfermées dans le trésor de cette Église, est inconcevable & sans prix. La plûpart des Autels, & des gradins par où l'on y monte, sont de vermeil ou d'argent massif bien doré. Il y a quatre figures représentant les quatre Parties du Mon-

de, montées sur des globes de deux pieds de diamètre, & ornées des pierres précieuses qui se trouvent dans les pays qu'elles représentent. Les globes sont portés sur des piédestaux, & le tout peut faire environ dix pieds de hauteur. Tout y est d'argent massif, les piédestaux, les globes & les statues. C'est un présent de la Reine, femme de Charles II, qui survécut à son mari (1). Je ne parle pas d'un nombre infini de chasses, de vases précieux, de lampes, de chandeliers, &c. tous d'argent massif; ni du marbre & du granite, qui sont en profusion. Je ne sçais si Nabuchodonosor & Titus ont enlevé plus de richesses du Temple de Jérusalem, qu'il y en a dans cette Cathédrale de Tolède.

Les revenus de l'Archevêque sont les plus forts qu'il y ait en Espagne : on m'a dit qu'ils se montoient à 30000 livres sterling (près de 700000 liv. de France). L'archevêque d'aujourd'hui ne jouit pas de toute cette somme; l'In-

(1) Marie-Anne de Neubourg, fille de l'Electeur Palatin, seconde femme de Charles II.

fant Don Louis, en lui remettant ſon bénéfice, s'eſt réſervé une penſion de 50000 écus. Ce Prélat eſt en même temps Primat & Chancelier de Caſtille, & il réunit les plus grandes dignités de l'Eſpagne.

M. Ap-Rice, dans le compte qu'il rend de l'Eſpagne, dit que dans la ſeule Ville de Tolède, il y a plus de dix mille ouvriers qui travaillent en ſoie ou en drap. Je crois qu'il s'eſt trompé dans ſon calcul; car pour ne vous rien déguiſer, les Manufactures d'Eſpagne ſont dans un pitoyable état, & celles de cette Ville ne ſont pas plus floriſſantes que les autres.

Je ne puis m'empêcher, Monſieur, de vous faire part de ma ſurpriſe au ſujet des tréſors immenſes qui ſont enſevelis dans ces Egliſes. Eſt-il poſſible que la piété ſeule ait fait imaginer de renfermer, dans les coffres d'une Sacriſtie, cette immenſe quantité d'or & d'argent, qui ne contribue en rien à la gloire de Dieu & ne ſert point au profit des hommes? J'ai ouï dire que M. *Macanas*, Miniſtre Plénipotentiaire de Philippe V, au Congrès de Breda, propoſa de faire circuler, pour les be-

ſoins de l'État, cette maſſe d'or & d'argent inactive & comme enterrée. Mais les Moines & les Prêtres empêcherent que ſon projet ne fût agréé, & trouvèrent enſuite les moyens de le rendre odieux au Roi & de le faire exiler : il fut confiné à la Corogne, où il eſt mort. Je n'ai jamais pu me procurer ſon Teſtament politique, qui, dit-on, eſt extrêmement curieux. Malgré le ſort de ce zélé Citoyen, il s'eſt trouvé depuis encore un homme de génie aſſez courageux pour oſer reprendre le même plan, & le propoſer aux Miniſtres. Peut-être que ſon projet, ſous ce régne, ſera mieux accueilli que le premier. Charles III, en exilant le grand Inquiſiteur, a fait un coup de politique & de force qui ſemble avoir entraîné tous les eſprits. Comme ce Monarque ne craint rien du Clergé, & qu'il ne ſe laiſſe pas gouverner par les Moines, les Eſpagnols ne peuvent attendre que de grandes choſes de ſon regne.

L'*Alcaſſar*, ou le Palais, étoit un édifice ſuperbe, bâti par Charles V, ou ſelon d'autres, par l'Archiduc Charles. Il fut brûlé par l'armée des Alliés, dans la guerre de la ſucceſſion à la Cou-

ronne, afin que, si Philippe V étoit triomphant, ce Prince n'eût pas du moins cet asyle; il n'en reste plus que des vestiges. On ne pouvoit s'attendre alors à voir jamais les Maisons d'Autriche & de Bourbon aussi intimément réunies qu'elles se trouvent l'être.

La Manufacture d'épées, jadis si fameuse en cette Ville, commence à reprendre vigueur. Les lames de Tolède sont excellentes, & l'on prétend qu'elles acquièrent ce degré d'excellence dans les eaux du confluent du Tage & de la Xarama. On a essayé par ordre du Roi les eaux de ces deux rivieres séparément, & l'on a remarqué qu'elles n'étoient efficaces que lorsqu'elles étoient mêlées. Cependant les outils dont on se sert dans cette Manufacture pour travailler les lames, viennent d'Angleterre, & voici comment: le trait est singulier. Il y a environ vingt ans qu'une troupe d'Ouvriers Anglois firent à Tolède un marché, pour établir des ouvrages & des machines qui devoient procurer de l'eau à la Ville, où elle est maintenant apportée par des ânes, qui font par jour six voyages à la rivière. Les ouvriers Anglois apportèrent avec eux tous les outils né-

ceſſaires pour procéder à leur entrepriſe, & entr'autres pluſieurs pièces de fer. Mais ces Anglois étoient des Hérétiques : il n'en fallut pas davantage pour faire échouer le projet. Soit jalouſie, ſoit ſcrupule, on s'oppoſa à tout ce qu'ils vouloient faire, on les maltraita même ; les uns furent obligés de s'enfuir, d'autres ſe cachèrent, d'autres y laiſſèrent leurs os. Enfin, au bout de quelque temps, il ne reſta pas un ſeul Anglois ; tous leurs effets furent confiſqués, & c'eſt du fond de leurs pièces de fer, qu'on travaille aujourd'hui les épées à Tolède.

Il eſt ſurprenant qu'il ne ſoit reſté perſonne de la Nation pour réclamer ces effets. Eſt-ce qu'ils n'avoient pas d'amis en Angleterre à qui ils puſſent écrire, où n'avions-nous alors ni Réſidens ni Ambaſſadeurs en Eſpagne ? Cette Hiſtoire qui m'a été racontée par des Anglois & des Eſpagnols, me paroît fort obſcure. Je penſerois plutôt que les Ouvriers Anglois n'avoient pas bien pris leurs meſures ; qu'ils manquèrent l'entrepriſe, & que, pour ſe dérober à la fureur des habitans de Tolède qu'ils avoient trompés, ils furent obligés de

s'enfuir & d'abandonner tout ce qu'ils poſſédoient.

Ce ſont vraiſemblablement les Goths ou les Maures qui ont bâti Tolède. Cette Ville eſt ſur une montagne eſcarpée ; & ce n'eſt que la néceſſité de ſe mettre à l'abri des entrepriſes d'un ennemi qui puiſſe l'avoir fait établir là, pour en ſoutenir les attaques. Elle a d'ailleurs, dans une ſituation ſi avantageuſe, bien plus l'air d'une forteresſe que d'une Ville. Dans toutes ces Villes bâties à la Gothique, on ne peut ni entrer ni ſortir ſans paſſer par des deſcentes ou montées en zigzags, ſemblables à des lignes de circonvallation. Les portes de ces Villes ſont comme toutes celles que les Anglo-Saxons, nos Ancêtres, ont bâties en Angleterre, & qui ſubſiſtent encore aujourd'hui : jamais elles ne ſont en face de la rue, mais dans une poſition oblique. Les rues de Tolède ſont encore fort étroites.

Une des curioſités de Tolède, c'eſt un ancien Temple de Juifs, dont on voit encore de très-beaux reſtes. Il eſt bien fâcheux pour les amateurs de l'antiquité, que les Eſpagnols, en convertiſſant ce Temple en Egliſe Romaine, l'aient ſi

maltraité : on a détruit le Sanctuaire, le Tabernacle & la Tribune qui séparoit les hommes des femmes. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'on a presque entièrement couvert de plâtre les murs du Temple sur lesquels étoient inscrits en très-beaux caractères, tous les Pseaumes de David. Si ces écritures subsistoient, les sçavans pourroient décider entre les différens systêmes de l'Evêque *Hare*, du Docteur *Lowth*, & du célèbre *Hutchinson*, pour déterminer la mesure, ainsi que les points & voyelles des versets du texte Hébreu.

On a long-temps ignoré en Espagne, si ce Temple étoit un Temple Juif : on n'en avoit qu'une tradition vague & fort incertaine, puisqu'il étoit tellement méconnoissable, depuis que les Inquisiteurs l'avoient dévasté, que l'armée de Titus n'y auroit pas fait de plus grands ravages. Mais le P. *Bayer*, sçavant très-versé dans la langue Hébraïque, ayant remarqué des caractères Hébreux dans quelques endroits d'où le plâtre étoit tombé, demanda la permission de découvrir seulement un côté de la muraille : aussi-tôt qu'il l'eut obtenue, il copia fort exactement tous les caractè-

res qu'il put recueillir, & que la truelle des maçons n'avoit pas enlevés. Il fit enſuite, à cette occaſion, une diſſertation fort ſçavante ſur ce même Temple ; mais il lui eſt défendu de la publier en Eſpagne, au grand détriment des Lettres. Le célèbre *Ugolin*, qui ramaſſe des antiquités Hébraïques, lui a demandé ſon manuſcrit pour le publier ; mais le P. Bayer le lui a refuſé. Je l'ai auſſi prié avec bien des inſtances, de me le communiquer, en lui promettant que je le ferois imprimer en Angleterre, où certainement il ſeroit très-bien reçu des Sçavans ; il me l'a refuſé de même, ſous prétexte qu'il avoit à y retoucher, & qu'il n'y avoit pas mis la dernière main.

On voit encore, près de Tolède, des reſtes d'un cirque ou d'un amphithéâtre Romain ; mais ce ne ſont abſolument que des ruines, & il eſt bien difficile d'y rien diſtinguer.

Il ne m'a jamais été poſſible de voir la Bibliothèque de la Cathédrale, ſoit par la faute de mon conducteur, ſoit que les Chanoines, comme on m'en a fait l'aveu, ne veuillent point montrer les tréſors qu'ils poſſèdent en livres. Ils

n'ont jamais voulu même en donner le Catalogue, pour ne pas donner connoissance de leurs richesses en ce genre.

Il n'y a que deux Hôpitaux à Tolède, l'un pour les enfans-trouvés, qui sont très-bien entretenus ; l'autre pour un usage que vous ne devineriez jamais. Vous croiriez peut-être que ce dernier est destiné pour de pauvres Ouvriers, ou pour de pauvres femmes enceintes, ou pour des Vieillards? Point du tout: c'est pour les maladies vénériennes, ce qui prouve clairement combien cette maladie a fait de progrès en Espagne. On croit que le défaut de propreté contribue autant ou plus aux ravages qu'elle fait parmi les Espagnols, que leur ignorance en Médecine & en Chirurgie. Un Médecin du Roi m'a dit avoir observé que, quand un homme attaqué de ce cruel mal passoit d'un climat froid dans un pays chaud, il étoit sûr de guérir; mais que s'il alloit d'un climat chaud dans un pays froid, il périssoit infailliblement. C'est peut-être par cette raison qu'on voit si peu d'Espagnols sortir de chez eux; ils ont apparemment l'expérience que toutes les fois qu'ils en étoient sortis pour aller dans quelqu'au-

tre contrée au nord de l'Europe, ils ne revenoient jamais en Eſpagne.

Aux murailles de la Ville, près d'un Couvent, on voit un grand nombre de chaînes auxquelles étoient attachés par les Maures, des Captifs Chrétiens. Ces fers ſont d'un poids énorme, & d'une épaiſſeur effroyable. On les a trouvés dans la Ville de Grenade, après que les Maures en furent entièrement chaſſés.

LETTRE XIV.

Description de la ville de Ségovie.

LA situation de Ségovie lui donne véritablement l'air d'une Ville de guerre. Assise sur un roc fort élevé, elle commande tous les environs, & l'abord en est fort difficile. Avant qu'on puisse gagner le sommet, il faut monter par un grand nombre de chemins, qui vont en tournant; ses murailles sont anciennes & à la Moresque, mais bien construites avec des crénaux & des tourillons. Cette Ville, dans ces temps-là, devoit être imprenable. On voit, de temps en temps sur les pierres de ces murs, des inscriptions Romaines, mais très-difficiles à lire, soit parce que quelques-unes de ces pierres sont trop élevées, soit parce que l'inscription est souvent tournée en dedans du mur, ou à moitié effacée. Lorsque les Maures bâtirent ces murailles, ils prirent des pierres par-tout où ils purent en trouver, sans s'embarrasser des inscriptions. Je suis cependant venu à

bout d'en copier assez exactement une ou deux, qui m'aideront à éclaircir un point dont je vous parlerai dans la suite.

Le Château de Ségovie est entouré d'un fossé très-profond, formé par deux chaînes de montagnes. Le roc, du côté du Nord, est baigné par une petite rivière qui sert à faire tourner un grand moulin à papier. Cette rivière est aussi très-utile pour le bain, & pour le lavage du linge.

A Ségovie, comme à Tolède, on est obligé de faire porter l'eau de la rivière dans la Ville par des ânes; c'est un grand inconvénient, & qui est fort à charge à cette Ville. L'envie d'avoir de l'eau plus aisément & en plus grande quantité, a fait construire un magnifique aquéduc, qui est peut-être encore aujourd'hui un des plus beaux ouvrages en ce genre qu'il y ait au monde.

La longueur de cet aquéduc est d'environ une lieue : il commence d'abord à l'orient de la Ville par de petites arcades qui s'accroissent insensiblement, jusqu'à ce qu'elles forment deux rangs l'une sur l'autre ; ce qui produit le plus beau coup-d'œil qu'il soit possible d'imaginer.

Les premières arcades n'ont pas tout-à-fait la forme exactement circulaire ; mais la vûe en eſt toujours agréable. On a bâti tant de maiſons & de barraques autour de ce magnifique aquéduc, qu'un Antiquaire ſeroit déſeſpéré de voir ce ſuperbe édifice en ſi mauvaiſe compagnie. D'ailleurs, tous ces vilains bâtimens maſquent une partie de l'aquéduc, & empêchent de jouir de la vue entière de ce beau monument. Il y a quelques endroits où le canal paſſe à côté & non au-deſſus des arcades, ce qui défigure un peu l'aquéduc. Peut-être que cette direction a été occaſionnée par quelque crevaſſe faite au canal, qui peut avoir obligé de le faire paſſer à côté, de façon qu'il ſemble que le canal ſoutient les arcades, tandis que les arcades, au contraire, ne doivent être faites que pour ſoutenir le canal. Cependant il paroît que ce canal ainſi jetté en dehors, eſt de la même main & du même temps que le reſte de l'édifice.

J'ai été obligé de prendre moi-même la hauteur & toutes les meſures de ce grand ouvrage ; car les gens que j'interrogeois, ou n'avoient rien à me répondre, ou me répondoient mal. C'eſt ainſi

que les plus belles choſes, dès que nous les voyons tous les jours, ne nous font plus de ſenſation. Ce n'eſt pas ſeulement en Eſpagne ou l'habitude produit cet effet, mais dans tous les pays du monde, & par-tout où il y a des hommes. Un Anglois qui n'aura jamais vu la mer ſera frappé d'admiration en promenant ſes regards ſur cette vaſte étendue d'eaux; tandis qu'un habitant de Douvres, ou de quelqu'autre Port, rira de ſa ſurpriſe.

Toutes les meſures que les habitans du pays m'ont données de cet aquéduc, étoient fauſſes. Les uns me diſoient qu'il avoit 108 pieds de hauteur, & que le nombre des arches ſe montoit à 150; d'autres m'aſſuroient qu'il avoit 144 pieds de hauteur & 177 arcades; mais ceux-là l'avoient meſuré dans un endroit & ceux-ci dans un autre, où les arcades ſont plus élevées. Je puis répondre des meſures que jai priſes moi-même, & que j'ai tirées avec beaucoup d'exactitude.

La plus grande hauteur de l'aquéduc de Ségovie eſt de 101 pieds & un pouce; la largeur des pilliers eſt de 6 pieds 2 pouces; la profondeur de ces mêmes

pilliers eſt de 10 pieds 3 pouces ; la largeur des arcades eſt de 12 pieds 7 pouces , le tout meſure d'Angleterre. Quant au nombre des arcades, j'en ai compté 118 depuis la naiſſance de l'aquéduc juſqu'aux murs de la Ville, & ſept autres dans l'enceinte des murs, ce qui fait en tout 125 arcades. Je ne mets pas en ligne de compte les doubles rangs ; nous n'avons pris que les arcades qui peuvent faire juger de la longueur de l'aquéduc, non de ſa hauteur. Vous vous imaginez bien que, pour garder le niveau, il falloit que toutes ces arcades fuſſent d'une hauteur inégale.

Il ne paroît pas qu'on ſe ſoit ſervi de ciment dans la conſtruction de cet aquéduc ; les pierres ſont poſées horizontalement, & leur poids ſeul peut les tenir très-bien liées les unes aux autres, car elles ont près de trois pieds de longueur ſur deux pieds d'épaiſſeur. La taille de ces pierres eſt un peu brute, & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'elles ſont toutes arrondies par les angles.

Je ne comprends pas pourquoi les Écrivains Eſpagnols appellent toujours cet aquéduc le pont de Ségovie, *puente*

de Segovia, ainſi que s'expriment Pineda & Mariana; d'autres l'appellent *puente ſeco*, le pont deſſéché, parce que les eaux n'y coulent plus.

Vous êtes ſans doute curieux, Monſieur, de ſçavoir qui a conſtruit ce magnifique édifice, & quand il a été bâti? Les ſentimens ſont fort partagés là-deſſus. Mariana, conformément au ton de modeſtie qui régne dans ſes Ouvrages, ne décide rien, & balance à croire ſi c'eſt l'Empereur Trajan, ou Licinius Lartius qui fut Prêteur en Eſpagne ſous Veſpaſien, & ami particulier de Pline l'ancien. Le P. Henri Florez, dont je vous ai déja parlé, qui, pour honorer ſa Patrie, ſaiſit toutes les occaſions de flatter la vanité Eſpagnole, prétend que les Goths, les Goths ſeuls ont élevé cet édifice digne d'un autre ſiécle que celui du Gothiſme. Colmenarès, qui a écrit l'Hiſtoire de Ségovie, ſa Patrie, a pris un autre ton que le P. Florez, pour faire de Ségovie une Ville de la haute antiquité: il prétend que ſon aquéduc a été bâti par Hercule même. Il eſt vrai qu'Hercule a fait des prodiges, & que ſes travaux ſont merveilleux, mais ce n'eſt pas en fait de bâtiment. Je croi-

rois plutôt qu'il a été bâti par les Goths, qui ont élevé tant de beaux édifices, si celui-ci tenoit de leur construction. Les anciens bâtimens Gothiques dont la noblesse & de la grandeur, mais ils sont lourds & pesants ; ils n'ont point cette légéreté ni cette élégance qu'on admire dans le Gothique moderne. L'aquéduc de Ségovie est donc sûrement un ouvrage des Romains. Les 13 premières arcades & les 49 dernières annoncent tellement le grand goût de leur architecture, qu'on ne sçauroit s'y méprendre. Les 36 arcades intermédiaires ne paroissent pas de la même construction ; il faut que les Espagnols, ou les Goths, en voulant les réparer, les aient absolument gâtées : mais tout le corps de l'édifice est un ouvrage Romain. Il est vrai, comme l'observe Colmenarès, qu'il ne subsiste aucune inscription qui prouve que cet ouvrage est Romain ; que l'ordre d'Architecture n'est pas bien distinct, & qu'on ne sçait s'il est Dorique, Ionique ou Corinthien. Il est encore vrai que les Romains étoient dans l'usage d'inscrire les noms des fondateurs sur leurs édifices, de jetter des médailles, & de mettre des inscrip-

tions, ce qui ne se trouve point ici. Mais malgré toutes les objections de Colmenarès, on remarque dans celui-ci un certain air de grandeur qui rappelle l'idée des Romains, & qui porte l'empreinte de leur magnificence. Quoiqu'on n'ait point encore trouvé d'inscription pour décider la question, il ne s'ensuit pas que l'ouvrage ne provienne pas des Romains ? Ne peut-on pas avoir transporté des pierres pour bâtir les murailles de la Ville & le Château, du temps des Maures & des Goths ? Ne peut-on pas avoir effacé les inscriptions ? Ségovie est remplie d'inscriptions Romaines ; ce qui doit faire juger que les Romains ont construit plusieurs édifices dans cette Ville. Sur la porte de Saint Jean on lit très-lisiblement : SEXTO. LICI. MIL. On en voit encore une autre conçue en ces termes :

M. JVN Æ FI
ETIS CAES
N Q F A N N
LV. S. T.. T. L.

Près de la porte de Saint-André, on lit :

PVBLICIO
JVVENALI
JVVENALIS.

A l'occaſion de cette dernière inſcription, Colmenarès prétend que Juvenal n'étoit pas d'Aquino en Italie, mais de Ségovie; car, dit-il, Martial, qui étoit Eſpagnol, n'auroit pas dit, *Juvenale meo*, ſi Juvenal n'eût été de ſon pays (1).

---

(1) Rien de plus frivole que cette induction. L'Epigramme où Martial emploie cette expreſſion eſt la vingt-troiſième du ſeptième Livre, adreſſée à un Médiſant qui avoit voulu le brouiller avec Juvenal, & voici comme elle eſt placée :

Cum Juvenale meo quæ me committere tentas,
Quid non audebis, perfida lingua, loqui?

Mais la preuve que *mon Juvenal* n'eſt ici qu'une expreſſion d'amitié, réſulte d'une autre Epigramme du même Poëte, adreſſée à Juvenal même. C'eſt la huitième du douzième Livre où Martial, qui étoit allé dans ſon pays, décrivant la vie qu'il y mene, dit :

On

On croit que Trajan a bâti l'aquéduc de Ségovie, parce qu'on ſçait que ce Prince a érigé pluſieurs monumens en Eſpagne, ſur-tout dans l'Eſtramadure & dans l'Andalouſie. Auſſi les Eſpagnols révèrent-ils beaucoup ſa mémoire ; ils diſent même comme une eſpéce de proverbe : *la félicité d'Auguſte & la bonté de Trajan ; felicidad de Auguſto, y bondad de Trajano.* Il eſt certain que Trajan, étant Eſpagnol de naiſſance, doit avoir laiſſé des monumens dans ſa Patrie, & qu'il pourroit bien être l'Auteur de l'aquéduc en queſtion. Mais alors, pourquoi cette

---

Hîc pigri colimus labore dulci,
Botrodum, Plateamque, (*Celtiberis*)
Hæc ſunt nomina cruſtora terris) &c.

« Là, malgré ma pareſſe, je prends quelque-» fois l'agréable peine d'aller viſiter les petites » villes de *Botrodum* & de *Platea*. (Tels ſont » les noms groſſiers que portent ces Cantons de » la Celtibérie) ». Or je demande ſi Martial eût fait cette explication à un homme qui eût été du pays, & ſi dans cette Piece il n'eût pas fait quelqu'invitation à ſon Compatriote ; s'il ne lui eût pas parlé de quelqu'un de ſes parens ou de ſes connoiſſances.

prédilection pour Ségovie, tandis qu'il pouvoit faire la même chose pour la Province d'Andalousie, ou pour l'Estramadure ? Les Historiens sont partagés sur le lieu de sa naissance ; les uns le disent né à *Italica*, ou à l'ancienne Séville, dans l'Andalousie ; d'autres prétendent qu'il étoit de l'Estramadure. *Ximenez*, *Marineus Siculus*, *Pedro de Medina*, *Juan Sedeno*, & d'autres Historiens, assurent que Trajan étoit né à Pedraça dans l'Estramadure, & ils prouvent que Pedraça a autrefois porté le nom d'*Italica*. Ils ajoutent que c'est même encore aujourd'hui dans ce village une tradition très-constante que Trajan y a pris naissance, que l'on montre aux voyageurs le lieu où étoit située la maison dans laquelle il étoit né, & qu'enfin sa mère s'appelloit *Orejana* ou *Orejanilla*, nom qui a été latinisé à Rome par celui d'*Aureliana*. Ils citent en preuve de leur assertion, un passage de Zozime, qui le fait naître dans la Gallice, & non dans l'Andalousie, » parce qu'on sçait, dit-il, que » Théodose & Trajan étoient de la » même Ville » (1).

(1) Ἦλθε τὸν ἴσον ἑαυτῷ ἐν τῇ ἀρχῇ Θεοδόσιον, τῇ γενέσει Ἐσπάνῳ ἐν πόλει Κόκῃ τῆς Γαλλικίας.

Ceux qui ſont d'un avis contraire, & qui font Trajan originaire de l'Andalouſie, ſe fondent ſur Dion Caſſius, Ammien Marcellin, Eutrope & Aurelius Victor (1). Il paroît donc qu'en effet Trajan n'étoit point de l'Eſtramadure. Quant au paſſage de Zozime, il ne faut le compter pour rien; il doit s'éclipſer devant des Auteurs plus dignes de foi.

Après avoir bien examiné les divers ſentimens ſur la queſtion : qui, de Trajan ou de Licinius, eſt l'Auteur de cet aquéduc, je pancherois à croire que c'eſt Licinius, parce que Trajan étoit plus occupé de la guerre que du ſoin de faire élever des édifices. Mais, dit-on, ſi c'étoit Licinius, Pline, qui étoit ſon ami, en auroit parlé, & lui en auroit fait honneur. Mais nous n'avons pas tous les Ouvrages de Pline; d'ailleurs, il falloit qu'il eût occaſion de parler de l'édifice élevé par ſon ami. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on trouve dans Ambroiſe Moralès, ancien Antiquaire

(1) *Theodoſius Hiſpanus Italicæ, divi Trajani civitatis*, dit Ammien Marcellin.

& Hiſtorien Eſpagnol, une inſcription publiée depuis par Adolphe *Occo*, qui prouve que *Licinius Lartius a conſtruit l'Aquéduc* de Ségovie. Vous trouverez, Monſieur, cette inſcription dans la Lettre de Don Mayans, que je vous envoye (1). Je finirai cet article en vous obſervant, que les pierres qui ſont à fleur de terre, & toutes celles qui ſoutiennent la maſſe de l'édifice, ſont liées entr'elles par des barres de fer & du plomb fondu; qu'entre les deux arcades les plus élevées, ou dans l'*Acoguejo*, on voit encore deux niches où étoient probablement autrefois les ſtatues de Veſpaſien & de Licinius, & que le zèle religieux des Eſpagnols leur a ſubſtitué celles de deux Saints.

Recherches ſur l'Aquéduc de Ségovie, extraites du huitiéme volume de l'Eſpagne Sacrée, du Pere Henri Florez.

» Ségovie eſt une Ville des plus » anciennes de l'Eſpagne; ſon antiquité » paroît, non-ſeulement par le nom » qu'elle porte, & par les plus an- » ciens Géographes & Hiſtoriens, où il

(1) Elle eſt à la fin du volume.

» en eſt fait mention, mais encore par
» ſon fameux Aquéduc, dont il n'eſt
» pas aiſé de déterminer l'origine.
» Quelques Écrivains l'attribuent à
» Hercule; d'autres à l'Empereur Tra-
» jan; & l'opinion populaire eſt qu'il
» a été bâti par le Diable.

» Cette variété d'opinions prouve,
» que nous ne ſçavons rien de certain
» ſur cet auguſte monument. Quand
» il ſeroit vrai qu'il y eût autrefois
» une ſtatue d'Hercule dans la niche
» où l'on a mis Saint Sébaſtien, ce ne
» ſeroit pas une preuve qu'Hercule en
» fut le fondateur; parce que les Ha-
» bitans du pays, lorſqu'ils étoient en-
» core plongés dans les ténèbres du Pa-
» ganiſme, pouvoient bien avoir con-
» ſacré ce monument à Hercule.

» Il eſt également difficile d'en faire
» honneur à l'Empereur Trajan, parce
» qu'on ne trouve en aucun endroit de
» cet ouvrage ſi grand, ſi beau, ſi bien
» conſervé, d'inſcription Romaine,
» comme on n'auroit pas manqué d'y
» en mettre, s'il étoit vrai que Trajan
» l'eût fait conſtruire. On ſçait qu'il
» aimoit tellement à faire inſcrire
» ſon nom ſur tous les ouvrages qu'il

» conſtruiſoit, qu'on le voyoit par-tout,
» & qu'on l'avoit appellé *l'herbe pariétaire*. Sur le ſeul pont d'Alcantara,
» qui n'a que ſix arcades, il y a ſix
» inſcriptions où le nom de Trajan eſt
» répété. D'ailleurs, puiſqu'aucun
» Hiſtorien Romain ne parle de cet
» Aquéduc de Ségovie, pourquoi l'at-
» tribuer à Trajan, ou à quelqu'autre
» Empereur, à moins qu'on ne puiſſe
» déſigner d'autres ouvrages bâtis par
» les Romains, qui reſſemblent à ce-
» lui-ci, & qui ſoient de même conſ-
» truction? Car notre Aquéduc diffère
» entièrement des ouvrages des Ro-
» mains, ſoit par la coupe des pierres,
» ſoit par la manière dont elles ſont
» aſſiſes, & dont elles ſont liées enſem-
» ble. Il y auroit plutôt lieu de croire
» que ce monument eſt bâti à la ma-
» nière des Égyptiens, à en juger du
» moins par la deſcription que les Ro-
» mains nous ont laiſſé des pyramides.
» Colmenarès, dans ſon Hiſtoire de Sé-
» govie, a déja fait cette obſervation,
» & en comparant les monumens Égyp-
» tiens avec celui-ci, il y trouve une
» reſſemblance frappante. Ce qui eſt
» certain, c'eſt que l'ordre d'architec-

» ture qui régne dans toute l'étendue
» de l'Aquéduc n'eſt ni Grec, ni dans
» le goût Romain, puiſqu'il n'eſt ni
» Dorique, ni Corinthien, ni Ionien,
» ni Toſcan, ni compoſite : il faut donc
» en rapporter l'origine à une date
» beaucoup plus ancienne.

» En conſéquence de cette obſer-
» vation ſur le goût d'architecture qui
» caractériſe les ouvrages des Romains,
» perſonne n'a oſé décider que l'Aqué-
» duc fût un édifice élevé par leurs
» mains. Colmenarès eſt très-embar-
» raſſé pour en porter ſon jugement.
» Don Montfaucon, Bénédictin Fran-
» çois, tom. IV, pag. 11, chap. 10,
» de l'*Antiquité expliquée*, regrette bien
» de ne pouvoir rien dire de ce célèbre
» monument, dont il n'a jamais pu,
» dit-il, ſe procurer un deſſein ; mais
» au tom. IV de ſon *Supplément* p. 102,
» il rapporte que M. *le Gendre*, Chi-
» rurgien de Sa Majeſté Catholique,
» lui en avoit enfin envoyé une deſcrip-
» tion en Eſpagnol, dont il fait uſage.
» Or le deſſein envoyé au P. Mont-
» faucon, eſt entièrement manqué : on
» n'y a mis que dix arcades, ſans me-

» ſure, ſans échelle, ſans proportion, » ſans faire mention des corniches & » des piliers, ſans faire obſerver qu'il » y a des arcades plus élevées les unes » que les autres. Ce qu'il y a de plus » étonnant, c'eſt que l'auteur de ce » plan ajoûte qu'au-deſſus du pilier le » plus élevé, on voit une tête de femme » entre deux fleurs, avec cette inſcrip- » tion : *Cabeza de Eſtramadura, tête* » *de l'Eſtramadure*, ce qu'on ne voit » point du tout ſur ce pilier.

» Je vais donc tâcher ici de donner » une deſcription exacte de cet Aqué- » duc : j'en ſuis redevable aux ſoins de » Don *Juan de Burnaga*, Docteur d'Al- » cala, Maître de la Sainte-Chapelle » de Ségovie. Il s'eſt porté à me ren- » dre ce ſervice avec d'autant plus de » zèle & de ſoin, que depuis long-temps » nous ſommes extrêmement amis. Il » a aſſocié à ſon travail une perſonne » fort habile, Don *Domingo Gamonès*, » Architecte de l'Égliſe de Ségovie, » dont le nom devroit être immortel, » pour nous avoir donné un plan que » perſonne n'avoit oſé entreprendre » avant lui, & ſur-tout pour l'avoir

» donné ſans aucun intérêt, ſans autre
» vue que de ſe rendre utile au pu-
» blic.

» Ce grand Aquéduc eſt appellé vul-
» gairement *le pont*, quoiqu'il ſoit en
» effet deſtiné à un uſage bien différent
» de celui d'un pont; car les ponts for-
» ment un paſſage ſur les eaux, & c'eſt
» ici le pont qui fournit les eaux né-
» ceſſaires à la Ville, en laiſſant le
» paſſage libre au-deſſous du canal, qui
» eſt aſſis ſur des arcades. Dans les ponts
» ordinaires le pavé ſoutenu par les ar-
» ches donne paſſage au peuple & laiſſe
» couler les eaux par-deſſous : c'eſt ici
» tout le contraire, les eaux paſſent
» ſur les arcades, & les hommes au-
» deſſous.

» La ſituation de Ségovie a ſans doute
» fait imaginer ce bel ouvrage. Les
» anciens Eſpagnols ayant remarqué un
» roc fort élevé, qui dominoit toute
» la plaine, où la nature fourniſſoit
» abondamment aux beſoins de la vie,
» y bâtirent d'abord une Ville qui n'é-
» toit pas fort ſpacieuſe ; mais où ils
» pouvoient ſe mettre à l'abri des in-
» vaſions de leurs ennemis, & qui étoit
» fortifiée par la nature. Au travers de

» la plaine coulent plusieurs ruisseaux
» qui viennent du *Cumbra Capitana*,
» nom que Pline donne à une branche
» de l'Igdubeda, appellé aujourd'hui (1)
» *Puerto de la Fon-fria y de Guadar-*
» *rama*. La Ville a au nord la petite
» rivière d'*Eresma*, formée par des
» sources qui viennent des montagnes
» voisines, & qui, après avoir passé à
» Coca, tombe ensuite dans *le Duero*.
» Quelques Auteurs prétendent que
» l'Eresma, est la même que la rivière
» d'*Aréva*, que Pline assure avoir don-
» né son nom aux *Arévaques*. Le Mar-
» quis de Mendejar (tom. II de ses
» Dissertations, pag. 218) dit : que
» l'*Aréva* est une petite rivière qui tom-
» be dans *le Duero*, près de l'ancienne
» *Numance*, appellée aujourd'hui *Tera*.
» Mais cela ne peut pas être, parce que
» la source du Duero & l'ancienne
» Numance étoient ce que Pline ap-
» pelle *Pelendones*, nom sous lequel,
» par conséquent, la rivière qui passe
» à Numance seroit elle-même com-

(1) Les Espagnols appellent *Port*, tout passage à travers des montagnes.

» prise. D'ailleurs, l'Eresma est si peu
» considérable, son cours est si borné,
» elle est même si peu connue, qu'il
» n'est pas possible de la prendre pour
» la rivière qui a donné son nom à un
» peuple aussi fameux que les *Arévaques*.

» Au nord de Ségovie, assez avant
» dans la plaine, on trouve un petit
» ruisseau que les payſans appellent
» *Clamore*, qui vient se jetter dans
» l'Eresma, à l'Occident de Ségovie,
» près de l'Alcassar.

» Malgré ces différents ruisseaux qui
» baignent les murs de Ségovie,
» les anciens Habitans de cette Ville
» craignirent apparemment de man-
» quer d'eau, parce qu'il arrive sou-
» vent des sécheresses qui épuisent les
» sources de la plaine. Dans cette idée
» ils conçurent un projet qui ne pou-
» voit être exécuté que par des Géants,
» celui d'amener une rivière entière
» dans la Ville. Ils crurent avec rai-
» son que l'art & l'opiniâtreté du tra-
» vail leur feroient surmonter tous les
» obstacles que leur opposoit la nature,
» dans la hauteur & l'épaisseur du ter-
» rein, & l'Architecte leur fit bien voir

» qu'il pouvoit se rendre maître d'une » hauteur encore plus élevée, puisqu'il » feroit passer l'eau par-dessus les murs » de la Ville & le sommet des mai- » sons.

» Toutes les eaux de cet Aquéduc » sont fournies par une petite rivière » nommée *Rio-frio*, qui vient des » montagnes. La première arcade où » elle est reçue, est éloignée de 500 » pas de Ségovie. Le canal, dans cet » endroit, n'a pas plus de 17 pieds de » hauteur; mais sa hauteur augmente » par dégrés jusqu'à la soixante-cin- » quiéme arcade, élevée d'environ 39 » pieds, & posée vis-à-vis le Couvent » de Saint-François. Ici les arcades vont » de l'Orient à l'Occident, & sont dou- » bles, parce qu'elles reposent sur le » terrein de la place appellée l'*Aço-* » *guejo*, qui est le plus bas.

» L'aquéduc a dans cet endroit 102 » pieds de hauteur, & le canal entre » par les crénaux de la Ville; ce qui » fait une très-grande élévation depuis » le pied du premier rang des arcades » jusqu'à la hauteur du canal. L'Aqué- » duc traverse la Ville par le milieu, » d'Orient en Occident, & le canal

» eſt ſi large, qu'un homme peut s'y
» promener aiſément. Les eaux ſe par-
» tagent enſuite dans toutes les fontai-
» nes de la Ville, des Couvents & de
» quelques maiſons particulières.

» On compte 161 arcades dans tout
» l'édifice. Les pierres ſont d'un beau
» marbre bleu; elles ſont poſées les
» unes ſur les autres ſans bitume, ſans
» chaux ni mortier, & ſe ſoutiennent
» toutes par leur propre poids, comme
» autant de cubes : enſorte qu'il ſeroit
» aiſé de compter le nombre des pier-
» rès dont eſt compoſé tout l'Aqueduc,
» en meſurant ſa hauteur, ſa largeur,
» & ſa profondeur, ainſi qu'en obſervant
» bien leur correſpondance. Colmena-
» rès prétend que ces pierres ſont liées
» entr'elles par du plomb fondu, &
» que les clefs des voûtes dans chaque
» arcade ſont jointes enſemble par des
» barres de fer, comme l'étoient celles
» du Temple de Sérapis à Alexandrie.
» Les piliers ont 8 pieds de face & 11 de
» profondeur, & cépendant il eſt éton-
» nant que cet édifice, depuis tant de
» ſiécles, ſoit encore ſi bien conſervé.
» Conçoit-on comment les eaux, les
» pluies, les vents, les tempêtes, &

» ſur-tout les ravages des guerres, ne » l'ont point endommagé ? Il ne ſeroit » pas ſurprenant que les Nations l'euſ- » ſent reſpecté ; mais le temps qui dé- » vore tout, n'a point encore appéſanti » ſon bras ſur ce ſuperbe édifice.

» Sur les deux piliers les plus éle- » vés, il y a deux niches, dans l'une » deſquelles Colmenarès dit qu'on » avoit placé la ſtatue d'Hercule. Au- » jourd'hui on y voit une Notre-Dame, » & un S. Sébaſtien, parce que cette par- » tie de l'Aquéduc eſt ſur la Paroiſſe du » Saint martyr. Ces deux ſtatues furent » poſées avec pompe le 21 Mars 1520, » par les ſoins & le zèle d'un pieux » Citoyen, qui avoit l'emploi d'Eſ- » ſayeur à la Monnoie, ainſi que Col- » menarès le rapporte dans l'Hiſtoire » du ſeizième ſiécle.

» Parmi les témoignages qui prou- » vent l'antiquité de Ségovie, il ne faut » pas oublier un paſſage de L. Florus, » où à l'occaſion de la guerre de Sertо- » rius (L. III, chap. 22) il eſt dit : » *His apud Segoviam oppreſſis*, ſans au- » tres particularités. La guerre de Ser- » torius fut terminée en 675 de la fon- » dation de Rome, ce qui répond à la

» ſoixante-dix-neuvième année avant
» Jéſus-Chriſt, ſuivant la Chronolo-
» gie de Grævius.

» Pline, en faiſant l'énumération des
» différens peuples qui formoient l'aſ-
» ſemblée de *Clunia*, compte parmi les
» *Arévaques* (L. III, cap. 3), les Habi-
» tans de Ségovie. Mais le P. Hardouin
» dans ſes notes ſur ce paſſage, pré-
» tend qu'il ne s'agit point dans cet
» endroit de la Ville de Ségovie, ſituée
» entre Valladolid & Madrid, mais
» d'une autre Ségovie qui étoit à-peu-
» près ſous le même dégré de latitude
» laque l'ancienne Numance (1).

» Il ſeroit fort difficile de prouver
» l'aſſertion du P. Hardouin; car il eſt
» bien plus vraiſemblable que Pline
» veut déſigner la Ville de Ségovie, &
» non la petite Ville, *Urbecula*, du
» même nom. S'il eſt vrai qu'il y eût
» deux Villes de ce nom parmi les
» *Arévaques*, il eſt naturel de penſer

(1) *Non ea eſt quæ inter Valliſoletum & Madritum nobis Segovia dicitur; ſed altera ejuſdem nominis urbecula, quæ ſub eadem ferè cœli parte atque ipſa Numantia, eodemque ſitu, à Ptolomæo collocatur.*

» que Pline parle plutôt d'une grande » Ville que d'un Village, dont les dé- » putés sont toujours moins nombreux » à l'assemblée générale d'une Pro- » vince.

» Je dis, *s'il est vrai qu'il y eût* » *deux Villes de Ségovie chez les Aré-* » *vaques*, parce que ni Pline, ni » Ptolomée, ni l'Itinéraire d'Antonin » n'ont jamais fait mention que d'une » seule Ville de Ségovie parmi les *Aré-* » *vaques*; & s'il est constant qu'Antonin » a parlé de Ségovie la grande, de Sé- » govie la Ville, pourquoi Pline & » Ptolomée n'auroient-ils pas entendu » parler de la même? Je conviens que » Ptolomée place Ségovie au 42e dégré » de latitude, & au 13e & $\frac{1}{2}$ de longi- » tude; mais comme ce Géographe » met Numance & Ségovie sous le » même dégré de longitude, c'est-à- » dire, au 13e & $\frac{1}{2}$, en quoi il se trom- » pe évidemment, puisque Numance » n'étoit point sous la même ligne; il » s'est probablement trompé en pla- » çant Ségovie sous le 42e dégré de la- » titude, au lieu du 40e dégré.

Voici des Vers qui furent adressés à l'Auteur de ces Recherches.

Ad Cl. Patrem Henricum Florezium, Hiſpaniæ Sacræ ſcriptorem. Ab opinione ſuâ & judicio de Aquæ-ductu Segovienſi diſſentiens Poeta.

PYRAMIDUM moles ceſſêre ; Segovia pontem
Ducendis veteri numine jactat aquis.
Trajanus fuerit, fuerit-vè Licinius auctor
Haud ſua Luciſero lympha jubente fluit:
Nec tamen Alcidi dederim, Mauro-vè, Getis-vè,
Hoc tantum Hiſpano vix licet eſſe decus :
Macte animi, Floreze ! ſed hæc monimenta per orbem
Non niſi Cæſareæ ſic poſuere manus.

L'Alcaſſar ou le Palais du Roi eſt, après l'aquéduc, le monument de Ségovie le plus remarquable. La première ſyllabe de ce mot, l'article *al*, fait bien voir que c'eſt un nom Arabe. C'eſt dans ce Palais où, ſuivant la tradition des Eſpagnols, les Princes Maures avoient établi leur demeure. La face de ce bâtiment a près de 50 pieds de longueur ; il eſt flanqué des deux

côtés, sur les aîles, de deux petites tours; plusieurs tourillons régnent encore tout le long de la façade, & sous la corniche s'étend une fort belle gallerie ouverte : entre les aîles du premier corps de l'édifice, est un espace quarré qui forme une très-belle place, & qui est encore environné de tours & de tourelles. On ne peut pas douter que tout ce bâtiment ne soit d'un goût Arabesque. Cependant le Gouverneur me dit que la Tour du milieu étoit à la Romaine : ce que j'ai beaucoup de peine à me persuader, parce qu'elle paroît être du même âge & de la même construction que le reste du bâtiment. Les fenêtres sont encore dans le même goût, & ceintes d'une espèce de cordon à petits grains, comme un chapelet; ce cordon qui désigne infailliblement le goût Moresque, régne dans tout le pourtour de la façade & sur les aîles. Enfin cet édifice a un air de finesse & de légéreté dont l'effet est fort agréable. Tout le bâtiment, excepté la tour du milieu, est couvert d'ardoise, ou de quelque matiere qui lui ressemble beaucoup. Le corps de cet édifice est assis sur un roc fort élevé, ce qui le rend inaccessible

d'un côté, & de l'autre il eſt environné d'un foſſé profond ; en ſorte qu'on ne peut y entrer qu'en paſſant ſur un pont-levis, faiſant face à une très-belle place qui conduit au Palais. Quand on a paſſé ce pont, on entre dans une grande Cour, qui, comme un Cloître de Religieux, eſt entourée de piliers & de pilaſtres, & ornée d'une fontaine. Après avoir traverſé cette cour, on trouve un vaſte & magnifique ſallon dont le plafond eſt très-beau. De cette ſalle on paſſe dans la Chambre des États. Le plafond de cette pièce eſt encore plus riche par l'or qu'on y voit briller de toutes parts ; les murs en ſont ornés de figures en ſtuc, & le carreau eſt à la Hollandoiſe, c'eſt-à-dire, en tuiles plombées, fort propres & fort brillantes. Le ſecond Appartement eſt dans le même goût, & encore plus orné. De-là on paſſe dans la Salle Royale, *la Sala de los Reyes* ; & c'eſt à bon droit qu'on l'appelle ainſi, puiſqu'elle eſt remplie de portraits de Rois. On y voit effectivement en bois, ou en cire, dix-neuf Rois de Caſtille, ſix de Léon, deux des Aſturies, & ſeize d'Oviédo, placés tout autour de la ſalle, chacun à ſon rang. Les Reines, les Com-

tes & les Ducs ſont placés au-deſſous d'eux. C'eſt-là qu'on voit ce fameux Cid *Don Rodrigue Diaz de Bivar*, dont on raconte tant de merveilles. Le nom de *Cid* eſt Arabe, & ſignifie Commandant. Le *Cid* en queſtion vivoit en 1055, ſous le régne de Ferdinand de Léon. Cette Salle a vraiment l'air majeſtueux, capable d'échauffer l'imagination & d'inſpirer de grandes idées. On paſſe enſuite dans une petite Chapelle, où il n'y a de remarquable que le tableau de l'Autel, qui eſt du *Carduchio*. Derrière cette Chapelle eſt une chambre ornée de différentes pièces de ſculpture, qui repréſentent des chiens, des lièvres & d'autres animaux très-bien exécutés. Il s'y voit une longue inſcription qui fait tout le tour de la chambre, mais dont je ne pus rien déchiffrer, parce que les caractères ſont uſés de vieilleſſe. Je penſe qu'elle ne contenoit que des prières ou quelques pieuſes Sentences, telles qu'on en voit dans la chambre voiſine, où l'on a écrit : *Laudam te in ſecola ſecolorum — Mayerde memento me.— Ora pro nobis.*

Udal Ap-Rhys, en parlant de l'Alcaſſar, dit qu'il a vu ſeize chambres

ornées de tapiſſeries magnifiques & de pluſieurs tableaux de prix, mais il s'eſt trompé; il n'y a ni tableaux, ni tapiſſeries dans tout ce Palais.

Philippe II, en 1590, fit mettre des dates & des inſcriptions au-deſſous des portraits des Rois & des Reines d'Eſpagne qui ſont dans la grande Salle.

Le Gouverneur du Château me dit que ce bâtiment étoit du milieu du treizième ſiécle, ou de 1260 : cependant je me ſouviens d'avoir vu une Charte du Roi Alphonſe, datée de 1160, où il eſt fait mention de l'*Alcaſſar*, ce qui lui donneroit 100 ans d'antiquité de plus. Il eſt étonnant que l'Hiſtorien de Ségovie diſe ſi peu de choſe d'un monument de cette importance. Il rapporte ſeulement qu'en 755, lorſque les Maures attaquèrent Ségovie, les Habitans mirent le Palais d'Hercule & la Tour de Saint Jean en bon état de défenſe, & que c'eſt ce même Palais d'Hercule qui eſt aujourd'hui l'Alcaſſar. Je croirois plus volontiers, que ce Palais eſt du huitième ſiécle, & non pas du treizième : cette date le rapproche plus du régne des

Maures en Espagne, quoique peut-être il soit encore de plus ancienne date.

On voit, dans ce Palais, deux canons qui sont fort anciens, & d'une figure singulière.

L'*Alcassar* est la même chose que la Tour ou le Château de Ségovie, dont il est tant parlé dans l'ingénieux Roman de M. le Sage, & dans d'autres ouvrages. C'est-là qu'on renfermoit autrefois les prisonniers d'Etat. Le Duc de Ripperda, qu'on peut appeller le Don Quichotte de la politique, y fut assez longtemps détenu, & trouva le secret de s'en sauver. Il y a bien à Ségovie une autre prison, mais qui n'étoit point destinée pour les personnes d'un certain rang. Celui qui en étoit Gouverneur du temps que Ripperda y étoit renfermé, est encore vivant: c'est lui-même qui m'a dit que ce ne fut point la fille de Ripperda, mais une servante, qui favorisa son évasion. Sa fille qui étoit mariée à un Noble de l'Andalousie, résidoit dans cette Province; il n'y avoit qu'une porte à la chambre dans laquelle étoit Ripperda; elle étoit gardée jour & nuit par deux sentinelles, & deux au-

tres ſentinelles gardoient la chambre voiſine, où étoit encore un corps-de-garde conſidérable. Il n'eſt donc pas aiſé de comprendre comment ce priſonnier put échapper. Un domeſtique de Ripperda vint dire au Gouverneur que ſon Maître étoit malade; celui-ci permit en conſéquence qu'on lui donnât des ſecours. Or c'étoit un autre domeſtique qui s'étoit mis dans le lit, & qui contrefit ſi bien le malade, que le Gouverneur fut dans la bonne-foi pendant neuf jours, au bout deſquels il découvrit le ſtratagême; mais Ripperda étoit déja bien loin. Il y a quelqu'apparence que ce Gouverneur avoit des ordres ſecrets pour faciliter ſa fuite, ſoit qu'on ſe laſſât des dépenſes que ſa détention occaſionnoit, ou qu'on ne voulût pas le perdre, ou par d'autres vûes qu'on ne pénétre pas. Lorſqu'en 1726 Ripperda ſçut à Madrid qu'il y avoit des ordres pour l'arrêter, il ſe retira dans l'Hôtel de M. Stanhope, Ambaſſadeur d'Angleterre.

Le Miniſtre Anglois, qui n'étoit pas alors chez lui, fit tout ce qu'il put pour l'obliger à ſortir de ſa maiſon. Enfin il en fut tiré de force par ordre du Roi.

L'Ambaſſadeur qui vouloit bien être débarraſſé de Ripperda, mais non par la force, ni par des ordres de la Cour, voyant l'atteinte faite à ſon privilège, réclama ſes droits d'Ambaſſadeur; & comme la Cour ne s'empreſſoit pas à lui en faire ſatisfaction, il retourna en Angleterre. Ripperda avoit d'abord été revêtu du caractère d'Envoyé de la part de la Hollande; enſuite s'étant inſinué dans les bonnes graces d'Albéroni, il devint ſa créature, & peu de temps après, Miniſtre d'État. Ce fut lui qui conclut le Traité de Vienne entre Philippe V & Charles VI. Ripperda, après avoir parcouru tous les Etats de l'Europe, ſans pouvoir y trouver d'aſyle, alla en Afrique implorer la protection des États de Barbarie: il fut donc ſucceſſivement Proteſtant, Catholique Romain, Juif, Mahométan, & il eſt mort à-peu-près Payen.

La Cathédrale de Ségovie eſt encore très-digne de l'attention d'un Voyageur. C'eſt un édifice Gothique, mais qui a de la Nobleſſe & de la magnificence. L'Égliſe bâtie, à ce qu'on m'a dit, en 1525, eſt une très-grande Baſilique, qui a deux Chœurs; il y a de tous côtés des Autels décorés de Reliquaires

quaires fort riches. Les vîtres ſont chargées de peintures ; ce qui répand un peu d'obſcurité dans l'Égliſe. La Sacriſtie eſt fort belle, & contient pluſieurs tableaux de prix : elle eſt voûtée & environnée d'arcades. Tout auprès eſt un Cloître fort grand, mais qui n'offre rien de curieux que le tombeau d'un Évêque de Ségovie. On conſerve dans cet endroit quantité de vêtemens Juifs, reſtes des infortunés Hébreux, qu'un Inquiſiteur fit brûler. Heureuſement pour ceux qui s'y trouvent encore, il n'y a plus de Tribunal de l'Inquiſition à Ségovie ; il a été transféré ailleurs. On voit, dans la Salle du Chapitre, un magnifique tableau de la Vierge & de l'Enfant Jéſus, par l'Eſpagnolet, & une riche tapiſſerie repréſentant l'Empereur Aurélien & Zénobie. Je n'ai rien remarqué de rare dans les Bibliothéques, ſi ce n'eſt un Manuſcrit latin du Pentateuque, traduit en 1600, ſur les Verſions Hébraïque, Chaldéenne & Grecque, & qui a pour titre : *Verſio Pentateuchi per Ciruelum Davocenſem.*

On fait voir dans cette Égliſe un privilège accordé en 1061, par la Reine *Urraca*, pour le Palais & le Pont de l'Al-

cazar. Ce privilége singulier finit par ces mots : » Quiconque violera ce Pri-» vilége sera banni de la présence de » Dieu, & tourmenté éternellement » avec Dathan & Abiron, que la terre » engloutit; il sera damné avec le traî-» tre Judas, & paiera cent livres d'or » à l'Evêque ».

Outre la Cathédrale, il y a encore plusieurs autres belles Églises à Ségovie. Celle de Saint-Milan est fort ancienne, & a été bâtie par Gonzale Feliz, en 923. J'ai trouvé sur les murs cette inscription :

: I : DCCC : AI : XXX : X :
HQI. fl. ⸸ : H. Q. AR. ROI :
S. K. C. 2.

Et sur un autre côté des murailles, il y a :

MIL. I. CCC. XL. I.

Ce qui, je pense, signifie 1341.

Les voûtes de cette Église sont fort belles & très-vastes; les colonnes ont un air noble & majestueux; leurs chapitaux sont ornés de figures d'hommes & d'animaux; d'autres colonnes sont

décorées de beaux feuillages : le faîte de ces colonnes eſt rond & aſſez plein ; il eſt aſſis ſur une baſe quarrée fort large & bien faite. A l'entrée de l'Égliſe, on voit une eſpèce d'arcade ſoutenue par de belles colonnes de marbre noir, rare & précieux : les piliers ſont joints les uns aux autres, par une eſpèce de ſpirale ondée d'un très-beau travail.

L'Égliſe de Saint-Sébaſtien n'eſt pas grande, elle eſt même aſſez reſſerrée, & la voûte, bâtie à la moderne, eſt de l'an 1699. A côté eſt une petite Nef, ſoutenue par trois arcades en ellipſe, qui forment un coup-d'œil très-déſagréable ; je ne ſçais pas de quel temps elles ſont, mais à coup ſûr elles ſont Gothiques. Les deux piliers qui ſoutiennent le portail, paroiſſent avoir été faits du temps des Maures.

L'Égliſe de Saint-François eſt plus belle & plus ſpacieuſe ; elle a un orgue magnifique. Les arcades qui ſoutiennent la voûte ont de la nobleſſe & de la grandeur : elles ſont preſque toutes d'une forme exactement circulaire, excepté deux ou trois qui ſont à angles aigus ; le toît eſt à la moderne. Sur la gauche en entrant eſt une petite chapelle rem-

plie de ſculptures Gothiques. L'arcade qui eſt en face de la porte d'entrée, eſt chargée d'ornemens ſemblables & de très-mauvais goût.

L'Egliſe de Saint-Martin eſt fort ancienne ; elle rapporte ſa fondation à l'année 1140. Au fond de cet édifice, du côté de l'Occident, on voit une arcade élevée dans le goût moreſque, qui eſt la plus belle choſe que j'aie vue en ce genre ; elle eſt ornée d'une multitude infinie de moulures qui vont toujours en décroiſſant. Il y a encore une autre arcade aſſez belle, ſoutenue par des colonnes de marbre noir.

L'Égliſe de Saint-Auguſtin eſt un édifice tout-à-fait moderne ; elle eſt aſſez grande, & les arcades ont une forme circulaire. Il y a peu de bonnes peintures, mais la Sacriſtie eſt fort riche.

L'Égliſe de Saint-Dominique eſt d'une architecture Gothique, mais qui ne manque pas de nobleſſe. Elle a été bâtie en 1406. Au-deſſous des corniches extérieures on voit un T gravé ſous cette forme en gros caractere tout autour de l'édifice ; mais on ne ſçait ce que ſignifie cette figure. Peut-être eſt-ce une abbréviation du mot Eſpagnol : *Tanto monta*,

que l'on écrit quelquefois par une seule lettre. Ce mot, devenu fameux, fut dit à l'occasion du mariage de Ferdinand V ou *le Catholique*, avec Isabelle, en 1470 : *Tanto monta, monta tanto, Isabella como Fernando ;* » Isabelle vaut » autant que Ferdinand & Ferdinand » autant qu'Isabelle ». Notre mot Anglois *tanta mount*, vient sans doute de ce proverbe Espagnol.

Le dedans de cette Église a été rebâti à la moderne ; les arcades sont rondes & n'ont guères que 300 ans.

L'Eglise de Saint-Jean-Baptiste passe pour la plus ancienne de Ségovie, puisqu'on rapporte sa fondation à l'an 923. Elle consiste en trois Nefs, séparées l'une de l'autre par des arcs d'architecture Gothique. C'est ici qu'on voit le tombeau des Chevaliers qui prirent Madrid en 932. Le Chef de ces Chevaliers s'appelloit *Fernand Garcias de la Torre* ; il est inhumé dans cette Église avec un autre Chevalier ; & c'est ce qui l'a fait appeller très-long-temps *l'Église des Chevaliers*. Au-dessus d'une porte de Madrid, sont deux statues de ces Chevaliers ; & l'on en trouve aussi les portraits dans l'Histoire de Ségovie.

On garde dans la même Égliſe les Archives de la Ville, qui furent placées dans un très-beau coffre en 1686. J'y ai vu pluſieurs tableaux, mais pas un ſeul qui ſoit de prix; il y a quelques ſculptures aſſez bonnes. Le fond, du côté occidental, eſt rempli d'arcades à angles aigus avec des corniches ornées de têtes d'animaux; les chapiteaux des piliers ont les mêmes ornemens; les fenêtres ſont étroites & longues. Remarquez, Monſieur, que, cet édifice étant du dixiéme ſiécle, il faut que les Eſpagnols aient eu l'uſage des arcs en pointe long-temps avant nous, puiſque ce goût de conſtruction n'a paſſé en Angleterre qu'en 1216.

La petite Égliſe de Saint-Paul eſt fort ancienne par dehors, mais on l'a rebâtie en-dedans, & elle eſt aujourd'hui à la moderne. J'ai trouvé, ſous une arcade pointue, une inſcription portant cette date, I. ſi. CCC. LXXII, ce qui ſignifie 1372; car les Eſpagnols expriment ordinairement le nombre de mille par un I ſeul, & je n'en ſçais pas la raiſon. Le tableau du grand Autel repréſente Saint Paul ſur le chemin de Damas.

Près de la grande place eſt une autre Égliſe, dont la date porte 1569. L'Hiſtoire de Ségovie parle des Egliſes de Saint-Coloma, de Saint-Mêmès & de Sainte-Lucie, bâties en 923 : mais je n'en ai vu aucun veſtige. C'eſt une choſe fort ſingulière qu'il y ait ici plus de Couvents, plus d'Egliſes & plus de Paroiſſes qu'à Madrid.

La Ville entière préſente un aſpect biſarre; les bâtimens ont un air ſauvage par l'élévation de quelques-uns au-deſſus des parties inégales & raboteuſes du roc ſur lequel ils ſont aſſis, ſans qu'on ait pris aucun niveau : c'eſt un mélange de tous les goûts d'architecture, Romain, Gothique, Moreſque, Saxon, Eſpagnol, &c.

La *Mayorque*, ou la place majeure, eſt un quarré irrégulier aſſez ſpacieux; mais les bâtimens dont elle eſt environnée, ſont de conſtruction Eſpagnole, & d'un goût pitoyable. Quoique le bois ſoit ici fort cher & fort rare, & que le ſoleil, ſi ardent en Eſpagne, le faſſe fendre & entr'ouvrir de toutes parts, le devant des maiſons eſt de bois de ſapin, mais mal rangé, & de ſi mauvaiſe grace, que toutes les maiſons ont un air meſ-

quin, misérable, & ressemblent à des châteaux de cartes.

La Maison-de-Ville, bâtie à la moderne, est un assez beau bâtiment. Philippe II y établit, en 1583, une monnoie, appellée en langage du pays, *ingenios*.

Ségovie a produit quelques Écrivains de réputation, parmi lesquels on distingue *Villalpand*, *Sépulvéda*, *Bonaventure* & *Covarruvias*.

La Manufacture de draps est considérable : il en sortit en 1759, 7400 pièces de 30, 60 & 80 barres de cours ou de longueur. Il y a aussi une Manufacture de toiles, une de papier, & une Fabrique de couvertures de lit, qui sont peut-être les plus belles qu'il y ait au monde, mais fort chères.

LETTRE XV.

Antiquités de Cordoue, de Séville, de Cadix, de Grenade, de Sagonte, de Tarragone & de Barcelonne.

CORDOUE eſt dans une ſituation charmante, au milieu d'une magnifique plaine, ſur la rive du Guadalquivir. Les rues de cette Ville ſont, comme celles de Tolède, extraordinairement étroites. La Moſquée eſt un grand bâtiment quarré qui a dix-neuf Nefs, dont la direction eſt du Septentrion au Midi : elles ſont ſéparées par de jolies petites colonnes qui ſont, ou de marbre noir, ou de jaſpe, ou d'albâtre. Quelques-unes de ces colonnes ont des chapiteaux d'ordre Corinthien, reſtes précieux d'un ancien Temple dédié à Auguſte, ainſi qu'il paroît par l'inſcription ſuivante, gravée ſur un pilier de marbre verd, qu'on voyoit encore du

temps de Mariana dans le Couvent des Franciſcains :

IMP. CAESAR. DIVI.
F. AVGVSTVS. COS.
VIII. TRIB. POTEST.
XXI. PONT. MAX. A
BAETE. ET JANO
AVGVSTO. AD
OCEANUM
CXXI
CONSTANTIAE
ÆTERNITATI
QUE AVGVST.

(Voyez Mariana, L. 3. Ch. 24.)

Le grand chemin dont il s'agit dans cette inſcription, ouvrage des Romains, étoit ſans doute d'une grande étendue, proportionnée à ſa magnificence. Il alloit de Salamanque à Cadix, en paſſant par Mérida & Séville; ce qui fait un eſpace de plus de cent lieues. L'autre partie de ce chemin, qui paſſoit de Cordoue à Ezija, & de-là couroit juſqu'à la mer, ne fut achevée que ſous l'onziéme Conſulat d'Auguſte, comme il paroît par cette autre inſcription :

IMP. CAES. DIVI. F. AVGVSTVS. PONT.
MAX.
COS. XI. TRIBVNIC. POTES. X.
IMP. VIII.
ORBE. MARI ET. TERRA. PACATO.
TEMPLO.
JANI. CLVSO. ET. REP. P. R. OPTIMIS
LEGIBVS.
ET. SANCTISSIMIS. JNSTITVTIS.
REFORMATA.
VIAM. SVPERIOREM. COS. TEMPORE.
INCHOATAM.
ET MVLTIS. LOCIS. INTERMISSAM. PRO
DIGNITATE.
JMPERII. P. R. LATIOREM. LONGIOREM
QUE.
GADEIS. VSQ. PERDVXIT.

L'Empereur Adrien fit réparer ce grand chemin, ainſi qu'une autre inſcription l'annonce.

IMP. CAESAR.
DIVI. TRAJANI. PARTHICI. F. DIVI. NERVAE. NEPOS. TRAJANVS. HADRIANUS.
AUG. PONTIF. MAX.
TRIB. POT. V. COS.
III. RESTITVIT.

Les colonnes de cette Mosquée feroient un effet admirable, si elles n'étoient pas coupées par des croix, par des autels, par le chœur & par le Presbytère, situé précisément au milieu du Temple. Les arcades sont rondes & rentrantes, disposition faite exprès peut-être pour représenter le Croissant, symbole du Mahométisme ; & le tout est à la moderne.

On voit à Cordoue, chez un Particulier de cette ville, plusieurs inscriptions Romaines, & sur-tout beaucoup d'inscriptions sépulchrales ; mais on n'y trouve pas un seul nom illustre ou remarquable. Le P. *Ruano*, Jésuite, devoit en donner une explication, dans un Ouvrage qu'il préparoit sur les antiquités de Cordoue.

Séville est aussi sur les bords du Guadalquivir, dans une plaine immense. Elle a sur ce fleuve un pont de bateaux. Cette ville est fort grande, fort peuplée, & contient, à ce que je crois, autant de monde qu'à Madrid. Les rues sont encore plus mal qu'à Tolède ; mais les maisons sont plus propres. Elles ont toutes une cour quarrée, autour de laquelle regnent de tous côtés des bâtimens

ornés de treillages en verd, & d'une groſſe treille qui la met à l'abri du ſoleil.

La Cathédrale de Séville eſt d'une ſtructure Gothique, mais fort belle, & à arcades pointues. Les vitraux ſont enrichis des plus belles peintures en ce genre que j'aie vues. L'édifice eſt diviſé en cinq nefs, coupées par le chœur, qui empêche la vûe d'un magnifique autel & d'une Vierge placée à l'orient dans le fond de l'Egliſe. Près de cet autel, eſt un tombeau d'argent maſſif en forme de ſarcophage, où ſont renfermés les reſtes de Saint Ferdinand. Cette Egliſe eſt extraordinairement riche en argenterie; il y a des autels entiers d'argent maſſif. La Salle du Chapitre eſt ovale, & d'une forme agréable.

La Tour de Séville a 44 pieds en quarré, & plus de 130 de hauteur. Elle fût bâtie par les Maures, au commencement du onzième ſiècle. Les Chrétiens y ont ajoûté des tourillons, & une coupole; en ſorte qu'elle eſt aujourd'hui haute de plus de 300 pieds. La montée n'en eſt pas difficile, parce qu'il n'y a point de degrés; on y va fort aiſément à cheval. Il y a dans pluſieurs

Couvens de cette ville, de très-beaux Tableaux de Murillo. Dans un Couvent de Jéronymites qui eſt ſur la rivière, on voit une fort belle ſtatue de Saint Jérôme en terre cuite. On jouit, du haut de la Tour de ce Couvent, du plus beau point de vûe qu'on puiſſe imaginer. Les eaux ſont amenées dans cette ville par un Aqueduc Romain, qui va depuis Carmone juſqu'à Séville, ce qui fait près de ſept lieues d'étendue. Il reſte encore des veſtiges d'un ancien Temple de Diane dans deux piliers d'ordre Corinthien, ſur leſquels on a placé les ſtatues d'Hercule & de Jules-Céſar. L'Hôtel du Duc de Médina-Cœli contient des colonnes, des ſtatues & des inſcriptions. Les murailles de Séville ſont encore de conſtruction Romaine.

On voit à Cadix pluſieurs belles peintures de *Murillo*, ſur-tout un grand Tableau deſtiné pour un maître-autel. C'eſt ce Tableau qui lui coûta la vie; car en voulant le placer lui-même, il tomba du haut de l'autel, & ſe tua. La grande Egliſe de cette ville poſſede des reſtes précieux des Romains, comme des colonnes, des médailles, des bronzes, des inſcriptions, &c. Dans l'angle de

la maiſon d'un Particulier, il y a des lambeaux d'une robe Conſulaire attachés au mur, au-deſſus de laquelle on a peint une tête couronnée de lauriers. Il y avoit dans un Couvent de Cadix un ancien Tombeau orné de ſtatues & de bas-reliefs de marbre; les bons Peres en ont fait un réſervoir, & ont fait ſervir les ſtatues pour une fontaine. On découvrit, il n'y a pas long-temps, une fort belle colonne; mais dans la crainte d'être obligé de faire quelques dépenſes pour la relever, on la recouvrit auſſi-tôt de terre. La place de Cadix eſt aſſiſe ſur des débris & des décombres; pour peu qu'on y remue la terre, on eſt ſûr de trouver quelque ancien monument.

Médina-Sidonia offre auſſi pluſieurs anciennes inſcriptions.

Grenade eſt une ville délicieuſe. Elle eſt ſituée au pied d'une chaîne de montagnes fort eſcarpées, qui s'étendent fort avant dans la plaine, & qui la bordent des deux côtés. Cette plaine eſt charmante, ſoit par les jardins, ſoit par les villages qui ſont diſperſés dans ſon étendue, & qui forment un coup d'œil

admirable. Si elle étoit arrosée par une riviere, je ne sçais pas s'il y auroit un point de vûe qu'on pût comparer à celui-ci. Vous pouvez vous en former une idée en vous représentant la vue de Clifden, ou de Clifton en Angleterre, l'un sur la Tamise, l'autre sur la Trente.

L'Alhambra (1) est bâti sur une hauteur, d'où l'on voit la ville & toute la plaine. Cet édifice est composé de plusieurs appartemens dans le goût Moresque, avec des alcoves, des dômes, & des fontaines ornées d'inscriptions Arabes. Charles V y a ajoûté un corps de logis, mais qu'il n'a pas fait achever. La face du bâtiment est assez belle, & les appartemens sont rangés autour d'une cour exactement ronde, & ornée de deux galleries qui ont chacune trente-deux colonnes de marbre très-beau, très-précieux. Le jardin de cette ancienne demeure des Rois Maures, a de la magnificence; il y a d'agréables promenades, des fleurs, des ombrages, &

(1) C'est sans doute le Palais des Rois Maures.

quantité de jets-d'eau. On l'appelle *Guihalariſtée*. Les environs de Grenade ſont charmans pour aller à cheval.

On fait voir à Sagunte un pavé antique formant un quarré de pieces de rapport qui ſont auſſi quarrées entr'elles. Dans le milieu eſt un Bacchus monté ſur un Tigre. Il regne tout autour de ce pavé une eſpece de cartouche, & les angles en ſont décorés de fleurs. Ce qu'il y a de plus curieux dans cette ville, ce ſont les reſtes d'un amphithéâtre Romain, bâti au-deſſus du Château ſur un rocher fort haut, commandant une plaine fertile qui s'étend juſqu'à la mer. M. *Merti*, Doyen d'Alicante, a donné dans ſes Lettres une deſcription de cet ancien Théâtre, avec toutes les inſcriptions Romaines. Nous en avons en Anglois une traduction faite par M. *Weſſeling*; & il me ſemble, autant que je puis m'en ſouvenir, que cette enceinte contenoit, ſelon lui, 14000 perſonnes. Il eſt certain que cet édifice a du moins une grande apparence.

A Tarragone, on trouve encore quantité d'inſcriptions anciennes. On peut les voir dans le Livre intitulé *Annales de la Catalogne*. A deux lieues de

Tarragone, sur le chemin de Barcelonne, on passe sous un superbe arc de triomphe érigé par Licinius : les colonnes sont d'Ordre Corinthien & cannelées, & le fronton est orné de denticules, comme dans l'Ordre Ionien. L'inscription qui est sur la frise, est presque entierement effacée d'un côté ; mais de l'autre on lit : Ex Testamento Licinii. Des Antiquaires prétendent que dans le côté qui n'est plus lisible, il y avoit F. Serg. Susæ consecratum. Voy. *Ant. August. Dial.* 4. p. 142.

A quelques lieues plus loin, près du même chemin, on voit le tombeau des deux Scipions, ou plutôt la base & les restes d'un Obélisque ou d'une Pyramide élevée en l'honneur de ces *deux foudres de guerre.* Il y a sur cette base deux figures habillées à la Romaine ; & quelques Antiquaires prétendent qu'elles représentent les deux Scipions ; d'autres veulent, que ce soient deux esclaves en pleurs.

Barcelone n'offre rien de bien curieux, si ce n'est un Lion poursuivant sa proye, à demi-relief, avec plusieurs autres figures d'hommes, de chiens & de chevaux. On a fait, de l'endroit où est

ce morceau, une citerne qui eſt dans la cour d'un Chanoine. Près de-là, on voit ſur une muraille deux magnifiques têtes en profil très-bien conſervées: l'une repréſente Jules-Ceſar, couronné de lauriers; l'autre, dont on ignore le ſujet, a un très-beau caſque. On trouve peu d'inſcriptions anciennes dans cette ville. Un Voyageur doit être ſurpris de trouver le peuple de Barceſonne ſi induſtrieux; à l'ardeur que les habitans paroiſſent avoir pour le travail, on ne diroit pas qu'ils ſont Eſpagnols. La ville eſt grande, & a beaucoup de largeur; mais les rues ſont obſcures & fort étroites. Les fortifications, toutes conſidérables qu'elles ſont, & par conſéquent d'un entretien fort diſpendieux, ſont mal-entendues, mal imaginées.

De toutes les inſcriptions Romaines qui ſont conſervées en Eſpagne, il en eſt peu d'auſſi curieuſes que les vers dont je vais vous faire part. Ils ſe liſent dans un Temple près du Pont d'Alcantara dans l'Eſtrémadure. *Laser*, qui a bâti ce Temple & le Pont, étoit, à ce qui paroît par ces vers, auſſi bon Poëte que bon Architecte.

IMP. NERVÆ TRAJANO CÆSARI AUGUSTO, GERMANICO, DACICO, SACRUM.

Templum in rupe Tagi superis & Cæsare plenum,
Ars ubi materiâ vincitur ipsa suâ;
Quis, quali dederit voto, fortasse requiret,
Cumque viatorum, quos nova fama juvat.
Pontem perpetui mansurum in sæcula mundi
Fecit divinâ nobilis arte LACER;
Ingentem vastâ pontem qui mole peregit,
Sacra litaturo fecit honore LACER.
Qui pontem fecit LACER, & nova templa dicavit,
Scilicet & superis munera sola libans:
Idem Romuleis templum cum Cæsare divis
Constituit. Felix utraque causa sacri.
C. Julius LACER H. S. F. &
Dedicavit amico Curio Luconi
Igæditano (1).

Voyez l'Atlas de Blaew.

(1) *D'Igædita*, ancienne ville de Portugal, aujourd'hui *Idania*, qui n'est plus qu'un bourg.

LETTRES XVI & XVII.

Forces de Terre & de Mer, Finances, Commerce & Manufactures.

LEs forces de terre consistent, sçavoir; l'infanterie Espagnole, en 78 bataillons, qui font 46876 hommes; deux Régimens Italiens de 2120 hommes; trois Régimens Wallons, 3180 hommes; trois Régimens Irlandois, 3189 hommes; trois Régimens Suisses, 4440 hommes; 33 bataillons de Milices, 23100 hommes; huit bataillons d'Invalides, 4800 hommes.

La Cavalerie est composée de 46 escadrons, faisant 6114 hommes; dix Régimens de Dragons, 2560 hommes; & quinze bataillons de Compagnies franches, 2005 hommes. Total 98375 hommes.

Outre ces troupes, le Roi, a pour la garde de sa personne, un Corps de 150

Hallebardiers, qui ſert auſſi à compléter des Offices vacans.

Le Corps des Milices ne reçoit de paye que lorſqu'il eſt en exercice ; & alors il eſt payé comme l'Infanterie.

Les Compagnies franches ne tirent point non plus de paye du Roi ; elles ſont entretenues par les villes où elles ſont en garniſon ; & pour indemnité de cette charge, ces villes jouiſſent de certains privilèges ou de certaines exemptions que le Roi accorde. Par un Édit de 1752, il eſt ordonné que, lorſque les Compagnies franches entreront en campagne, ou qu'elles marcheront pour le ſervice de Sa Majeſté, elles ſeront payées aux dépens du Roi.

Les forces de mer, ou forces navales, telles qu'elles exiſtoient en 1760, conſiſtoient en 38 vaiſſeaux de ligne, chacun de 70 canons, huit autres vaiſſeaux de 60 canons, quatre paquebots de 16 canons, ſept galiottes à bombe de 8 canons chacune, quatorze chebecs de 14, 16 & 22 canons ; 21 frégates de 22, de 24, de 26, de 30 & de 50 canons.

Cadix a une École pour cent cinquante

Gardes-Marines entretenus par le Roi.

Les Soldats de Marine qu'on met à bord des vaiſſeaux de guerre, ſont tirés du Régiment de la Marine, compris dans les forces de terre. Les Canonniers de la Marine ſont auſſi tirés du Corps de l'Artillerie, qui fait partie des forces de terre.

On conſtruiſoit en 1761, dans les chantiers de Guarnizo, du Ferrol & de Carthagène, quatre vaiſſeaux de ligne, cinq frégates, & quelques autres vaiſſeaux.

Les revenus de la Couronne d'Eſpagne conſiſtent dans la Ferme du Tabac, dont le produit annuel eſt d'un million 221820 livres ſterling; dans le produit des Poſtes, qui eſt de 360562 livres ſterling; dans les Fermes Provinciales, où ſont compris les taxes ſur les vivres, pain, vin, viande, &c. les *Alcavalas*, & autres droits, & qui produiſent un million 310888 livres ſterling; dans les Fermes générales, ſous leſquelles ſont compris les droits de la Douane, de l'Amirauté, les droits ſur le plomb, les cartes, la poudre, l'eau-de-vie, & autres, & dont le produit

annuel eſt de deux millions 530627 liv. ſterling. Total cinq millions 423897 livres ſterling.

Les *Fermes générales* comprennent tout ce qui regarde les Douanes, le tabac, le ſel, le plomb, le vif-argent, &c. La Poſte a le papier timbré, les permiſſions pour commercer en Amérique, & quelques autres détails dont il eſt fait mention dans *Vetaritz*. Le plus grand nombre des taxes, qu'on appelle *taxes générales*, impoſées ſur le tabac, le ſel & dans les Douanes, eſt levé au profit du Roi par un Conſeil particulier qui en a l'adminiſtration ou la régie. Depuis que ce Conſeil en a la Direction, & qu'il a établi une nouvelle forme de régie, on s'apperçoit que le bénéfice eſt plus conſidérable, & qu'il s'accroît tous les jours. Le ſeul revenu du tabac eſt augmenté annuellement, depuis 1739, d'un million d'écus Vellon, ou de 111311 livres ſterling. Le plan qu'on a ſuivi pour cette opération, a été donné par Don *Martin de Loynez*. Lorſqu'il fût nommé Adminiſtrateur général, il fournit des cautions qui garantiſſoient l'augmentation

cation des bénéfices ſuivant ſon opération ; à la fin de l'année, il ſe trouva libre de tous ſes engagemens, & il prouva que la vente du tabac s'étoit montée à un million de *réaux* de plus que les années précédentes. Le grand moyen dont il ſe ſervit, fut d'augmenter les taxes ſur le tabac le plus fin & le plus cher, & au contraire, de diminuer les tabacs bas ou communs dont le peuple fait uſage. J'ai ouï-dire qu'en France tous les tabacs ſont de même prix ; qu'un Maſſon ou un Cordonnier prend du tabac auſſi bon & auſſi fin qu'un Duc & Pair ; & que c'eſt abſolument pour tout le monde le même tabac, ſans aucune différence : ce qui me ſurprendroit beaucoup, ſi je ne ſçavois que la France eſt le Pérou des Financiers.

Le Clergé, comme les autres membres de l'État, porte les impoſitions générales, parce qu'on les regarde comme des droits régaliens ; mais outre les taxes générales, le Clergé paye encore *la Croiſade*, le *Subſide*, & l'*Eſcuſade*, évalués à 155555 livres ſterling.

La Ferme des taxes Provinciales ne s'étend que ſur les vingt-deux Provin-

ces de la Couronne de Caſtille ; elle comprend pluſieurs branches, &, entr'autres, l'*Alcavala*, établie en 1341. C'eſt une taxe de dix pour cent, ſur tout ce qui eſt vendu en échange, ſoit en revenus de biens-fonds, ſoit en rentes. On y ajouta quatre pour cent de plus, dans les années 1639, 1642, 1656, 1664.

Les Fermiers de cette impoſition n'exigent que dix pour cent ſur les ventes qui ſe font en gros ; mais dans les ventes en détail, ils prennent quatorze pour cent. Cependant, ſuivant *Uſtaritz*, il paroît qu'on ne procede pas toujours de la même manière à ce recouvrement, & que dans quelques endroits on ne lève que ſix ou ſept pour cent. Le Clergé n'eſt point ſoumis à cette loi ; au contraire tous les Bénéficiers jouiſſent d'un certain privilège pour les choſes de conſommation ; mais ceux qui n'ont pas de biens-fonds, paient la taxe comme les autres Sujets du Roi, parce qu'ils rentrent alors dans la claſſe commune.

La ſeconde branche des taxes provinciales, s'appelle les *Millions*, *los Millones* ; elles renferment d'autres taxes ad-

ditionnelles connues sous le nom de *nouveaux impôts*. Les millions commencerent en 1590, lorsque les États de Castille accorderent à Philippe II un subside de huit millions de ducats. En 1601, les mêmes États accorderent à Philippe III un nouveau subside additionel de quatre millions, pour l'espace de six années. Cette imposition fut appellée le *service de 24 millions*; les besoins de l'État l'ont fait continuer dans la suite. De ces vingt-quatre millions, quatre millions & demi sont pris sur le sel, & les vingt autres sur le vin, l'huile, le vinaigre & la viande de boucherie. La mesure dont on se sert pour les liquides, se nomme *Arrobe*; & elle est composée de huit parties, appellées *Azumbrez*, dont il en appartient une au Roi. Le vendeur est obligé d'évaluer le huitieme de l'Arrobe dû à la Couronne, & d'en payer le prix. Ces différentes taxes sont affermées 892888 livres sterling, ou 20408880 livres, argent de France.

Il y a encore d'autres taxes, comprises sous le titre général de *taxes Provinciales*, telles que les taxes sur l'eau-de-vie, le savon, la neige, les cartes,

& quelques autres menus articles ; elles ſont affermées 91244 livres ſterling.

Il eſt à remarquer que la plûpart des impoſitions générales ne ſont miſes que ſur les choſes de premier beſoin, ou ſur ce qui ſert à la conſommation du peuple ; mais que les impoſitions provinciales tombent généralement ſur tous les états, ſur les Grands comme ſur les Petits. Depuis long-temps le peuple crie contre ces taxes provinciales, & il voudroit qu'elles ne pûſſent fouler que les Grands. Le Miniſtere le voudroit bien auſſi, & ne demanderoit qu'à ſoulager le peuple aux dépens des Grands qui ſont toujours aſſez riches. On eſt actuellement occupé des moyens d'y faire quelque réforme ; mais juſqu'à ce qu'elle ſoit faite, les choſes reſtent au même état.

Don Miguel de Zabala, dans un Mémoire préſenté à Philippe V en 1734, démontroit, que des *ſoixante & ſeize millions de réaux de Vellon*, qu'on doit tirer des taxes provinciales, ſuivant la plus baſſe eſtimation, il n'en entroit que ſept millions dans les coffres du Roi.

Ce qu'on appelle en Eſpagne les *Juros*,

forme des droits perpétuels de propriété, ou plutôt ce ſont des penſions que le Roi accorde, ou par faveur, ou par voie d'indemnité, ou par récompenſe. Quelquefois ces penſions ſont ſi conſidérables, qu'elles vont à plus de trois pour cent des revenus de l'État.

La *media annata*, la demi-annate, eſt proprement ce que nous appellons en Angleterre, *the firſt fruits*, le premier produit. C'eſt en Eſpagne la moitié du revenu de la premiere année, ſur tous les Bénéfices & toutes les Dignités Eccléſiaſtiques nouvellement conférées. Tous les emplois à vie, honorables & conſidérables, dont le Roi diſpoſe en Eſpagne, ſont ſoumis à cette taxe.

Outre les revenus dont je viens de donner une idée, & les Annates, l'Eſpagne retire encore de l'Amérique & des Indes des ſommes très-conſidérables, que l'on fait monter au moins à 900000 livres ſterling, ou environ 19800000 livres, argent de France.

Le commerce de la Grande-Bretagne avec l'Eſpagne & les Indes Eſpagnoles, eſt au moins diminué d'un bon tiers, depuis près de quarante ans, & la ba-

lance entre les deux Royaumes devient tous les jours moins favorable à l'Angleterre. La raiſon n'en eſt pas, ce me ſemble, difficile à appercevoir. L'extrême avarice de nos Marchands de Londres, & leurs exactions, ont opéré ce changement. En ne voulant point mettre de bornes à leurs profits, & négligeant un gain modéré, ils ont mis à leurs marchandiſes un prix exceſſif, qui rebute les Eſpagnols; ceux-ci d'autre part ont donné aux François & aux Hollandois la facilité de nous revendre à nous-mêmes leurs marchandiſes dans les Ports d'Eſpagne, & de nous pourvoir chez eux des matieres de commerce qu'ils donnent à meilleur marché qu'en Angleterre. Une autre raiſon, c'eſt que le prix du travail, ou la main d'œuvre, en France & en Hollande, eſt beaucoup moins chere qu'en Angleterre; ce qui leur donne la faculté de livrer leurs marchandiſes aux Eſpagnols, à un prix bien au-deſſous de celui que nous ſommes obligés de demander. Une troiſiéme raiſon, c'eſt la révolution faite en Eſpagne par une branche de la Maiſon de Bourbon, ſous le regne de la Reine Anne: époque où les François ont com-

mencé à faire le commerce en Espagne, & à nous enlever la meilleure partie de ce commerce, que probablement nous ne pourrons jamais recouvrer. On pourroit donner pour quatriéme raison, les progrès que les Espagnols ont faits dans quelques branches de Manufactures. L'encouragement & les récompenses que les Princes de la Maison de Bourbon ont toujours donnés à ces Manufactures & aux Arts, ont porté plusieurs Espagnols à cultiver les Arts d'industrie, & à s'attacher au commerce. Depuis plusieurs années, les Ministres de la Cour d'Espagne ont fait tous leurs efforts pour établir, par le moyen de quelques ouvriers étrangers, différentes Manufactures; & l'attention constante qu'ils ont donnée à cet objet, n'a pas été tout-à-fait infructueuse. Il est vrai qu'aujourd'hui le Ministre qui a le département des Fabriques, par une politique inconcevable, non-seulement néglige de se servir des étrangers, mais les décourage entierement, & qu'il fait par-là décliner les Arts & les Manufactures.

Le commerce entre l'Espagne & l'Angleterre, du temps de *Josué Gee* (Guy),

consistoit en draps & en étoffes de toutes especes, en cuir, plomb, étain, fer-blanc, bled & bœuf salé, toutes marchandises que les Anglois portoient en Espagne. Ils prenoient en retour des vins, de l'huile, des fruits, de la laine, de l'indigo, du bois de Campêche, de la cochenille, & d'autres drogues pour la teinture. M. Gee ne fait pas mention de la soie qu'on rapportoit en échange en Angleterre, parce qu'il n'a été permis d'exporter de l'Espagne de la soie non-manufacturée, que depuis 1760 : encore n'est-ce que dans les Ports de Barcelonne, d'Alicante & de Carthagène, que les étrangers peuvent s'en pourvoir, & n'ont-ils pour cela que l'espace de six mois, c'est-à-dire, depuis le 16 Novembre jusqu'au 16 Mai; les autres six mois étant réservés pour donner le temps aux Manufactures d'Espagne, de faire le choix des plus belles soies.

Avant cette époque, nous avions coutume d'enlever plus des deux tiers des soies de l'Espagne, ce qui donnoit occasion aux Espagnols d'acheter nos étoffes à meilleur marché ; mais nous y gagnions toujours beaucoup, & la

balance en notre faveur étoit de plusieurs lingots d'or & d'argent.

Depuis l'avenement de la Maiſon de Bourbon au Trône de l'Eſpagne, cette balance a ſans ceſſe diminué. Nous avons ceſſé d'être conſidérés & d'être regardés comme la Nation favorite; la France a pris notre place, & c'eſt elle qui tire aujourd'hui les tréſors du Pérou & du Méxique, en retour de ſes ſoies, de ſes toiles, & autres ouvrages manufacturés.

La Paix d'Utrecht fut à peine ſignée, que nous commençâmes à ſentir les effets de cette prédilection de l'Eſpagne pour la France; en ſorte que je ne ſuis point du tout ſurpris de ce *Pacte de famille*, qui fait aujourd'hui tant de bruit, & qui n'eſt point du tout nouveau. Vous en ſerez convaincu, Monſieur, ſi vous voulez jetter les yeux ſur quelques morceaux que je joins ici, & qui, je penſe, n'ont jamais été imprimés.

M. Pouldon, Conſul d'Angleterre aux Canaries, dans une Lettre datée de Ténériffe du 22 Mars 1715, & adreſſée au Chevalier *Paul Methuen*, Miniſtre de la Cour Britannique à Madrid, écrivoit:

» DEPUIS la suspension d'armes en » Europe, les Sujets de Sa Majesté Bri- » tannique souffrent aux Canaries des » oppressions continuelles. L'Évêque de » Geronde a publié au nom du Roi un » ordre, en vertu duquel tous les Vais- » seaux Anglois sont obligés de payer » seulement les taxes ordinaires; mais » depuis l'arrivée du nouveau Général, » cet ordre a souffert des interprétations » différentes. On prétend qu'il n'y a » que les marchandises qui sont pro- » prement du crû d'Angleterre, ou qui » viennent d'Angleterre en droiture, » qui soient compriſes sous la taxe or- » dinaire; mais que les marchandises » étrangeres, quoiqu'amenées par des » Anglois, & dans des Vaisseaux An- » glois, paieront davantage, & ne joui- » ront point de ce privilége. En consé- » quence, Monsieur, j'avertis Votre » Excellence, que les Sujets de Sa Ma- » jesté Britannique ont payé plus de » 3000 livres sterling qu'ils ne devoient » pas ».

M. *Keen*, lorsqu'il n'étoit encore que Consul à Alicante, écrivoit à M. *Stanhope*, à Madrid : « SUIVANT un ordre » exprès de la Cour, publié ici par le

» Gouverneur de Valence, tous les » étrangers ſont obligés de payer, au » lieu des *Alcavalas* & des *Millions*, » un impôt appellé *Quartal*, qui ſe » monte à-peu-près à 14 pour cent, » & qui doit commencer dans l'année » 1714. Ainſi, Monſieur, les marchan- » diſes & les denrées qui payoient déjà » près de quinze pour cent, ne paie- » ront pas à préſent moins de 29 pour » cent. Outre que ces droits ſont ex- » ceſſifs, il s'enſuit un grand inconvé- » nient; car les Facteurs Anglois ayant » déjà réglé tous leurs comptes ſur le » pied de quinze pour cent, ce nouvel » arrangement va jetter beaucoup d'em- » barras dans leurs Livres & dans leurs » Regiſtres. Mais voici quelque choſe » de plus étrange : ceux qui refuſent de » payer ſur le champ les nouveaux » droits, ont chez eux des ſoldats à » diſcrétion, auſquels ils ſont obligés » de donner tant par jour juſqu'à ce » que les droits ſoient acquittés. Ces » procédés ſont inouis, & jamais les » Sujets de Sa Majeſté Britannique n'ont » payé plus de ſept & demi pour cent » ſous le regne de Charles II, dernier » Prince de la Maiſon d'Autriche ».

Le Chevalier *Martin Wartcomb* & le Conſul *Ruſſel*, dans une Lettre qu'ils écrivirent au Chevalier *Paul Methuen*, s'expriment ainſi : « L'augmentation » faite par la Cour d'Eſpagne ſur les » taxes & les droits que nous avions » coutume de payer ſous le regne de » Charles II, a interrompu notre com- » merce, & va infailliblement cauſer » ſa ruine, ſi l'on n'y met ordre. *Don* » *Juan Antonio de Zavalos* vient de » faire publier un ordre, qui annulle » & révoque tous les priviléges & tou- » tes les faveurs dont les Sujets de Sa » Majeſté Britannique ont conſtamment » joui juſqu'à préſent; en ſorte qu'à l'a- » venir toutes nos marchandiſes paie- » ront l'entrée & la ſortie, ſuivant le » prix du Tarif : ce qui pour certaines » eſpèces va à 25, & même à 28 pour » cent ».

Ces impôts rigoureux, dont on forme ici des plaintes, n'étoient pas ſeulement contraires aux Traités conclus entre l'Angleterre & l'Eſpagne, mais encore aux engagemens & aux promeſſes de Louis XIV, qui, au nom de l'Eſpagne, & en qualité de Plénipotentiaire de ſon petit-fils, avoit promis,

avant la ſuſpenſion d'armes : « 1°. Que » tous les avantages, droits, exemp- » tions & priviléges, que l'Eſpagne » avoit accordés ou qu'elle accorderoit » dans la ſuite à la France, *ou à la Na-* » *tion favoriſée*, ſeroient également ac- » cordés à la Grande-Bretagne. 2°. Que » toutes les marchandiſes du crû ou du » travail de l'Angleterre, qui parti- » roient des Ports de l'Eſpagne pour les » Indes, ne paieroient aucun droit d'en- » trée, ni de ſortie en Eſpagne, & qu'el- » les jouiroient du même privilége en » Amérique ; que ces conditions & ces » promeſſes ſeroient expliquées dans le » prochain Traité de Paix, (celui » d'Utrecht) d'une maniere plus éten- » due & plus détaillée ».

Louis XIV & Philippe V n'eurent pas plutôt obtenu ce qu'ils demandoient, qu'ils donnerent à ces promeſſes l'interprétation la plus favorable à leurs intérêts, & la plus contraire au commerce de l'Angleterre. Lorſque la paix entre les Cours de Londres & de Madrid fut totalement rétablie, le Lord *Lexington*, Ambaſſadeur, écrivit à Londres : « Les » affaires ne ſont plus ſur le même pied » qu'on les avoit réglées avant la ſuſ-

» penſion d'armes. J'en ai fait mes plain-
» tes à Sa Majeſté, & le Roi m'a ré-
» pondu : *Je ſçais que la paix eſt auſſi*
» *néceſſaire pour vous que pour nous, &*
» *que vous ne la romprez pas pour des*
» *bagatelles* ».

Le principal Traité qui fixe l'état du commerce entre l'Angleterre & l'Eſpagne, eſt celui de 1667 ; car celui de 1670 ne regarde que l'Amérique. Par le Traité de 1667, il fut réglé & ſtipulé que les Sujets commerçans des deux Couronnes ne paieroient réciproquement d'autres impôts & d'autres taxes que celles qui ſeroient payées par les Habitans mêmes des places, des villes & des ports de mer pour leſquels les marchandiſes ſeroient deſtinées ; qu'ils jouiroient réciproquement des mêmes droits & priviléges, que les Habitans du pays ; qu'on ne permettroit point dans les deux Royaumes (en Eſpagne & en Angleterre), ſous quelque prétexte que ce fût, de retenir les Marchands dans les Ports, ou les vaiſſeaux à l'ancre, & qu'après le départ deſdits vaiſſeaux, on n'intenteroit point de procès aux Facteurs pour raiſon des marchandiſes qu'ils avoient à bord ; que tous

les vaiſſeaux de Sa Majeſté Britannique, en arrivant dans les Ports d'Eſpagne, ou dans d'autres Ports de la Domination Eſpagnole, ſeroient exempts de toutes viſites & recherches de la part des Officiers chargés de veiller ſur les marchandiſes de contrebande; que tous les vaiſſeaux des deux Couronnes, de l'Angleterre & de l'Eſpagne, quand les Capitaines le jugeroient à propos, pourroient débarquer une partie de leur cargaiſon où il leur plairoit, & ſe remettre en mer avec le reſte des marchandiſes, ſans en faire part ou ſans en rendre compte à la Douane; que les paiemens, en retour des marchandiſes vendues, ne ſe feroient point en monnoie de cuivre ou autre ſemblable, mais dans l'eſpece que les Marchands aimeroient le mieux, &c. &c. Il ſeroit inutile d'entrer dans un plus long détail, à l'égard de tous les articles de ce fameux Traité, également avantageux à l'une & à l'autre Couronne. Il ſeroit à ſouhaiter que des Traités, où l'avantage eſt réciproque, & où les deux Nations contractantes voient clairement leurs intérêts, ſubſiſtaſſent toujours, ou qu'on fît tous les Traités ultérieurs ſur les mêmes prin-

cipes, & que de tels *Pactes de commerce* ne souffrissent jamais d'infraction.

Malgré cela cependant, le commerce que nous faisons encore avec les Espagnols est considérable; il consiste principalement dans les articles suivans.

L'Angleterre porte en Espagne des quantités prodigieuses de poisson sec & salé, qu'ils appellent *Bacallas;* des draps & des étoffes de toutes sortes en grand nombre, des soies manufacturées, de la coutellerie, des provisions de guerre & de mer, particulierement des cables & des ancres; des montres, & tout ce qui regarde l'Horlogerie; des ouvrages en cuivre, de l'étain de Cornouailles, du plomb, de la clinquaillerie, des instrumens de Mathématique; des pieces marquetées, surtout en bois de Sainte-Lucie & de la Jamaïque; du fer-blanc, des cuirs, des bleds, des viandes séches & salées, du bétail, des fromages, du beurre, de la biere, des chapeaux, de la toile, du vitriol, du poivre, du riz, & d'autres productions de nos Colonies en Amérique. Nous pourrions encore les fournir de mâtures & de bois de construction, tels que ceux que nous reti-

rons de la nouvelle Angleterre ; & cette branche de commerce ne feroit pas la moins importante, ſi le Gouvernement vouloit y porter ſon attention (1). Les Eſpagnols ont en quelques endroits de l'Amérique de magnifiques bois remplis de chênes excellens ; mais comme ils ignorent la maniere d'en faire la coupe, & qu'ils n'ont point de Chantiers établis, tous ces beaux bois ne leur ſervent à rien, & l'Angleterre pourroit faire des gains immenſes, ſi elle entreprenoit ce commerce.

En échange de nos productions, nous retirons de l'Eſpagne des vins, des huiles, du vinaigre, des fruits de toutes ſortes, comme raiſins de Damas, qu'ils appellent *paſſas de Lexia*, (paſſés à la leſſive), des raiſins d'Almunegar, ville de l'Andalouſie, que cette production rend fameuſe ; des chataignes, des amandes, des figues, des citrons, des

(1) L'Auteur entend bien peu les intérêts de ſa Patrie. C'eſt un point de politique chez les Anglois, de ne fournir à aucune Nation du bois de conſtruction.

limons, des oranges, du cacao, du poivre d'Eſpagne, des grenades, de la laine fine, de l'indigo, de la cochenille, des drogues pour la teinture, pour le ſavon & pour faire le verre, comme la ſoute d'Alicante, du vif-argent, quelques ſoies travaillées, ſur-tout celles de Valence & de Grenade; du Baume du Pérou, de la vanille, du chocolat de Guajaca, de la ſalſe-pareille, du ſalpêtre, du ſel de Cadix, du ſel de Sainte-Marie, des courtes-pointes de laine, & de magnifiques couvertures de Ségovie, du fer de Biſcaye, des lames d'épées de Tolède, des canons de fuſils & de piſtolets de Guipuſcoa & de Barcelonne, du vermillon, du borax, des jambons, du tabac de Séville & de la Havanne; du ſavon, article autrefois très-conſidérable, mais fort peu important aujourd'hui, depuis que nous le faiſons nous-mêmes, quoi qu'il en paſſe encore beaucoup en liaſſe; pluſieurs drogues de Médecine qu'on tire de l'Amérique.

Je ne comprends pas dans ce détail le bois de Campêche, parce que, ſuivant le ſeizième article des Préliminai-

tes du Traité de Paix fait en 1762, nous avons enfin obtenu la liberté de le couper nous-mêmes dans la Baye de Honduras, à condition de détruire tous les Forts que nous y avions élevés pour nous défendre contre les Gardes-Côtes Eſpagnols. Mais on auroit bien ſouhaité que les mots de *Baye de Campêche* y euſſent été formellement exprimés. Ceux qui connoiſſent l'étendue & l'importance du commerce du bois de Campêche, doivent être bien charmés de voir enfin cet objet une fois bien établi. Quelles que fuſſent nos prétentions ſur cela, il eſt certain qu'elles n'étoient pas ſans difficultés, & que l'Eſpagne pouvoit toujours nous diſputer le droit que nous avons tant de fois reclamé. On s'en convaincra ſans peine, en jettant les yeux ſur la *Table du commerce* préſentée à Georges I, & rédigée dans la ſeule vue de faire preuve de ce droit qui n'eſt pas trop clair.

Les vaiſſeaux Eſpagnols qui font le commerce de l'Amérique & des Indes, ſont partagés en trois claſſes, qui ſont la Flotte, les Vaiſſeaux de Regître & les Gallions.

La Flotte consiste en trois Vaisseaux de guerre, & quatorze ou quinze Vaisseaux Marchands, dont le port est depuis 400 jusqu'à 1000 tonneaux. Ces vaisseaux sont chargés de tout ce que l'Europe produit de meilleur en tout genre; comme étoffes de laine & de soie, toiles fines, velours, rubans & dentelles; miroir, verre, papier, coutellerie, toutes sortes d'outils ou d'instrumens de fer, tant pour la culture des champs & des jardins, que pour bâtir; des montres, des pendules; du vif-argent pour l'exploitation des mines, des harnois de chevaux, des bas, des souliers; des Livres, des Estampes, des Tableaux; des munitions de toutes especes, des vins, des fruits, &c. Ainsi toutes les Nations de l'Europe sont intéressées dans les cargaisons de cette flotte. L'Espagne n'y a guères de part que pour ses vins, ses fruits, & quelques autres articles peu importans; ce qui, joint au fret, aux droits de commission, ou de courtage, & aux taxes & impositions pour le Roi, est tout l'avantage qu'elle retire de ce commerce. La flotte est appareillée à Cadix, &

chargée pour la Vera-Cruz ; il n'eſt pas permis aux Vaiſſeaux de ſe ſéparer, ni de relâcher en aucun endroit. Lorſqu'on eſt arrivé à la Vera-Cruz, on débarque toutes les marchandiſes, & on prend en retour des lingots d'or & d'argent, des pierreries, de la cochenille, de l'indigo, du cacao, du tabac, du ſucre & des peaux. En partant de la Vera-Cruz, les Vaiſſeaux viennent à la Havanne, dans l'iſle de Cuba, lieu du rendez-vous général où ils trouvent les Gallions.

Les Gallions forment une autre flotte qui fait tout le commerce de l'intérieur de l'Amérique. Elle fournit la Terre-ferme, par Carthagène, & le Pérou par Panama & Porto-Bello. Lorſque la flotte de la Vera-Cruz eſt arrivée à la Havanne, qu'elle a joint les Gallions & les Vaiſſeaux de Regître, & que tous les échanges ſont faits de part & d'autre, on dépêche pour l'Europe un des meilleurs voiliers, pour donner avis à la Cour du nombre & de la qualité des Tréſors dont la flotte eſt chargée. En conſéquence la Cour met les impôts & les taxes qu'elle juge à propos, & en-

voie à la rencontre de la flotte, des Vaiſſeaux de guerre pour lui ſervir de convoi.

Les *Vaiſſeaux de Regître* ſont équipés & envoyés pour le compte de quelques Marchands de Séville ou de Cadix. Lorſqu'ils croient que quelques Ports de l'Amérique ont beſoin de certaines marchandiſes, ou manquent de certaines denrées, ils préſentent une Requête au Conſeil des Indes, & demandent la permiſſion d'envoyer en courſe un Vaiſſeau de 300 tonneaux, pour ſubvenir aux beſoins du Port qu'ils ont déſigné. Si les raiſons ſont trouvées bonnes, le Conſeil donne la conceſſion pour un Vaiſſeau ou deux, chargés ſeulement de 300 tonneaux chacun, & moyennant une ſomme de 40000 ou 50000 dollars. Les Marchands ſont encore obligés de faire des préſens conſidérables à différens Officiers pour obtenir des facilités qu'ils n'auroient point ſans cela. Car, quoique la permiſſion portée dans le Regître, ne ſoit jamais que pour 300 tonneaux de port au plus, il ne part aucun de ces vaiſſeaux dont la charge ne ſoit pas de 600 ton-

neaux. Le nom du vaiſſeau, du Marchand, le nombre & la qualité de ſes marchandiſes, ſont inſcrits ſur les Regîtres du Conſeil; l'Officier du Port eſt obligé, dans ſa viſite, de ſe conformer à l'inſtruction qui lui eſt envoyée de la part du Conſeil, & de donner un certificat par lequel il conſte que le Vaiſſeau n'eſt que de 300 tonneaux. Voilà ce que les Eſpagnols appellent *Vaiſſeau de Regître*. Ce ſont ces Vaiſſeaux qui font depuis quelque temps tout le commerce de l'Amérique : pratique auſſi préjudiciable pour tous les Commerçans en général, que contraire à l'ancienne & bonne manière de commercer aux Indes.

La Vera-Cruz eſt au ſud-oueſt du Golphe du Méxique & au ſud-eſt de la ville de même nom.

La Flotte appellée *les Gallions*, eſt compoſée de huit Vaiſſeaux de guerre de 500 tonneaux chacun, deſtinés principalement pour fournir le Pérou de munitions de guerre, mais qui ſont encore chargés de toutes ſortes de marchandiſes pour le compte de différens particuliers. Douze Vaiſſeaux Mar-

chands, auſſi de 500 tonneaux, ſont ſous le convoi des Gallions. Cette Flotte, comme celle de la Vera-Cruz, a ſes bornes & ſes limites; elle ne peut faire que le commerce de la Terre-ferme & des Côtes de la Mer du Sud, comme la Flotte de la Vera-Cruz ne peut débarquer que dans le Méxique.

Auſſi-tôt que les Gallions arrivent à Carthagène, on dépêche des Vaiſſeaux d'Avis à Portò-Bello, à toutes les villes adjacentes, & ſur-tout à Panama, où ſont dépoſés les Tréſors du Pérou & du Chili, pour que tous les retours ſoient prêts à l'arrivée des Gallions à Porto-Bello. Les Marchands ſe raſſemblent donc de toutes parts; & l'on peut dire qu'il n'eſt aucun endroit dans le monde où il ſoit traité de matières auſſi importantes, & avec autant de promptitude qu'à Porto-Bello. La Foire ne dure que quinze jours, & dans ce court eſpace de temps toutes les affaires ſont terminées. Pendant cette Foire, on voit les lingots d'or & d'argent, & les ſacs de poudre d'or étalés ſur les quais comme des marchandiſes de nulle valeur. Cet étalage d'or, d'argent & de pierreries,

ries, d'une part; de l'autre, de tous les ouvrages les plus beaux & les plus précieux qui se fabriquent en Europe, forme un spectacle magnifique, qui porte l'étonnement & l'admiration dans l'esprit.

Carthagène est située dans le point le plus septentrional de la Terre-ferme. Porto-Bello & la ville de Panama sont près de l'Isthme; la premiere au nord-est, & l'autre au sud-oueſt.

Tout le commerce des Indes Orientales avec l'Amérique Espagnole se fait par un seul Gallion, appellé le *grand Gallion*. Ce Vaisseau arrive des Philippines à Acapulco, sur les côtes du Méxique, vers la Mer du Sud, tous les ans au mois de Décembre. Le trajet est de près de 3000 lieues, & dans cet espace immense, ce Vaisseau ne rencontre d'autres terres que les petites Isles des Larrons. Le Gallion rapporte des Indes toutes sortes de denrées & de marchandises; du poivre, des cloux de girofle, de la canelle, de la muscade, du macis; des porcelaines de la Chine & du Japon, des toiles de coton de toutes sortes, des toiles peintes, des mousselines, des soies; des pierres précieu-

ſes, différentes dragées médicinales, & de la poudre d'or. Vers le même temps, il part de Lima dans le Pérou un Vaiſſeau richement chargé pour ſe rendre à la Foire d'Acapulco, qui ſe tient à l'arrivée du Gallion. On évalue ordinairement à deux millions de pieces de huit (qui ſont des pieces d'argent) le chargement de ce Vaiſſeau; ce qui forme près de 450000 livres ſterling, ou environ dix millions argent de France. Pluſieurs autres Vaiſſeaux partent encore des côtes du Pérou & du Chili, pour ſe rendre à Acapulco. Outre le commerce des marchandiſes apportées des Philippines, il ſe fait des échanges réciproques; & c'eſt dans cette Foire qu'on voit abondamment raſſemblées les plus belles productions de l'Europe, de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique. Cette Foire dure quelquefois trente jours; mais auſſi-tôt que les marchandiſes ſont vendues, ou échangées, & toutes les affaires terminées, le Gallion ſe prépare pour retourner aux Philippines. Il ne porte guères que de l'argent avec quelques marchandiſes de l'Europe, & quelques productions de l'Amérique. Je parle, en ſuppoſant toujours

qu'il n'y a qu'un Vaiſſeau Eſpagnol qui commerce aux Philippines, comme en effet il n'y en a qu'un, qui eſt le Gallion de 1200 tonneaux; mais il eſt ordinairement accompagné d'un autre Vaiſſeau, qui, ſous prétexte de lui ſervir de convoi, eſt toujours ſi chargé de marchandiſes, qu'il ſeroit hors d'état de défendre le Gallion, s'il venoit à être attaqué. Le Gallion a quelquefois plus de 1000 perſonnes ſur ſon bord, ſoit gens appartenants à l'équipage, ſoit paſſagers. Il n'eſt point dans l'Univers de commerce où l'on s'enrichiſſe auſſi promptement & plus aiſément. Le Capitaine du Vaiſſeau, les Pilotes, les Matelots, & généralement tous ceux qui ont de l'emploi ſur le vaiſſeau, font dans un ſeul voyage des gains aſſez conſidérables pour vivre fort à l'aiſe chacun dans ſon état. L'Écrivain du voyage de l'Amiral Anſon dit qu'une partie du profit qui revient du commerce de ce Gallion, eſt appliqué à l'entretien des Miſſions religieuſes.

Ce commerce immenſe, qui ſe fait directement entre les Sujets des diverſes dominations d'Eſpagne, enrichit peu cependant les Eſpagnols. L'or &

l'argent ſortent on ne ſçait comment & petit-à-petit de leurs riches poſſeſſions, pour n'y plus rentrer. La plus grande partie des marchandiſes apportées des Philippines à Acapulco, ne ſont point du produit des pays ſoumis à l'Eſpagne : elles ſont fabriquées & travaillées ailleurs. Les Eſpagnols ne font rien pour balancer la perte de l'argent qui ſort continuellement de l'Amérique. Les Chinois ſont les Négocians qui ont le plus fort intérêt dans le Gallion ; c'eſt aux Chinois que les Eſpagnols doivent la manière dont ils ont frappé & marqué les lingots pour les faire entrer dans le commerce. Lorſque la Foire d'Acapulco eſt paſſée, cette ville ſemble devenir déſerte, quoiqu'elle ſoit toujours conſidérable, & qu'elle faſſe ſeule toute l'année le commerce avec le Pérou & le Chili, mais commerce qui n'eſt pas fort étendu. Les marchandiſes que le Gallion a débarquées à Acapulco, ſont conduites ſur des traînaux juſqu'à la ville du Méxique, d'où elles partent ſur des chariots pour la Vera-Cruz. De-là elles ſont envoyées à la Terre-ferme, & dans d'autres contrées méridionales ; quelquefois même il s'en expédie pour l'Europe.

Acapulco eſt ſur la Mer du Sud, ou la Mer Pacifique, & au ſud de la ville de Méxique, dont elle eſt éloignée de ſoixante à ſoixante & dix lieues. Il eſt étonnant que cette ville de Méxique, qui n'eſt point ſituée ſur la mer, qui n'a ni port, ni rivière navigable, faſſe le commerce le plus immenſe. C'eſt dans cette ville que paſſent toutes les richeſſes des deux Mondes, & qu'elles y ſont dépoſées. Elle eſt l'entrepôt de tout le commerce qui ſe fait entre l'Europe & l'Amérique d'une part, & entre l'Aſie & l'Amérique de l'autre. Les plus riches Négocians de la terre y font leur réſidence, & tous les effets qui ont lieu dans le commerce, paſſent de cette ville à Acapulco, pour les Philippines, ou à la Vera-Cruz, pour la Terre-ferme. On emploie à tirer les marchandiſes un nombre infini de mules, de chevaux & de charriots. C'eſt encore dans cette ville que l'on envoie, de toutes les parties de l'Amérique Eſpagnole, l'or & l'argent pour être frappés & marqués au coin du Roi; il y a des Officiers de la Couronne qui prennent le cinquiéme dû à la Couronne. On y travaille beaucoup de vaiſſelle d'or &

d'argent, dont la plus grande partie eſt envoyée en Europe. En un mot, tout y reſpire un air de grandeur, de richeſſes & de magnificence. On voit à chaque pas de grandes boutiques toutes brillantes d'or, d'argent & de pierreries. La forme qu'ils donnent à ces ſortes d'ouvrages ſurprend quelquefois autant l'imagination, que cette immenſe quantité de richeſſes étonne l'eſprit.

Le commerce entre l'Eſpagne & ſes Colonies d'Amérique, eſt la partie la plus conſidérable du commerce extérieur des Eſpagnols, & c'eſt tout ce qui ſoutient leurs forces maritimes. Leurs Vaiſſeaux fréquentent fort peu les ports des Royaumes de l'Europe, ſur-tout depuis notre dernière rupture avec la France ; & l'on peut dire qu'ils ne ſe ſoutiennent dans le commerce général de l'Europe, que par celui qu'ils font en Amérique. Quant à leur commerce intérieur, c'eſt très-peu de choſe, & il n'eſt pas même proportionné au nombre des habitans. Apparemment que la ſituation du pays, la nature du climat, & l'abondance de toutes les productions néceſſaires à la vie, dont ils jouiſſent, les empêchent de chercher ailleurs ce qu'ils trouvent chez eux.

La grande erreur de la politique Eſpagnole, eſt de n'avoir jamais fait attention à la vérité de cette maxime : *Que l'induſtrie, les arts, & le travail des mains, ſur-tout pour les beſoins de première néceſſité, ſont des ſources de richeſſes plus ſûres & plus durables, que toutes leurs minés d'or & d'argent.* Éblouis par les tréſors de l'Amérique, ils ont fixé toute leur attention de ce côté-là, & n'ont eu pour objet que de s'en approprier les dépouilles excluſivement à toutes les Nations. Mais, qu'en eſt-il arrivé ? Ils ont négligé l'agriculture & les Manufactures ; ils ont contracté un mépris étonnant pour les arts méchaniques, & même pour les arts libéraux. De-là l'Eſpagne s'eſt inſenſiblement dépeuplée ; ſes forces militaires ſe ſont affoiblies ; une miſere effroyable, au milieu de tant de richeſſes, s'eſt fait ſentir de toutes parts ; ils ſont enfin tombés dans une décadence, dont ils ont été long-temps à ſe relever. Depuis quelques années, le Miniſtère d'Eſpagne ſemble s'être apperçu de cette mépriſe ; il fait aujourd'hui tous ſes efforts pour répandre parmi le peuple un eſprit d'induſtrie. La Cour a pour cet

effet établi des Manufactures dans plusieurs endroits du Royaume ; mais malgré la faveur & les priviléges accordés à ceux qui les tiennent, il paroît que leurs progrès sont fort lents.

Leurs Manufactures de laines les plus considérables, sont celle de Ségovie, dont j'ai déjà parlé, celles de Valdemoro, de Guadalajara, de Sarragoce, d'Aguilar & de Barcelonne. Ces Manufactures, telles qu'elles sont aujourd'hui, doivent leur établissement & leurs progrès, suivant *Ustariz*, aux soins & à l'attention du Duc de Ripperda, qui en avoit la direction en l'année 1724. Les anciennes Manufactures de soies sont principalement dans les Provinces d'Andalousie, de Valence & de Murcie. Celles qui sont en Catalogne, sont plus nouvelles. La première, & la principale, est celle de Talavera de la Reyna, dans la nouvelle Castille, où se fabriquent les étoffes d'or & d'argent. Il y en a encore une à Madrid ; mais on n'y fabrique que des lustrines & d'autres étoffes légères. La Corrogne a une Manufacture de toiles, qui fournit, dit-on, tout le linge de la Table du Roi, & il y en a une autre à Ségovie. On a

récemment établi une Manufacture de porcelaine dans le Palais de Buen-Retiro, à Madrid; & l'on a fait venir de Saxe des ouvriers, pour y travailler. On a encore nouvellement élevé dans cette même ville une Manufacture de Tapiſſeries, & une Manufacture de Cartes, parce que les plus belles Cartes de l'Eſpagne, qui ſe fabriquent à Barcelonne, ſont prohibées à Madrid. Enfin on voit actuellement une Verrerie à Saint-Ildephonſe, une Manufacture d'Epées à Tolède, des Forges de fer dans la Biſcaye, & une Papeterie à Ségovie. La poterie des Eſpagnols eſt excellente, & la meilleure ſe fabrique à Talavera de la Reyna. On m'a dit que leurs métiers en ſoies, en laines & en toiles, pouvoient ſe monter dans toute l'étendue du Royaume au nombre de vingt mille; mais je ne garantis pas que ce calcul ſoit exact. Au reſte, ſi leurs Manufactures ne ſont pas aujourd'hui auſſi floriſſantes qu'elles ont pu l'être autrefois, & s'ils manquent de beaucoup de choſes néceſſaires aux agrémens de la vie, ce n'eſt pas ſeulement à leur indolence, & à leur avidité pour l'or de l'Amérique qu'ils doivent s'en

prendre. Voici le précis d'un Mémoire présenté à Charles II, par *Don Emanuel de Lira*, alors premier Secrétaire d'Etat, qui touche une des principales sources du mal.

L'Auteur, après avoir proposé l'établissement d'une Compagnie générale de Commerce, dans laquelle tous les Etrangers pourroient être admis, ajoûte : » Il n'y a qu'un seul obstacle de notre » côté, qui puisse empêcher l'établissement de cette Compagnie. Il est » grand, je l'avoue ; mais il n'est pas » insurmontable, sur-tout dès que Votre Majesté sera bien persuadée qu'en » levant cet obstacle, on remédiera à » plusieurs désordres introduits parmi » nous, & qu'on empêchera même » que nos sacrés Mystères ne soient » journellement profanés. Cet obstacle » est dans la loi établie en Espagne, & » dans les Décrets de l'Inquisition, » portés contre les Juifs & les Héréti- » ques.

» Je n'ignore pas, Sire, que la plus » grande gloire de l'Espagne est d'être » la seule Nation de l'Univers, qui se » soit conservée jusqu'ici pure & in- » tacte dans la foi Catholique, Apos-

» tolique & Romaine ; c'eſt-là, Sire,
» ce qui donne à Votre Majeſté, à juſte
» titre, le nom de *Majeſte Catholique*,
» que vous ſoutenez avec tant de zèle
» & de religion. Je ſçais bien auſſi qu'il
» n'eſt pas d'inſtitution plus ſainte &
» plus ſalutaire, que celle du *Saint Tri-*
» *bunal*. Mais je ſuis en état de faire
» voir à Votre Majeſté, ſi elle veut me
» le permettre, qu'en accordant aux
» Hérétiques, & même aux Juifs, la
» liberté de commercer en Eſpagne, il
» ne peut en réſulter aucun préjudice
» au Royaume, ni au glorieux titre de
» Majeſté Catholique, ni aux loix &
» aux prérogatives de l'Inquiſition.

» Ma réputation eſt ſans tache, j'oſe
» le dire ; & je me flatte que perſonne
» ne peut ſoupçonner la foi que je pro-
» feſſe. Je ſuis bon & zélé Catholique,
» & je ne ceſſe point de l'être, en pro-
» poſant à Votre Majeſté d'accorder la
» liberté de conſcience dans ſes Royau-
» mes, parce qu'une telle liberté pré-
» viendra les profanations ſans nombre
» qui ſe commettent tous les jours.

» N'eſt-il pas vrai, Sire, que les pri-
» ſons de l'Inquiſition, dans toute l'é-
» tendue de l'Eſpagne, ſont remplies

» de Juifs & d'Hérétiques qui ont profané nos Sacremens, en affichant l'hypocrisie, & en contrefaisant les vrais & dévots Catholiques ? N'est-il pas encore vrai qu'un nombre infini d'autres sujets, Juifs ou Hérétiques, se tiennent cachés parmi nous, masquant leur vraie croyance, & participant néanmoins tous les jours à nos Sacremens, d'une manière indigne, ou par dérision ? Un tel scandale ne se voit jamais dans les pays où la tolérance est reçûe, & où l'on permet la liberté de conscience. Tant il est vrai que l'avidité des étrangers pour nos richesses l'emporte sur la crainte des punitions divines & humaines !

» Nous pourrions accorder aux Nations étrangères qui commerceroient à Cadix, à Séville, ou dans quelque endroit où la Compagnie de Commerce auroit son établissement, le libre exercice de leur religion pour eux seuls, de la même manière que les Hollandois, & différens Princes Protestans d'Allemagne l'accordent aux Catholiques Romains qui sont sous leur domination, c'est-à-dire, sans tolérance manifeste. Alors les

» étrangers hétérodoxes, intéreſſés dans
» cette Compagnie, leurs Commis,
» leurs Agens & leurs Domeſtiques
» jouiroient d'un avantage qui rendroit
» leur ſéjour en Eſpagne plus agréable.
» Alors tous ces Négocians étrangers
» qui commercent ici, ſeroient ſatis-
» faits, & nous le ſerions les premiers
» nous-mêmes, puiſque nous nous ſe-
» rions délivrés de tous ces ennemis
» ſecrets de nos ſacrés Myſtères, que
» nous écarterions par ce moyen de
» nos Temples & de nos Autels. Car
» comme c'eſt l'intérêt qui leur donne
» le courage de franchir toutes les crain-
» tes & tous les dangers, ce même eſ-
» prit d'intérêt les rappelleroit tous dans
» le ſeul lieu qui leur ſeroit preſcrit,
» pour ſe livrer paiſiblement à leurs
» déplorables erreurs.

» L'exemple que l'Egliſe de Rome
» a donné depuis pluſieurs ſiécles, mon-
» tre à Votre Majeſté, que ce n'eſt point
» du tout un acte contraire à la religion,
» que de tolérer un culte oppoſé au nô-
» tre. Rome a donné aux Juifs une
» Synagogue, & a permis aux Grecs de
» célébrer les Myſtères ſuivant leur Li-
» turgie, ſans cependant par-là com-

» promettre l'auguſte prérogative qu'el-
» le a d'être le ſiége immuable de notre
» ſainte religion. Cet exemple a été
» ſuivi par le Grand-Duc de Toſcane,
» à Livourne, & par pluſieurs autres
» Princes Chrétiens.

» Depuis le Traité conclu par le
» Connétable de Caſtille & les Miniſ-
» tres de Jacques I, Roi de la Grande-
» Bretagne, les Marchands Anglois,
» malgré la différence de religion, ont
» obtenu la liberté de trafiquer dans
» nos ports.

» Le Père de Votre Majeſté, de
» glorieuſe mémoire, accorda la mê-
» me choſe aux Hollandois; &, par le
» Traité de Munſter, il s'engagea mê-
» me de leur fournir une place honnê-
» te & convenable pour enterrer leurs
» morts.

» Ainſi, le pas le plus difficile eſt
» fait. Quant aux autres points, on
» peut prendre de ſages précautions,
» pour empêcher le venin de l'héréſie
» de répandre ſa contagion ».

LETTRE XVIII.

État des Monnoies.

Pecuniam probant veterem & diu notam.
Tacit. de Morib. Germ.

IL eſt aſſez difficile d'entendre bien la partie des Monnoies Eſpagnoles, ſurtout lorſqu'on n'eſt ni Commerçant, ni verſé dans la matière des Changes. On tient ordinairement les Livres en Eſpagne, & l'on expédie preſque tous les comptes, par *réales de vellon*, & par *maravédis*; on ne connoît guères que ces deux eſpeces.

Le maravédi eſt la plus baſſe des monnoies de cuivre, & les comptes mêmes du Roi ſont tenus en maravédis. Qui croiroit que tous les revenus de l'Eſpagne, & toutes les richeſſes immenſes qu'on apporte du Pérou & du Méxique, ſont comptés annuellement en pieces de cuivre trois fois au-deſſous de notre *fardin*, & d'environ la valeur de deux deniers, argent de France?

La réale de vellon, eſt la plus petite des monnoies d'argent; c'eſt la 90e partie d'une livre ſterling, égale à deux ſols & demi Anglois environ, ou à cinq ſols argent de France.

Cependant cette maniere de compter par maravédis & réales de vellon, n'eſt pas la ſeule en uſage. Les Regîtres des penſions données par la Cour, & les comptes des paiemens de l'armée, ſont tenus en écus & en ducats, *eſcudos* & *ducados*, mais écus & ducats de cuivre réduits en réales. Il y a des Marchands & des Maiſons particulières qui ne peuvent compter que de cette manière; mais on achette ou l'on vend rarement quelque choſe, ſans compter par réales & maravédis. Dans quelques Provinces, ils ont une ancienne manière de calculer qui n'eſt propre que là, & qui n'eſt point uſitée ailleurs.

Nos Marchands Anglois achettent & vendent en pieces de huit, & comptent par piaſtres. La piaſtre eſt l'ancienne piece de huit, compoſée de quinze réales & de deux maravedis. On compte auſſi quelquefois par piſtoles, non par piſtoles d'or, ni même par piſtoles com-

munes, qui valent 75 réales & dix maravédis, mais par piaſtres de ſoixante réales, appellées doublons, *Doblon efectivo de auro.*

Dans les Bureaux des rentes décimales, ou des dixmes recueillies par l'Archevêque de Tolède, les comptes, ſuivant l'ancienne manière, ſe font en deniers, & il en faut dix pour un maravédi. Il n'y a pas moins de cinquante Commis occupés continuellement à cet ouvrage. Quels Regîtres volumineux ne faut-il pas pour un compte annuel de 30000 livres ſterling, ou d'environ ſoixante mille livres, argent de France, qui ſe fait en une monnoie trente fois plus petite qu'un fardin, ou quinze à ſeize fois moindre qu'un liard de France !

Les monnoies & la maniere de compter étant différentes dans preſque toutes les Provinces d'Eſpagne, il eſt néceſſaire que chaque Marchand de ces Provinces établi à Madrid, tienne les comptes à la façon de ſon pays. Quoiqu'il y ait dans une même rue pluſieurs Marchands de différentes Provinces, le Teneur de Livres d'un de ces Marchands ne ſe connoît pas plus aux Li-

vres de l'autre, qu'un Lapon ne connoît les comptes d'un Chinois, & un Chinois les comptes d'un Lapon.

Dans la *Hazienda*, qui eſt le Tréſor Royal, on tient les comptes en millions de maravédis. Mais dans preſque tous les Bureaux de l'Eſpagne, on compte ou par deniers, ou par *cornados*, ou par blancs, écus & ducats, qui ſont d'anciennes diviſions.

Toutes ces menues monnoies, dont les Eſpagnols ſe plaiſent à remplir leurs Regîtres, doivent, comme vous vous l'imaginez bien, rendre leurs comptes longs & faſtidieux. Il eſt vrai qu'ils ont l'avantage de rendre par cette voie leurs comptes d'une grande exactitude. Une erreur de calcul eſt plutôt & plus aiſément découverte, lorſque la ſomme eſt diviſée en tant de parties égales, qui tiennent lieu d'un nombre infini de fractions.

Trois maravédis & $\frac{1}{7}$, font un fardin Anglois, ou deux liards de France environ; 34 maravédis font une réale de vellon, & 90 réales font notre livre ſterling, ou 23 livres argent de France, environ.

Les Auteurs qui ont écrit ſur les

monnoies d'Eſpagne, font mention du maravédi d'argent; mais ces pieces, qui ont pu exiſter autrefois, n'ont plus de cours aujourd'hui.

Les beſoins preſſans où s'eſt trouvé le Gouvernement d'Eſpagne, & les expédiens ſans nombre qu'il a été obligé de mettre en uſage pour y pourvoir, ont occaſionné plus d'altération dans les monnoies en Eſpagne, que dans aucun autre Royaume de l'Europe, ſur-tout de l'année 1642 à 1688, & pendant la guerre de la ſucceſſion de Charles II. Sous le regne de Philippe IV, en 1642, le déſordre étoit ſi grand dans les monnoies, qu'une piece de huit qui avoit paſſé dans le mois d'Août pour douze réales, & un doublon qui en valoit 45, étoient montés dans le mois d'Octobre ſuivant, la piece de huit, à 25 réales, & le doublon, à 89; & qu'elles tomberent au mois de Décembre, à 24 & à 87 réales.

M. Orry, qui depuis fut Contrôleur Général des Finances en France, fut mandé trois fois par Philippe V, pour venir en Eſpagne rétablir l'ordre dans les Finances.

Les monnoies en Eſpagne ayant été rarement refondues, il y a une multitude étonnante de différentes eſpeces. On fit une grande faute, à l'avenement de Ferdinand d'Arragon à la Couronne de Caſtille, de n'avoir pas fait frapper une monnoie qui pût avoir cours dans toute l'Eſpagne réunie alors ſous un ſeul Souverain. Cette ſeule circonſtance fait voir combien le génie des Eſpagnols eſt peu tourné vers le commerce. Car, qu'y a-t-il de plus contraire au commerce, que d'être perpétuellement obligé de changer de monnoie en paſſant d'une Province à l'autre, & que l'eſpece qui a cours en Caſtille, ne puiſſe paſſer en Catalogne, ni dans l'Arragon, &c. &c ?

Il y avoit anciennement en Eſpagne pluſieurs villes où l'on battoit monnoie : & telles étoient entr'autres, Madrid, Séville, Ségovie, Cuenza dans la nouvelle Caſtille, Sarragoſſe, Barcelonne & Valence. Il n'y a plus aujourd'hui que les deux premières qui aient une Cour des Monnoies ; mais on en compte quatre en Amérique, ſçavoir, à Lima, au Potoſi, à Méxique & à Guatimala.

Afin de vous donner, Monsieur, une idée claire de toutes ces différentes especes de monnoies, je vais commencer par les pieces de cuivre, avant que de traiter des monnoies d'or & d'argent.

La plûpart des monnoies de cuivre, sont irrégulières & informes; il y en a de quatre sortes, le *maravédi*, l'*ochavo*, le *quarto*, & la *pieza de dos quartos*; ou le huit, le quart & la piece de deux quarts.

34 maravédis valent une réale de vellon.

2 maravédis valent un *ochavo*, & 17 ochavos une réale.

4 maravédis font un *quarto*, & 8 quartos $\frac{1}{2}$ une réale.

8 maravédis font une *piece de deux quartos*.

Et 4 pieces de deux quartos $\frac{1}{2}$, font une réale.

Philippe V, en 1718, ordonna qu'on frapperoit des pieces de cuivre pur, cordonnées, sans alliage, & que d'une livre de cuivre on feroit 51 quartos, 102 ochavos, & 204 maravédis.

Il est parlé de maravédis dans une Charte Latine donnée à la Cathédrale

de Ségovie, par Alphonſe, en 1160. On les nomme *marabatini ;* ce qui fait voir que le mot *maravédi* eſt Arabe, quoique Covarruvias penſe qu'il ſoit Goth. *Maravédi* eſt un abrégé d'*Almaravédi*, mot Arabe.

Toutes ces dénominations & ces petites diviſions des monnoies de cuivre en Eſpagne, doivent probablement leur origine à la rareté des eſpeces. Mais, quoique le maravédi nous paroiſſe d'un prix ſi vil, puiſqu'il en faut 34 pour une réale, le *Teruncius* des Romains, ſelon quelques Auteurs, n'étoit pas une monnoie bien différente, puiſqu'il ne falloit guères moins de 34 *Teruncii* pour faire un petit feſterce, dont la valeur étoit à-peu-près la même que celle d'une réale. Cela pourroit donner lieu de croire que la réale vient des Romains, quoique le maravédi ſoit Arabe. L'écu d'or en Eſpagne, *Eſcudo*, a toujours été appellé chez les Romains *Aureus ;* & il étoit encore connu en Eſpagne ſous cette dénomination, du temps de Ferdinand le Catholique.

La plus ancienne monnoie d'Eſpagne a été frappée ſur une monnoie

Punique. Comme les Carthaginois ont été long-temps maîtres de l'Eſpagne entière, il n'eſt pas étonnant que les Eſpagnols aient voulu avoir des monnoies à leur imitation. Juſqu'ici les Sçavans ont fait de vains efforts pour deviner les caractères qui ſont ſur cette monnoie ; toutes leurs recherches ont été infructueuſes, & l'on appelle aujourd'hui ces vieux monumens, *Medallas deſconocidas*, Médailles inconnues. Le ſçavant Evêque de Tarragone, *Antonio Auguſtino*, s'eſt donné pour cela des peines infinies, ſans avoir pu en venir à bout. Voyez Gui Patin, *Hiſt. des Med.* & Joubert, *Hiſt. des Med. Inſtit. 7.*

Les monnoies de cuivre Eſpagnoles ſont ſi groſſières, & ſi mal frappées, qu'on croiroit qu'elles ſont plutôt les monnoies d'un peuple ſauvage & barbare, que d'une Nation polie & civiliſée. Depuis pluſieurs ſiècles ils connoiſſent les monnoies Romaines ; on en trouve ſouvent chez eux, & il s'en vend tous les jours : comment n'ont-ils jamais tenté d'avoir de ſemblables monnoies, quand même ils auroient craint de ne pas réuſſir ?

Strabon assûre que la monnoie d'argent, en Espagne, consistoit, de son temps, en pieces fort petites & fort minces, qui avoient été raffinées trois fois par le feu. Cet argent devoit être fort pur en effet; mais puisqu'il étoit sans alliage, il devoit faire une monnoie détestable & mal frappée. Les especes de cuivre, dans ce temps-là, devoient être pour le moins aussi barbares que celles dont se servoient nos anciens Bretons, & dont parle César dans ses Commentaires.

Les *quartos* frappés sous Philippe V, sont les plus belles monnoies de cuivre qu'ils y ait en Espagne. Lorsqu'on demande aux Espagnols pourquoi les autres sont si mal faites, ils répondent, que les malheurs des regnes précédens ayant totalement épuisé les finances, on a été obligé de suppléer aux besoins de l'État, en frappant à la hâte des quantités immenses de pieces de cuivre; en sorte qu'il y a aujourd'hui en Espagne dix fois plus de monnoie de ce métal qu'il n'en faut pour une circulation libre & aisée dans un si grand Royaume. Cette monnoie est devenue

si

si onéreuse dans le commerce, que les Marchands aiment mieux perdre un & demi pour cent, que de recevoir leurs paiemens en pieces de cuivre. D'un autre côté, le Ministère n'ose pas retirer cette immense quantité de pieces de cuivre, parce qu'il faudroit donner des pieces d'argent en retour. On craint d'ailleurs que la diminution des pieces de cuivre ne fît une révolution parmi le peuple, & ne causât du désordre dans les Provinces. Il paroît cependant que la Cour pourroit faire retirer au moins vingt millions de ces pieces, & y substituer de l'argent blanc, sans que cela causât du trouble & de la confusion. On rendroit, au contraire, un très-grand service à toute la Nation; & la perte modique que le Roi pourroit faire, seroit bien-tôt réparée par l'accroissement du commerce intérieur qui prendroit de nouvelles forces. Je comprends bien que le Ministère doit être fort embarrassé. Le seul expédient dont on s'est servi jusqu'à présent, c'est de faire des sacs de ces pieces de cuivre, & de les envoyer en Amérique pour être répandus dans les Provinces. Mais malheur au

commerce des Villes & des Provinces, où les paiemens se font en cuivre !

Quant aux monnoies d'argent,

La réale de vellon, vaut 34 maravédis.

La réale de Plata, vaut 2 réales de vellon.

La peſete courante, eſt égale à 4 réales de vellon.

La demi-réale de Plata, *Colunario*, (à une colonne) vaut 1 réale & $\frac{1}{4}$ de réale de vellon.

La réale de Plata, *Colunario*, 2 réales de vellon $\frac{1}{2}$.

La réale à deux colonnes, 5 réales de vellon.

Le *Medio peſo*, 10 réales de vellon.

La *Ségovienne*, ou la *piece de 8 du Méxique*, ou *le dollar*, ou *le peſo*, 20 réales de vellon.

Mais ſi cette piece eſt réellement une Ségovienne, c'eſt-à-dire, une de ces pieces frappées à Ségovie en 1718, elle ne vaut que 16 réales de vellon, & le demi-peſo 8 ſeulement.

Ainſi vous voyez, Monſieur, que les Eſpagnols ont huit ſortes de monnoies d'argent. Ils ont auſſi des eſpeces ima-

ginaires, comme nous avons notre livre ſterling; & comme les livres & les piſtoles de France, qui ſont des monnoies fictives.

1°. L'écu de vellon, *eſcudo*, vaut 10 réales de vellon.

2°. Le ducat de vellon, *ducado*, vaut 11 réales & un maravédi.

On compte par ducats, dans les Contrats de mariages, dans les états des appointemens, des penſions & des revenus Eccléſiaſtiques.

3°. Le *dollar*, ou la vieille piece de huit, appellée communément *la piaſtre*, vaut quinze réales de vellon & deux maravédis. Lorſque dans quelques comptes avec les Commerçans, on n'eſt pas convenu de ſolder en telle & telle eſpece, on compte toujours par piaſtres.

4°. Le ducat de la nouvelle Plata, vaut ſeize réales de vellon, & ſoixante-dix maravédis.

5°. Le ducat double de Plata, vaut 20 réales de vellon, 25 maravédis, & $\frac{15}{16}$ de maravedi.

Il eſt à remarquer que les pieces d'argent réelles effectives n'ont aucune ef-

figie de Rois ; que celles qui n'ont qu'un bouclier ou qu'une cotte d'armes, ſi elles ſont avant 1733, ont été frappées en Europe, & que toutes celles qui n'ont qu'une croix ou un chiffre l'ont été en Amérique. Mais, depuis 1733, les monnoies d'Eſpagne & d'Amérique ont été marquées des mêmes caractères & des mêmes figures.

La réale de vellon eſt la plus baſſe des eſpeces d'argent ; &, malgré ſa matiere, elle retient toujours l'ancienne dénomination du métal dont elle étoit autrefois ; car *vellon* ſignifie *cuivre*. Cette eſpece étoit donc originairement de cuivre, & lorſqu'on l'a réduite en piece d'argent, elle a retenu ſon premier nom. Cependant aujourd'hui, lorſque les commerçans veulent être payés en argent blanc, ils s'expriment par *argent-vellon*, & appellent le cuivre, *cobre* ou *calderilla*.

Le *peſo duro*, le *gourdo*, le *dollar*, ou la piece de huit d'Eſpagne, ſont fort connus en Angleterre. Il y a quatre ſortes de *dollars* ; deux quarrées, dont l'une eſt de Lima, l'autre de Séville ; & deux rondes, dont l'une a des pilliers,

Depuis 1735, on n'a point frappé de dollars quarrés. Philippe V avoit ordonné que dorénavant ces sortes de pieces seroient toutes frappées uniformément & arrondies. Les dollars de Ferdinand VI ont les armes de Castille & de Léon, écartelées de France, avec ces mots : R. FERDIND. VI. D. G. HISPAN. ET IND. REX. Sur le revers, on voit deux globes surmontés d'une couronne entre deux colonnes, avec ces mots, *nec plus ultrà*, d'un côté ; & de l'autre, *utraque unum*. Ces monnoies sont appellées, *colunarios*, ou *pieces à colonne*, à cause de ces deux pilliers, qui font allusion aux colonnes d'Hercule. Ces pieces pesent exactement une once d'argent, & elles sont en proportion avec l'or, comme quinze est à un ; car quinze de ces pieces sont égales au *doblon de à ocho*, qui est d'une once d'or. Lorsque ces pieces à colonne sont dans le Change à 52 sols, argent d'Angleterre, un Commerçant gagne quatre pour cent.

Comme l'argent est beaucoup plus rare que l'or en Angleterre, ceux qui y ont apporté de ces dollars, y ont beaucoup ga-

gné, tandis qu'on n'a pas fait la moindre attention aux pieces d'or. La Banque a donné juſqu'à cinq shelings & quatre ſols de la piece ; & même depuis la priſe de l'*Hermione*, le prix de ces dollars a monté juſqu'à cinq shelings, huit, cinq shelings dix ſols ; ce qui fait près de ſept francs, argent de France.

La piece de *huit* doit ſon nom à la valeur qu'elle exprime ; c'étoit originairement une réale ou un dollar de huit réales d'argent. Comme il y a aujourd'hui trois ſortes de pieces de huit, cela met un peu de confuſion dans les comptes ; mais il eſt aiſé de ſe mettre au fait.

La vieille piece de huit étoit, comme je viens de dire, de la valeur de huit réales d'argent. Par laps de temps, elle avoit perdu près de la valeur d'une demi-réale d'argent, & ne paſſoit plus que pour quinze réales de vellon, & deux maravédis. Dans la ſuite, les Eſpagnols ayant frappé de meilleures eſpeces en argent, ils augmenterent la valeur de ce dollar de deux réales d'argent entières ; ce qui lui donna la va-

leur de vingt réales de vellon qu'il a maintenant. Mais comme il reſtoit encore pluſieurs de ces pieces de huit qui n'avoient pas été refondues, les Marchands, ne pouvant ſe défaire de leur ancienne routine, continuerent à compter ſur le pied de quinze réales & deux maravédis. Cette coutume ſubſiſte toujours, quoique depuis long-temps il n'y ait plus de ces anciennes pieces de huit, & c'eſt ce qu'ils appellent *compter en piaſtres*. Ainſi la piaſtre ne déſigne pas ſeulement la piece de huit effective, qui eſt de vingt réales, mais encore l'ancienne piece de huit qui eſt la piaſtre fictive. Le change de la piaſtre eſt au pair, ou à quarante ſols d'Angleterre.

La troiſiéme ſorte de pieces de huit, eſt celle de Séville de l'année 1718. Cette monnoie fut frappée ſur l'ancien tau de huit réales d'argent, ou de ſeize réales de vellon. Elles ont cours encore aujourd'hui ſous cette dénomination; mais elles ſont fort rares, & on en trouve peu dans le commerce.

En 1726, Philippe V ordonna que les pieces de huit paſſeroient pour neuf

réales & demie d'argent de Province, c'eſt-à-dire, pour 29 réales de vellon; ce qui étoit une réale de moins, ſuivant le cours d'aujourd'hui. On vouloit alors les faire revenir à la monnoie.

Ce Monarque établit en 1728 une Junte pour régler les monnoies, & donner une juſte valeur aux eſpeces. En conſéquence, il fut ordonné que les réales modernes de 8° & de 4° ſeroient rondes & cordonnées, & que le poids de marc ſeroit de ſoixante-huit de ces réales; que la vieille réale *de à ocho*, ou de huit, paſſeroit dorénavant pour dix réales d'argent, ou de vingt réales de vellon; la réale *de quarto*, pour cinq réales d'argent; le marc, pour quatre-vingt réales; l'once, pour dix réales d'argent, ou vingt réales de vellon, & ainſi des autres à proportion.

A l'égard des monnoies d'or, on ne connoiſſoit anciennement en Eſpagne que quatre ſortes de pieces d'or, dont la proportion étoit fort exacte; le *doblon*, le *demi-doblon*, le *quart de doblon* & le *huitième de doblon*. Le doblon étoit de huit; le demi-doblon, de quatre; le quart de doblon, de deux;

& le huitième de doblon, d'un, c'eſt-à-dire, d'un demi-quart d'once. Il y a eu depuis un ſeiziéme d'ajoûté.

1°. L'*eſcudito de oro*, ou le petit écu d'or, vaut vingt réales de vellon.

2°. L'*eſcudo de oro*, ou le gros écu d'or, vaut trente-ſept réales & vingt-deux maravédis.

3°. Le *doblon de à cinco*, ou la piſtole d'or, égale ſoixante-quinze réales & dix maravédis.

4°. Le *doblon de à quatro*, ou la double piſtole d'or, vaut cent cinquante réales & vingt maravedis.

5°. Le *doblon de à ocho*, ou la piece d'or de huit, ou de quatre piſtoles d'or, vaut trois cent-une réales & ſix maravédis.

Les Eſpagnols ont auſſi des eſpeces d'or fictives, comme le double ducat, *dobla de oro*, égal à quatorze réales & neuf maravédis, dont les Médecins & les Chymiſtes font uſage dans leur commerce; & la piſtole de ſoixante réales de vellon, dont les Négocians ſe ſervent dans les comptes.

Le doublon de huit, étoit originairement de la valeur de huit demi-piſ-

toles ; & c'eſt de-là qu'il a pris ſon nom de *doblon de à ocho eſcudos*, doublon de huit écus d'or, ou de huit demi-piſtoles. Aujourd'hui ce même doublon vaut une réale de plus ; car ſoixante-quinze, multipliés par quatre, devroient ne donner que trois cents, & cependant le doublon de huit a cours pour trois cent-une réales & ſix maravédis. Il n'y a point de colonnes ſur les pieces d'or d'Eſpagne.

En 1728, il fut ordonné par Philippe V, que le doublon de huit ſeroit reçu pour ſeize vieilles pieces de huit, ou vingt dollars de Province ; le doublon de quatre, pour huit des mêmes dollars ; le doublon de deux, pour quatre ; & l'écu d'or, pour deux dollars ou vingt réales d'argent.

Il y a trois ſortes de doublons de huit : 1°. Le *doublon d'Amérique*, ou de Lima, quarré, ayant pour empreinte une croix & des chiffres ; 2°. Le *doublon de tête*, ou à la tête royale, avec ces mots : PHILIP. V. D. G. HISPAN. ET. IND. REX, ayant au revers les armes du Roi, & ces mots : INITIUM SAPIENTIÆ TIMOR DOMI-

NI ; 3°. Le *doublon de couronne*, ou portant la couronne royale, avec les armes du Roi, & ces mots : PHILIP. V. DEI GRATIA, & au revers une croix avec cette légende, HISPANIARUM REX.

Les pieces Portugaiſes, appellées en Angleterre pieces de *36*, perdent beaucoup au change en Eſpagne. A la Corogne, on ne voulut en donner que 152, 153, & pour le plus 156 réales ; à Madrid, on donne quelque choſe de plus : cependant, quand le Change eſt au pair, on devroit en donner 162 réales.

LETTRE XIX.

Sur l'état de l'Agriculture.

LE terrein d'Eſpagne eſt extrêmement aride & deſſéché, ſoit à cauſe des chaleurs qui ſont ſi violentes qu'elles tariſſent les ruiſſeaux & les fontaines, ſoit que les pluies y ſoient trop rares, & que les terres ne ſoient jamais profondément humectées. Il y a près de cinq ans, qu'on fut dix-neuf mois en Caſtille ſans avoir une goutte de pluie. La ſurface de ce terrein eſt preſque partout, excepté dans les deux Caſtilles, inégale, raboteuſe, & remplie de collines ou de montagnes.

Pluſieurs Auteurs, & l'Abbé *de Vayrac*, entr'autres, ont douté qu'il y eût en Eſpagne des mines d'argent, parce que les Eſpagnols n'en font point exploiter. Cette conſéquence n'eſt pas juſte. Si les Eſpagnols ne fouillent pas les mines qui ſont dans leur pays, c'eſt qu'ils ont pour maxime conſtante

de ne point entamer leurs mines d'Europe, tant que celles de l'Amérique ne seront pas épuisées. Un Auteur moderne dit expressément : *La prudence Espagnole, qui ne songe pas tant au présent qu'elle ne pense aussi à l'avenir, ne veut pas qu'on y mette les mains, tandis que celles des Indes auront de quoi fournir. Je trouve*, ajoûte-t-il, *que c'est sagement fait à eux.*

Il est très-certain qu'il y a plusieurs mines d'argent en Espagne, sur-tout à *Guadalacanal*, dans l'Andalousie. Plusieurs Anglois ayant visité & examiné les terres des mines de Guadalacanal, les ont trouvées de si grande espérance, qu'ils ont offert de traiter avec le Gouvernement, & de se charger de leur exploitation. Quand on ne seroit pas aujourd'hui bien assuré que l'Espagne renferme dans son sein des mines d'argent, du moins on ne sçauroit douter que les Anciens n'y en connussent plusieurs. Polybe, Strabon & Tite-Live font mention des mines de l'Espagne. Caton établit un droit sur les mines d'argent & de fer des *Vergistans*, *Vergistanorum*. Tite-Live, L. 34.

Cependant, malgré la sécheresse du terrein & le défaut de pluies, si les habitans étoient industrieux, & qu'ils s'appliquassent à la culture des terres, ils verroient régner chez eux l'abondance, dont ils sont fort éloignés de jouir; car il y a des endroits où souvent le pain est fort rare.

Le génie dominant de ce peuple, est une aversion absolue pour le travail & la peine. Donnez à un Espagnol son manteau, son chapeau & son épée, avec un peu de vin & de pain, le voilà le plus content du monde : il ne songe plus ni au passé, ni à l'avenir; il ne pense qu'à jouir de son oisiveté, à se baigner, pour ainsi dire, dans son indolence.

Un des plus grands obstacles à l'agriculture, c'est, d'une part, le nombre infini d'Ecclésiastiques & de Moines dont fourmille l'Espagne, & de l'autre la grande quantité des fêtes ordonnées par l'Eglise qui privent l'État au moins d'un bon tiers du travail qu'il tireroit des habitans. Il faut ajoûter, pour troisiéme obstacle, la dépopulation. Toute l'Espagne en général, & la Province de

Grenade en particulier, n'ont jamais pu se relever du coup fatal qui leur a été porté par l'expulsion des Maures. Le pays en ressent encore plus violemment les effets, par le célibat des Prêtres, qui dépeuple encore l'État. Quand Philippe III, en 1610, par un principe de religion, bannit du Royaume près de 800000 Maures, tous industrieux & adonnés à la culture des terres, il auroit dû chercher les moyens de réparer cette perte; & vous devinez bien, Monsieur, celui qu'un Prince moins Catholique auroit trouvé sur le champ. Des gens instruits m'ont assuré, que le nombre des hommes & des femmes séquestrés du monde dans des Couvens, où ils sont morts pour l'État, se montoit à près de 200000 ames; mais je crains que ce calcul ne soit un peu exagéré, & porté trop haut.

La dépopulation, en Espagne, doit encore une de ses causes à la stérilité des femmes, qui ne sont pas ordinairement fécondes, & sur-tout aux nombreuses émigrations des habitans en Amérique.

Pour remédier à une partie du mal,

les Miniſtres de Philippe III & de Philippe IV encouragerent le mariage & l'agriculture par des récompenſes & d'autres avantages; mais leur mauvaiſe politique ſur d'autres objets rendit tous leurs efforts infructueux.

Une autre circonſtance très-nuiſible aux progrès de l'agriculture, c'eſt que l'exportation du bled d'une Province à l'autre n'eſt pas permiſe en Eſpagne, excepté pour le Roi, & pour le ſervice des armées de terre & de mer. Par cette mauvaiſe politique, il y a des Provinces qui ſont obligées tous les ans d'envoyer chercher du bled en Afrique, en Italie, ou en Angleterre; car il eſt moralement impoſſible que les moiſſons ne manquent pas dans quelques endroits, quand même on ſuppoſeroit, (ce qui n'eſt pas) que chaque Province peut produire aſſez de bled pour ſa conſommation. Il eſt vrai qu'il ſeroit bien impraticable en Eſpagne de vouloir tranſporter des bleds à une grande diſtance, puiſque les plus grandes rivières, lorſqu'elles ſont dans leur lit naturel, ne ſont point navigables.

Pour moi, je m'imagine que les Eſ-

pagnols regardent en général le travail, & par conſéquent le progrès des Arts, ſur-tout de l'agriculture & de la navigation, comme une des ſuites du péché originel dont ils ſont exempts. Car comment expliquer le fait ſuivant, s'il eſt vrai que le Conſeil d'État de Charles II ait porté la délibération qu'on lui attribue ? Une Compagnie de Négocians & d'Ouvriers Hollandois s'étant préſentée à ce Prince pour rendre le Mançanarès, qui paſſe à Madrid, navigable juſqu'au Tage, & le Tage navigable juſqu'à Liſbonne, offrit de faire, pour cette utile entrepriſe, toutes les avances & tous les frais néceſſaires, ſans qu'il en coûtât rien au Roi, pourvu ſeulement qu'on leur accordât un certain droit ſur les marchandiſes qui ſeroient tranſportées par eau. Le Conſeil de Caſtille examina les propoſitions, &, après bien des aſſemblées, le réſultat des délibérations fut : *Que, s'il avoit plû à Dieu que ces deux rivières fuſſent navigables, il n'auroit pas eu beſoin de l'aſſiſtance humaine pour les rendre telles ; que, puiſqu'il ne l'avoit pas fait, c'étoit une marque qu'il n'avoit pas cru que*

cela dût se faire ; & que de l'entreprendre alors, ce seroit violer les Decrets de la providence, & vouloir redresser les imperfections qu'il a mises à dessein dans ses ouvrages.

Outre le défaut de rivières navigables, les Espagnols ont trop peu de chemins propres pour les voitures ; car à peine dans la plûpart y a-t-il assez de place pour donner passage à deux mules de front. Un autre désavantage très-considérable pour l'agriculture, c'est que la vente d'une terre rompt le Bail du Fermier. C'est de-là que vient le proverbe Espagnol, *venta dehaze renta, la vente affranchit de la rente.* Rien de plus contraire aux bonnes loix & à l'équité, que cette pernicieuse maxime. Aussi les terres sont-elles rarement affermées en Espagne.

L'esprit militaire & les idées de Chevalerie dont les Espagnols ont toujours été remplis, plus ou moins, n'ont pas encore peu contribué à leur inspirer du dégoût, & même du mépris pour l'agriculture. Quiconque voyagera en Espagne, regardera, avec autant de surprise que de pitié, une étendue immense des

plus belles terres qui rapportent très-peu de choſe. La plûpart ſont abandonnées & ſans culture ; celles qui ſont labourées, paroiſſent avoir été travaillées ſi négligemment, ſi mal-proprement, que les épis de bled, manquant d'embonpoint & de nourriture, ont un air meſquin, petit, affamé, même dans les endroits les meilleurs, & où l'on pourroit faire une riche récolte. Les champs de bled ſont preſque toujours mêlés de toutes ſortes de mauvaiſes herbes, & remplis de pierres. Une grande preuve de la fertilité du terroir, c'eſt le produit qu'il rend encore, malgré le peu de ſoin qu'on prend à le travailler & à le mettre en valeur. Lorſqu'on voit les Eſpagnols labourer un champ, on croiroit qu'ils craignent de lui déchirer les entrailles ; ils ne font que gratter un peu la ſurface, en traçant un ſillon ſi léger, que le moindre vent ne tarde pas à le recouvrir. Après ce pénible labour, ils laiſſent repoſer le champ pendant quelques jours, & enſuite ils font leurs ſemailles. Ils prennent Septembre pour le froment, & Février pour les orges. Quand les ſemailles ſont

faites, ils repaſſent la charrue ſur les ſillons, afin de couvrir la ſemence, & ſe ſervent très-rarement de la herſe. Après cela, le champ eſt abandonné à lui-même, juſqu'au mois de Juin ou de Juillet, temps de la moiſſon. Ils ne font jamais de gerbes pour l'orge, & rarement même pour le froment. Ils ne tranſportent point à la grange ou au grenier le bled ni l'orge; ils les laiſſent expoſés en plein champ ſur une éminence, ou ſur un terrein ſec & uni; là les mules foulent aux pieds le grain, & ils n'ont pas d'autre façon de le battre. Je trouve, après tout, qu'elle abrège l'opération, qui, par ce moyen, eſt bien moins longue que la nôtre. Par cette méthode, ils vannent encore le bled beaucoup plus aiſément, en le jettant ſeulement en l'air.

Mais croiriez-vous, Monſieur, que l'indolence Eſpagnole pût aller au point de ne vouloir pas ſe donner la peine de recueillir eux-mêmes leur bled, & faire leur moiſſon? Ce ſont des Auvergnats, des Languedociens, des Gaſcons & des Baſques, joints à quelques habitans de la Gallice, qu'il faut excepter de cette

indolence générale, qui courent l'Eſpagne tous les ans pour y faire la moiſſon.

Lorſque le bled eſt coupé, on le laiſſe expoſé, comme je viens de dire, ſur une hauteur dont le terrein eſt ſec & uni, pendant un mois ou ſix ſemaines; & pour le garder, on bâtit à l'entour de petites baraques. Or comme ces endroits ſont ordinairement près des grandes villes, les Eſpagnols vont s'y promener le ſoir pendant les chaleurs, & s'y raſſemblent pour ſe divertir. On y donne les *Sequadillas* au ſon des inſtrumens, & l'on y joue de la guitarre. L'air qu'on reſpire ſur ces terreins élevés, eſt pendant la nuit d'une grande fraîcheur, & l'on y reſte fort tard. On dit que pluſieurs Dames de Madrid de la première qualité s'y rendent ſouvent pour goûter ces divertiſſemens champêtres.

Quelque étrange que nous paroiſſe à nous autres Anglois cette méthode de battre le bled ſur la terre, & de le laiſſer expoſé à l'air, je ne vois pas que le bled puiſſe en recevoir du dommage. Le bled ſe raffermit davantage, & la farine en eſt auſſi belle, auſſi blanche

qu'on puiſſe en voir en Angleterre. Cette maniere de battre le bled eſt fort ancienne, elle étoit en uſage du temps de Moyſe (& du temps d'Homere). Lorſque le bled eſt battu, mondé & vanné, on le tranſporte dans un grenier public, d'où il eſt diſtribué au peuple par des Magiſtrats particuliers prépoſés à cette adminiſtration, qu'on appelle *Junta de los abartos.*

On ne ſeme guère en Eſpagne autre choſe que du bled, de l'orge & du riz. On coupe la paille du bled, & c'eſt avec cette paille hachée qu'on nourrit les mules. Il eſt étonnant qu'un aliment ſi ſec, & ſans aucun ſuc, puiſſe ſoutenir ces animaux dans les fatigues extraordinaires qu'on leur fait eſſuyer. Les chevaux mêmes n'ont pas d'autre nourriture, à moins qu'on ne leur faſſe faire de longues courſes, auquel cas on leur donne de l'orge. On prétend que la paille hachée contribue beaucoup à leur donner ce corſage élégant & fin qui diſtingue les chevaux Eſpagnols. Les Grands, & les gens riches, donnent auſſi de l'orge à leurs mules. Quant à l'avoine, les Eſpagnols en font peu d'uſage,

quoiqu'il y ait chez eux quelques champs semés de ce fourrage.

Tout ce que je vous dis, Monsieur, de l'agriculture Espagnole, doit s'entendre de l'agriculture en général; car il y a des Provinces mieux cultivées que les autres, comme il arrive par-tout. Quand on a passé, par exemple, la *Sierra Morena*, ou cette chaîne de montagnes escarpées qu'il faut passer pour entrer dans l'Andalousie, la scene change agréablement, la campagne est riante; tout est labouré, tout bien planté d'oliviers; les villages sont charmans, & ont un air de propreté qu'on voit rarement ailleurs. Mais on s'apperçoit toujours qu'il y manque un peu d'industrie; on ne voit ni enclos, ni haies, ni arbres, mais du vin & des olives.

De Cordoue à Séville, on traverse une campagne moins belle, moins cultivée, plantée de quelques vignes, & fort chargée d'oliviers. Mais les environs de Grenade, de Murcie, de Valence & de Barcelonne sont depuis quelques années très-bien cultivés, bien entretenus. Les habitans de Barcelonne, surtout, sont très-industrieux, & connoif-

ſent le prix du travail. Les environs de Grenade & de Murcie préſentent partout un aſpect charmant; ce n'eſt qu'un jardin abondant en toutes ſortes de mélons, de courges, de pimens, de fines herbes, &c. le tout entre-mêlé de bled, de maïs, de riz, de chanvre, &c. qui croiſſent à l'ombre des mûriers dont toute la campagne eſt couverte. Ils ont des petits-pois, des choux-fleurs, toutes ſortes de ſalades & d'herbes potagères, même au milieu de l'hiver, ſans le ſecours des fourneaux ni des poëles.

A l'égard des autres Provinces, l'agriculture y eſt preſque abſolument négligée. En Biſcaye, par exemple, ils fixent toutes leurs attentions à leurs Manufactures de fer, & prennent très-peu de ſoin de la culture des terres. Les Aſturies ſont preſque par-tout remplies de forêts & de montagnes, excepté les endroits où l'on a fait d'énormes abbatis de bois pour l'uſage de la marine. Je dis des *abbatis énormes*, parce que, outre l'impéritie & la mal-adreſſe de ces gens-là dans ces ſortes de coupes, ils ont détruit une telle quantité de beaux bois, qu'on s'imagineroit qu'ils avoient

avoient deſſein de conſtruire une flotte de cent vaiſſeaux de ligne. Un Gentilhomme qui voyageoit dernièrement dans les Aſturies, me dit à cette occaſion que ce pays avoit l'air d'une Province ravagée par l'ennemi, & ne paroiſſoit point renfermer d'habitans. Les deux Caſtilles ſont horriblement mal-cultivées; dans la Province de Léon, c'eſt encore pis; mais la Gallice offre quelques endroits très-beaux, où l'on voit que la culture des terres eſt en vigueur. Cependant les plus belles terres de cette Province n'égalent point celles du midi de l'Eſpagne, quoiqu'elles aient peut-être une auſſi belle apparence.

Un des derniers Miniſtres d'Eſpagne voulut introduire, il y a quelques années, la manière Angloiſe de cultiver les terres. En conſéquence, il fit venir de Londres une grande quantité d'inſtrumens de labourage, des charrues, des herſes & d'autres uſtenſiles. Mais lorſqu'il fallut enſeigner aux payſans de la Caſtille la façon de s'en ſervir, ils marquerent autant d'averſion pour ces nouvelles armes ruſtiques, que les ſoldats avoient témoigné d'éloignement

pour l'exercice à la Pruſſienne. Cependant le Miniſtre ne ſe rebuta point, il fit travailler avec eux des gens au fait de ces inſtrumens, qui leur montroient la façon d'en faire uſage : mais ce fut inutilement. L'Eſpagnol aimera mieux mourir que de ſe dépouiller de ſes préjugés & de quitter ſes anciennes coutumes. Ils reporterent tous ces inſtrumens au Miniſtre, & lui dirent qu'il n'étoit pas poſſible de travailler avec des outils qui venoient d'Angleterre : *Que non ſe puede trabajar con inſtrumentos ſemejantes à los Yngleſes.*

Je ne finirai point ſans vous dire un mot du climat, qui eſt peut-être le plus eau de l'Europe. L'air qu'on reſpire en Eſpagne eſt extrêmement pur, & très-ſalutaire pour ceux qui ne ſont pas ſujets aux coliques, ſur-tout à celles que nous appellons en Angleterre, *coliques ſeches*. Mais il eſt trop ſubtil pour les tempéramens diſpoſés à la conſomption ou à l'étiſie. Ceux dont la conſtitution eſt ſaine, & n'eſt point affoiblie par des maladies héréditaires ou acquiſes, ne trouveront pas dans le monde un meilleur climat. Dans la Gallice,

l'air eſt un peu plus épais, parce qu'il eſt humide & chargé de vapeurs; mais il n'y a ni brouillards, ni nuages, & le Ciel eſt conſtamment beau, ſerein, & du plus magnifique azur qu'il ſoit poſſible d'imaginer.

En hiver, le froid ne gèle & ne glace point comme en Angleterre; il n'engourdit point les extrémités de la même façon; mais il eſt plus pénétrant, plus ſubtil. C'eſt pourquoi, dans cette ſaiſon, il faut avoir grand ſoin de mettre à l'abri du froid la poitrine & les poumons. Le feu, dans le cœur de l'hiver, eſt auſſi néceſſaire à Madrid qu'à Londres; cependant il y a peu de cheminées, & l'on ſe chauffe ſeulement avec un braſier. Dans les mois de Juin, Juillet, Août, & une partie de Septembre, les chaleurs ſont accablantes & inſupportables. Aux heures du Soleil, il faut ſe tenir dans la chambre, tranquille, ſans ſe remuer, ſans s'agiter, & ſur-tout laiſſer entrer le moins de lumière qu'il eſt poſſible: c'eſt le ſeul moyen de ſe garantir de la brûlante chaleur.

Il faut apporter une grande attention

à la qualité des eaux qu'on boit, & particulièrement aux eaux de Ségovie & d'Aranjuez ; car si l'on en boit sans avoir pris les précautions nécessaires, il peut en résulter les plus funestes effets. Le plus sûr de tous les préservatifs, c'est de faire bouillir l'eau, ou d'y plonger un fer rouge avant de la boire. L'eau de Madrid est excellente, sur-tout celle de la Fontaine des Récolets. La Cour de Madrid n'a rien épargné pour se procurer de bonnes eaux ; & elles ont un degré de bonté si supérieur, que les Cours de Parme & de Naples en font venir pour leur usage ordinaire.

On trouve en Espagne plusieurs arbres particuliers au pays, tels que l'olivier, le chêne verd, le mûrier, & surtout le liége qu'on y emploie à différens usages domestiques. L'Estramadure & les Asturies ont de magnifiques forêts de chênes. Dans quelques Provinces, il y a des palmiers & des cédres ; mais presque dans toute l'étendue de l'Espagne, on trouve des figues, des grenades, des oranges, des limons, des citrons, des dattes, des capres, des pistaches, des amandes, des avelines,

des prunes, toutes sortes de pêches, des pavies, des abricots, des poires, des pommes, des mûres, des fraises & des raisins de Corinthe. Je n'y ai point vu de groseilles.

Le jardinage y est fort négligé, si ce n'est dans les environs de Barcelonne, de Valence, & dans quelques autres endroits sur les côtes de la Méditerranée. Les Espagnols n'ont pas même l'idée de ces belles Maisons de campagne environnées de jardins & d'enclos, comme nous en avons en Angleterre. On ne trouve de jardins que dans les Palais du Roi, autour de Madrid, & dans les Châteaux de quelques Grands d'Espagne. Cependant, malgré le peu de soin qu'ils prennent de cultiver les herbes potagères, leurs laitues, leurs salades, leurs asperges, leurs artichaux, &c. sont excellens & délicieux. Le miel d'Espagne peut être comparé à celui d'Hyblée en Sicile, ou du Mont Hymette dans l'Attique.

Les vignes sont extrêmement abondantes, ce qui fait que les Espagnols ne connoissent ni la biere, ni le cidre. Les liqueurs étrangères, comme le rum

de la Jamaïque, & autres, ſont défendues. L'eau-de-vie eſt une eau-de-vie d'anis. Il eſt très-difficile d'avoir des vins étrangers, quelque prix qu'on voulût en donner, excepté dans les ports de mer, où l'on peut trouver des vins de Bordeaux & de Frontignan, mais qui ne ſont pas de la première qualité. Les meilleurs vins du crû de l'Eſpagne ſont fort chers; il n'eſt pas aiſé de ſe les procurer, & ils ſont d'une grande force. Le vin ſe fait encore ici de la manière qui eſt rapportée dans l'Écriture; car dans le temps de la vendange, on foule aux pieds le raiſin.

Parmi les vins fins d'Eſpagne, on diſtingue ceux de Xerez, d'Alicante, de Rota, de Malaga, la Malvoiſie de Barcelonne, & le vin de la Manche. Ce dernier, qui eſt un vin rouge, eſt le plus potable qu'il y ait en Eſpagne; la Cour & les Grands n'en prennent pas d'autre pour leur ordinaire.

Les chevaux Eſpagnols ont été fameux dans tous les temps; ceux de l'Andalouſie ſont de la plus grande beauté, & ceux des Aſturies de la plus grande force. Les meilleures mules ſont les Caſtillanes, & ſur-tout celles de la

Manche : mais les chevaux & les mules y ſont extrêmement chers. Il n'eſt pas rare qu'on donne d'une mule, juſqu'à 40 & 50 louis d'or. On ne connoît point les chevaux de trait en Eſpagne ; tout eſt tranſporté par des mules qu'on attele ou à des chariots, ou à des charrettes. On voit des mules chargées paſſer en ſûreté dans des endroits où un cheval n'oſeroit avancer.

Les Eſpagnols ont beaucoup de bœufs & de vaches ; mais ils n'en profitent guères. Ils ne connoiſſent point le lait de vache : l'huile d'olive leur tient lieu de beurre, & ils ne font uſage que de lait de chèvre. Ils ont du bétail noir en abondance, & de nombreux troupeaux de brebis. Les moutons ſont maigres, ſecs & décharnés, faute de pâturage ; mais leur chair, dont le goût eſt exquis, eſt plus ſubſtantielle & plus nourriſſante qu'aucune viande que nous ayons en Angleterre. Il y a auſſi une très-grande quantité de cochons, ſur-tout aux environs de Talavera de la Reyna. Comme ils ne les nourriſſent qu'avec de la châtaigne, la chair en eſt excellente, & a même une petite odeur fort agréa-

ble. La volaille en général, excepté les dindons, eſt fort maigre, & n'eſt pas d'un goût bien fin. Le gibier n'eſt pas rare, mais n'eſt jamais gras, & n'a pas beaucoup de fumet. Il y a des lièvres & des perdrix en abondance. Toutes les groſſes viandes de venaiſon ſont aſſez bonnes, mais elles ne valent pas celles que nous avons en Angleterre. Les lapins multiplient étonnamment en Eſpagne, & leur chair eſt d'un fort bon goût. Il y avoit tant de ces animaux, du temps d'Auguſte, & ils faiſoient tant de tort aux biens de la terre, qu'on fut obligé de donner ordre aux ſoldats Romains de les détruire, ainſi qu'on le voit dans Strabon. Catulle nomme l'Eſpagne *Cuniculoſa Celtiberia*; & Bochart prétend que le nom même d'*Eſpagne* vient du mot Phénicien *Spanijam*, qui ſignifie, *terre de lapins*.

Le poiſſon eſt fort rare dans l'intérieur de l'Eſpagne, & l'on n'en voit guères d'autre que celui qu'on apporte dans de la neige; mais on voit à Madrid une multitude étonnante d'écréviſſes. Tout le poiſſon dont on fait uſage en Eſpagne, vient de Terre-neuve:

ce ſont nos Marchands Anglois qui font ce commerce, & il eſt très-conſidérable. On appelle en Eſpagne le poiſſon ſalé, du *Bacallào*. Cependant on ſale à Cadix, & près de Cadix, une grande quantité de thons; c'eſt le *thon-mariné*, ſi connu. Les habitans de Cadix étoient déja dans cet uſage du temps des Romains, puiſque Pline l'ancien dit de leurs ſalaiſons, qu'elles ſont les meilleures de l'Europe (1).

(1) *Optima autem omnium, in Europâ, ſunt Gaditana Salſamenta.*

LETTRE XX.

Au Docteur Kennicott.

TOus ceux qui comme vous, Monsieur, sont curieux de connoître & d'approfondir la langue des Hébreux, & les autres Langues orientales, seroient à portée de se satisfaire, s'ils se trouvoient en Espagne, & s'ils pouvoient avoir accès dans les lieux où sont renfermés les plus précieux Manuscrits. Il n'est pas de pays au monde où vous puissiez, à cet égard, trouver plus de secours qu'ici.

Vous sçavez que, quand les Arabes étoient les maîtres de ce beau pays, ils avoient des Universités célèbres, & cela dans un temps où tout le monde Chrétien étoit enseveli dans les plus épaisses ténèbres. Les Écoles Arabes devinrent si fameuses, que les Chrétiens même ne faisoient aucune difficulté d'y aller puiser la science, & d'y apprendre l'Astronomie, la Philosophie, la Médecine, &c.

De très-ſçavans Arabes, tels qu'*Avicenne*, *Averroez*, *Almanzor* & *Maſſahallah*, ont fait leur ſéjour en Eſpagne. Pluſieurs Rabins s'y ſont également diſtingués, & entr'autres, *Aben-ezra*, *Moyſe Ben-Maymon*, *Aczacath*, *Benjamin*, *Moyſe Kimchi*, & ſes fils, *David* & *Joſeph*, & pluſieurs autres, dont les noms & les ouvrages ſont énoncés dans votre Poème d'Oxford, intitulé *Auctio Daviſiana.*

Cependant permettez-moi, Monſieur, de vous faire obſerver que, quoiqu'il y ait ici beaucoup de Manuſcrits Hébreux & Orientaux, il ne faut pas vous flatter de pouvoir en tirer des ſecours bien conſidérables pour votre édition de la Bible. Peut-être dans la ſuite pourrai-je obtenir la facilité de conférer ou collationner différens morceaux qui vous ſeront très-utiles. Mais cette opération ſera l'ouvrage du temps, de la patience & de la perſévérance, les ſeules armes efficaces pour venir à bout de tirer quelque choſe des Eſpagnols.

Vous n'ignorez pas non plus qu'il faut être bien ſûr de ſon attention & de ſa ſagacité, pour eſpérer de trouver quelque choſe que *Ximenez*, *Montanus* &

le P. *Houbigan* n'aient pas découvert, en parcourant ces Manuscrits. Malgré cela, je suis persuadé, par la connoissance que j'ai aujourd'hui du génie des Espagnols, qu'un homme de Lettres adroit, habile, & qui ne se rebutera point dans ses recherches, trouvera quelque chose de neuf, & sur-tout plusieurs Manuscrits que ces grands hommes n'auront jamais vûs, soit que ces Manuscrits aient été apportés ou retrouvés depuis, soit qu'ils aient échappé à leurs soins & à leur pénétration.

Pour vous mettre bien au fait de cette matière, je vous envoie la traduction de deux Lettres Espagnoles, écrites par un homme sçavant & intelligent. La première vous donnera une connoissance exacte de l'état où se trouvent les Langues Hébraïque & Arabe dans ce pays; la seconde contient une bonne notice de la *Polyglotte Complutesienne*, ou Bible d'Alcala.

Après avoir fait tous mes efforts pour vous procurer la confrontation de ces anciens Manuscrits avec les vôtres, il faut, s'il vous plaît, que vous me permettiez, pour ma propre satisfaction, & pour me disculper de la négligence

dont vous pourriez m'accuſer, de vous faire part des meſures que j'ai priſes pour remplir l'objet que vous vous étiez propoſé.

Deux obſtacles très-grands s'oppoſent à la communication des Manuſcrits. 1°. Il n'eſt pas poſſible de les voir & de les examiner, ſans une permiſſion expreſſe du Roi. 2°. Il eſt fort difficile de trouver des perſonnes habiles & ſçavantes, qui aient le temps & la patience de vous aider dans cette opération : ſi par hazard on trouve quelqu'un qui ait toutes ces qualités, le moyen de l'engager à ce pénible & ennuyeux travail, s'il refuſe de recevoir une récompenſe de votre part ?

Mais quelques difficultés que paroiſſent nous oppoſer ces obſtacles, je me flatte de les faire évanouir, ſi la guerre ne ſe déclare pas, ou ſi je puis reſter ſeulement encore une année en Eſpagne ; je puis vous promettre au moins que j'aurai la ſatisfaction d'avoir collationné tous les Manuſcrits.

Dès que j'eus avis de votre entrepriſe, j'écrivis ſur le champ à pluſieurs Lettrés de ce pays, pour prendre leurs inſtructions. Le célèbre *Perez*

Bayer me fit réponſe, qu'il avoit actuellement devant lui près de trente Manuſcrits Hébreux de la Bible, du douziéme ſiécle ou environ ; & qu'il y en avoit un en particulier qui portoit la date de 1144. Mais quelque temps après, il me récrivit qu'il s'étoit trompé, qu'il n'avoit que huit Manuſcrits de la Bible, avec un neuviéme qui appartenoit à l'Égliſe de Tolède, & que tous les autres, après les avoir examinés attentivement, n'étoient que des Commentaires faits par quelques Rabins, &c.

Alors, pour répondre à l'idée qu'on vous avoit donnée de moi en Angleterre, j'expoſai au Comte de Briſtol la nature, l'état & l'utilité de votre entrepriſe, en le priant de vous ſeconder, & d'appuyer par ſa protection la demande que je me propoſois de faire pour obtenir la permiſſion de parcourir les Manuſcrits. Son Excellence me répondit qu'il ne lui étoit pas poſſible, par rapport à certaines circonſtances, de ſe mêler de cette permiſſion ; & qu'il n'oſoit rien faire d'étranger à la commiſſion dont il étoit chargé.

Sur cette réponſe, j'écrivis à Londres qu'il falloit s'adreſſer au Comte de

Fuentès, Ambaſſadeur d'Eſpagne, pour obtenir de Sa Majeſté Catholique la permiſſion de confronter les Manuſcrits. Quelque temps après, un des Aumôniers du Comte, qui ne l'avoit pas accompagné en Angleterre, & qui étoit reſté en Eſpagne, me dit à Ségovie qu'il avoit ordre de me faire ſçavoir, de la part de M. le Comte de Fuentès, que Son Excellence me promettoit d'obtenir une adreſſe au Roi d'Eſpagne, de la part du Sacré Collége, pour que les Anglois puſſent jouir à Madrid de la même faculté qui leur étoit accordée au Vatican, de viſiter & parcourir les Manuſcrits. Depuis ce moment, je n'en ai point eu de nouvelles, parce que les brouilleries entre les deux Cours ont journellement augmenté.

Vous trouverez dans le Catalogue des Manuſcrits de l'Eſcurial, que j'ai donné, tous ceux que renferme la Bibliotheque de cette maiſon. Un jour le Comte de Gazola, Lieutenant Général, un des Favoris du Roi, Ingénieur en chef, me rencontrant dans le Palais, me demanda ſi j'avois obtenu la permiſſion de voir les différens Manuſcrits Hébreux qui ſont en Eſpagne; je lui

répondis que j'avois été assez heureux pour jetter un coup-d'œil sur ceux de l'Escurial, mais fort rapidement, à la hâte, & que je désespérois de les examiner à mon aise, ainsi que d'avoir la permission de voir les autres. *Courage, mon ami*, me répliqua-t-il en François : *à mon retour à Madrid, je vous obtiendrai cette grace moi-même.* Je regardai ce qu'il me promettoit, comme un incident très-heureux pour vos desseins. Lorsque je fus de retour de l'Escurial, j'écrivis en Latin une Lettre qui lui étoit adressée, où j'exposois la nature de votre entreprise, en le priant de vous être favorable, & de nous aider de son crédit.

Quelque temps après, je vis D. Perez Bayer à Madrid. Il me pria de lui faire venir d'Angleterre plusieurs Livres dont il me donna la note, & qui lui étoient absolument nécessaires, pour achever un ouvrage qu'il préparoit sous ce titre : *Explication des Monnoies Samaritaines*, auquel il joignoit une Dissertation sur les Monnoies d'Espagne, appellées *desconocidas* ou *inconnues.* Nous convînmes que je lui procurerois tous les Livres qu'il m'avoit demandés,

& que lui, de ſon côté, me permettroit de lire & de collationner avec lui les neuf Manuſcrits de la Bible qu'il avoit en ſa poſſeſſion à Tolède. En conſéquence, Monſieur, je vous conſeille de lui écrire directement pour le prier de vouloir bien faire conférer, comme il l'a promis, les Manuſcrits de l'Égliſe de Tolède. Il fera voir votre Lettre à Meſſieurs du Chapitre de la Cathédrale, & je crois qu'ils ne feront aucune difficulté de lui accorder la permiſſion qu'il leur demandera de votre part.

P. S. Depuis mon retour en Angleterre, Monſieur, je n'ai rien trouvé à ajoûter à la Lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire. Je vous dirai ſeulement qu'en paſſant à Liſbonne, j'ai vu M. *Hay*, notre Ambaſſadeur, qui me paroît avoir fort à cœur le ſuccès de votre entrepriſe, & qui s'eſt offert, d'une maniere fort obligeante, à ménager, malgré la guerre, une correſpondance littéraire entre vous & les Sçavans d'Eſpagne. Mais comme on nous fait eſpérer que la guerre ne durera pas, & que la paix va ſe faire, nous n'aurons pas

beſoin de la médiation de M. Hay ; & dès que vous voudrez renouer la correſpondance en Eſpagne, je vous prie de ne pas vous adreſſer à d'autres qu'à moi, qui ſerai toujours prêt à vous ſervir.

LETTRE XXI.

De la Famille Royale & de la Cour ; du génie actuel, ou du caractère & des mœurs des Espagnols, de leur Langue, de leurs amusemens, &c.

DON Carlos, aujourd'hui Roi d'Espagne, est né à Madrid le 20 Janvier 1716. Il fut proclamé Roi de Naples le 15 Mai, & Roi de Sicile le 31 Août 1734. Il revint en Espagne au mois d'Août 1759, & fut proclamé Roi à Madrid le 11 Septembre suivant. On ne fait jamais de couronnement pour les Rois d'Espagne. Pour y suppléer, l'héritier de la Couronne fait dans la capitale une entrée publique, avec beaucoup de pompe, de cérémonie & de magnificence, ce qui coûte considérablement. Le peuple, qui aime les spectacles & l'appareil, préfère cette entrée

au couronnement. Don Carlos fit la ſienne le 13 Juillet 1760, & j'en ai donné le détail dans la ſeptième Lettre. Lorſqu'il débarqua à Barcelonne, les Catalans crioient, *Carlos Tercero el verdadero*; voici le vrai Charles III. Par-là ſans doute ils cherchoient à faire leur cour, & à réparer la faute qu'ils firent en ſe déclarant pour l'Archiduc Charles III, depuis Empereur ſous le nom de Charles VI. Les Eſpagnols avoient ſi peu de matelots, qu'ils eurent beaucoup de peine à faire la manœuvre dans la flotte qui amena Don Carlos en Eſpagne. Il vint de Barcelonne à Madrid, d'un ſi grand train, qu'il mit pluſieurs mules & pluſieurs chevaux hors d'état de le ſuivre.

Quoique le Roi Catholique ſoit déjà dans ſa 46e année, la chaſſe eſt ſa paſſion dominante. C'eſt le plus grand *Nemrod* de ſon ſiècle, & il ſacrifie tout à ce plaiſir. Son entrée publique lui donna beaucoup de peine & de dégoût, parce qu'elle l'empêcha pendant quatre jours de prendre le divertiſſement de la chaſſe. Pendant trois jours qu'il ſéjourna à Tolède, il ne put tuer que ſix chats ſauvages, qui lui coûterent plus

de mille livres ſterling piece, ſuivant le calcul de ceux qui ſçavent à quoi s'eſt montée la dépenſe de ce voyage. Enfin ce Prince a tant d'ardeur pour la chaſſe, que, quand les jours ſont courts, il chaſſe aux flambeaux. Don Carlos eſt grand, a les épaules un peu rondes, les os fort gros, les yeux petits, le teint fort brun, & le nez long à la Romaine. Il eſt toujours mis d'une façon fort ſimple, & l'on voit à ſes habillemens que la parure n'eſt pas le premier de ſes ſoins. Lorſqu'il va à la chaſſe, il met une veſte, une culotte & des bottes de cuir apprêtées & travaillées à Londres. Il porte ordinairement un fuſil ſur ſes épaules, & a toujours ſes gants à la main. Les gens dont il eſt accompagné, portent des fuſils, de la poudre, du plomb, de l'eau, du vin, des vivres, du linge, des habits, & ramaſſent le gibier. Il ſe lève à ſept heures du matin, tire lui-même ſes rideaux, écrit ſes lettres; & lorſqu'il a fait toutes ſes dépêches, qu'il pleuve, ou qu'il faſſe beau temps, il part pour la chaſſe, ou plutôt pour tirer & s'amuſer, que pour chaſſer véritablement. Il a coutume de dire, que la pluie ne briſe pas les os, & jamais le

mauvais temps ne l'a retardé dans aucune de ſes opérations. Il eſt ordinairement accompagné de l'Infant Don Louis, du Duc de Lozada, & d'un détachement des Gardes. Il y a cinq à ſix carroſſes à ſa ſuite, avec un Chirurgien tout prêt pour donner du ſecours en cas d'accident. Il revient toujours de la chaſſe avant midi ; il dîne régulierement à onze heures, & en public, en préſence des Miniſtres étrangers & des Grands de ſa Cour. Il mange de cinq à ſix ſortes de mets, boit trois coups, & ne reſte pas long-temps à table. Après dîner, il repart pour la chaſſe, & ne revient qu'à la nuit. Alors il donne audience à ſes Miniſtres d'État pendant une heure, ou aſſiſte au Conſeil des Dépêches ; enſuite il va voir la Reine Mère (1), cauſe quelque temps avec elle, & ſe couche entre neuf & dix. Voilà conſtamment ſa manière de vivre, & il ne s'en écarte point. Chaque année, en Février ou Mars, il va au Pardo ; en Avril, à Aranjuez ; & dans le mois de Juin, il retourne à

(1) Elle eſt morte depuis cette Relation.

Madrid. Vers la fin de Juillet, il part pour Saint-Ildephonſe ; en Octobre, il va à l'Eſcurial, & revient en Novembre à la capitale. Quelquefois, pour varier ſes plaiſirs, il prend celui de la pêche. D'autres fois il fait faire une battue générale par cinq à ſix cents hommes qui chaſſent le gibier devant eux à deux ou trois lieues à la ronde. Lorſqu'il prend ce divertiſſement, qui eſt aſſez diſpendieux, & qui détruit beaucoup de gibier, il eſt toujours accompagné de la Famille royale, des Dames & des Seigneurs de ſa Cour & de tous les Ambaſſadeurs.

On a cru pendant quelque temps en Angleterre, que Don Carlos étoit un Prince foible & borné. Qu'on ſe trompoit étrangement ſur ſon compte ! Il a de l'eſprit & de la fermeté. Il eſt en outre d'une réſerve & d'un ſecret impénétrable. Il n'a point de confidens, & l'on ne ſçait ce qu'il a réſolu qu'au moment où il donne ſes ordres. Il n'eſt conduit ni mené par perſonne, & tout ce qu'il fait, vient de lui-même. Il poſſède parfaitement toutes les choſes auſquelles il s'eſt appliqué, & parle très-bien Italien, François & Eſpagnol.

Le tour l'amuſe, & il fait des ouvrages au tour avec beaucoup d'adreſſe, de goût & de légéreté. Il a auſſi l'eſprit de détail. Il a voulu faire de ſa propre main chaque partie de l'habillement d'un ſoldat, afin de ſçavoir au juſte à quoi peut ſe monter la dépenſe des uniformes. Un jour, il dit à deux Miniſtres étrangers qu'il avoit fait une paire de ſouliers : *Ce ne ſont pas*, ajoûta-t-il, *de fort bons ſouliers, mais on peut marcher avec.* Il tire très-bien, eſt ſûr de ſon coup, & attrapera un écu jetté en l'air. Il veut abſolument être obéi, & ne ſouffre point de remontrances ou de repréſentations de la part de ſes Miniſtres. Il a éloigné de la Cour le Duc d'Albe, qui a toujours été premier Miniſtre pendant le dernier regne, & qui avoit l'eſtime & le cœur des Eſpagnols. Cependant, pour ſauver les apparences d'un mécontentement & d'une diſgrace, le Duc d'Albe parut donner lui-même ſa démiſſion ſans aucun myſtère, au mois de Décembre 1760. Il a banni de Madrid le Duc d'Arcos & le Duc d'Oſſonne, à cauſe de leurs amours avec des Actrices, & la plus fameuſe de ces filles a été renfermée. Il a fait arrêter l'Inquiſiteur

ſieur Général, & l'a envoyé priſonnier dans un Couvent. Il s'eſt engagé dans la préſente guerre contre l'avis de ſes Miniſtres & le vœu de toute la Nation. Il eſt veuf de Marie-Amélie-Chriſtine de Saxe, fille d'Auguſte III, Roi de Pologne, qu'il épouſa le 19 Juin 1739, & qui eſt morte à Madrid le 27 Septembre 1760.

La Reine Amélie étoit d'une très-grande taille. Elle n'avoit pas les traits fort fins, & ſa phyſionomie étoit un peu mâle; mais l'eſprit ſuppléoit en elle aux charmes de la beauté. Le caractère des Polonois s'annonçoit ſur ſon viſage. On a obſervé, depuis quelque temps, que les Souveraines du Nord ſe ſont diſtinguées par leur eſprit. La dernière Impératrice de Ruſſie, la Czarine régnante, & l'Impératrice Douairiere, Reine de Hongrie, en ſont des exemples & des preuves. Eſt-ce l'effet du climat, ou de l'éducation? c'eſt ce que je laiſſe à examiner aux Naturaliſtes. Amélie de Saxe avoit beaucoup de préſence d'eſprit, & beaucoup de feu, avec une imagination forte & vive. Elle reſſembloit un peu à notre Reine Eliſabeth, dont la vivacité étoit ſi grande que, lorſqu'elle

étoit contrariée dans ſes deſſeins, elle battoit ſes Miniſtres. La Reine Amélie, dans ſa colere, avoit de la peine à ſe retenir; mais elle étoit abſolument gouvernée par une de ſes Camerieres, la Ducheſſe *de Caſtropiniano*, Napolitaine, qui avoit pris un aſcendant conſidérable ſur ſon eſprit.

Elle a eu de Don Carlos ſix Princes & deux Princeſſes: 1°. *Philippe-Antoine*, Duc de Calabre, reconnu inhabile à la ſucceſſion, par la foibleſſe de ſon eſprit, né le 14 Juin 1747; 2°. *Charles-Antoine*, Prince des Aſturies, né à Naples le 12 Novembre 1748; 3°. *Ferdinand-Antoine*, Roi de Naples & de Sicile, né le 12 Janvier 1751; 4°. *Gabriel-Antoine*, Infant d'Eſpagne, né à Naples le 11 Mai 1752; 5°. *Antoine-Paſchal*, Infant d'Eſpagne, né à Naples le 31 Décembre 1755; 6°. *François-Xavier*, Infant d'Eſpagne, né à Naples le 17 Février 1757; 7°. *Marie-Joſephe*, Infante d'Eſpagne, née à Naples le 16 Juillet 1744; 8°. *Marie-Louiſe*, Infante d'Eſpagne, née à Naples le 24 Novembre 1745.

Philippe V, mort le 11 Juillet 1746, eut quatre fils de ſa premiere femme, Marie-Gabrielle-Louiſe de Savoie:

Louis I, Don *Philippe* & Don *Philippe-Pierre-Gabriel*, qui moururent jeunes, & *Ferdinand VI.* Louis I mourut en 1724, après avoir régné sept mois. Ferdinand est mort âgé de 46 ans, le 10 Août 1759, après un regne de 12 ans & quelques mois.

De sa seconde femme, *Elisabeth de Parme*, Philippe V a eu quatre fils & trois filles: 1°. *Charles III*, aujourd'hui Roi d'Espagne; 2°. Don *Philippe*, qui mourut jeune; 3°. Don *Philippe*, Infant d'Espagne, Grand-Prieur de Castille, Duc de Parme, de Plaisance & de Guastalla, né le 15 Mars 1720 (1), & marié, en 1739, à *Louise-Elisabeth de France*, dont il a eu un fils & deux filles; 4°. Don *Louis-Antoine-Jacques*, Infant d'Espagne, né le 25 Juillet 1727, & non-marié.

Quant aux filles il a eu: 1°. *Marie-Anne-Victoire*, aujourd'hui Reine de Portugal, née le 31 Mars 1718, & mariée le 31 Mars 1732; 2°. *Marie-Thérese*, née au mois d'Avril 1726, mariée

(1) Il est mort depuis à Alexandrie *de la paille*, le 18 Juillet 1765, âgé d'environ 45 ans & demi.

en 1745, au Dauphin de France, & morte en couche le 22 Juillet 1746; 3°. *Marie-Antoinette-Ferdinande*, née le 17 Novembre 1729, & mariée au Duc de Savoie.

La Reine Douairiere, *Elisabeth de Farnèze*, est née le 25 Octobre 1692 (1). Depuis le jour de la mort de Philippe V, son époux, dont elle renouvelloit tous les ans la mémoire par un deuil profond, elle n'a eu aucune part au gouvernement. A l'avenement de Ferdinand VI, elle fut envoyée au Palais de Saint-Ildephonse, où elle est restée avec l'Infant Don Louis, jusqu'à l'arrivée de Don Carlos en Espagne. Ce Prince, en la rappellant à la Cour, ne lui a laissé prendre aucune connoissance des affaires. Elle a fait deux de ses fils Souverains; & ses desseins, conçus dans le silence du Couvent de l'Escurial, ont plus d'une fois remué l'Europe, sur-tout lorsqu'elle avoit pour Ministres des hommes hardis & entreprenans, tels qu'*Albéroni* & *Ripperda*.

(1) Elle est aussi morte depuis, le 5 Juillet 1766, âgée de 73 ans, huit mois & six jours.

Elle a fait tous les efforts poſſibles, pour placer ſon troiſiéme fils ſur quelque Trône de l'Europe, & peu s'en eſt fallu qu'elle n'en ſoit venue à bout, par le mariage de Don *Louis* avec la Princeſſe du Bréſil. Cette Princeſſe a la phyſionomie ſpirituelle, eſt d'une moyenne taille, & d'un caractère impénétrable. Lorſqu'elle vint de Parme à Madrid pour être Reine d'Eſpagne, & avant même qu'elle eût vu Philippe V, qui alla au-devant d'elle juſqu'à Guadalaxara, elle fit un coup d'éclat qui ſurprit toute l'Europe, & qui annonçoit ce qu'on devoit attendre d'elle, lorſqu'elle ſeroit ſur le Trône.

La Princeſſe des Urſins gouvernoit, depuis quelque temps, la Cour d'Eſpagne, & étoit la favorite régnante. Elle avoit pris un ſi grand empire ſur l'eſprit de Philippe & de la première Reine, que rien ne ſe faiſoit ſans ſa participation. Lorſqu'après la mort de la première Reine, Albéroni mit ſur le tapis le mariage de la niece du Duc de Parme, la Princeſſe des Urſins y donna ſon conſentement, & même engagea Albéroni à ſonder d'abord la Cour de Parme. Enſuite quand le mariage fut

arrêté & conclu, elle alla au-devant de la nouvelle Reine jusqu'aux confins de l'Arragon & de la Navarre. Mais cette Reine, en reconnoissance de tant de témoignages d'amitié de la part de la Princesse (1), ordonna à l'Officier de sa garde, de l'arrêter prisonniere, & de la conduire hors de l'Espagne jusques sur les frontières de France. Elle crut devoir ce sacrifice à sa politique, afin qu'aucune autre femme n'osât entreprendre de s'ériger en favorite, tant qu'elle seroit Reine d'Espagne. Une autre, pour frapper un pareil coup, auroit peut-être attendu que son autorité fût affermie ; mais il est certain que très-peu de femmes eussent été capables d'autant de résolution & de fermeté qu'elle en marqua dans cette occasion. On a de la peine à concevoir que dès les premiers pas qu'elle fait vers le Trône, & sans le consentement du Roi,

(1) L'Auteur ignore que la Princesse des Ursins voulut faire manquer ce mariage, & qu'il n'eut lieu, que parce qu'Albéroni donna ordre au second Courier de s'arrêter en chemin, & de donner le temps au premier de faire entierement terminer l'affaire.

elle ait osé se porter à une action si hardie.

Autre trait du génie de cette Princesse. On sçait que Philippe V abdiqua la couronne en faveur de Louis I; & que Louis I étant mort dans le courant de l'année, Philippe V, aux sollicitations de la Reine, reprit les rênes du gouvernement. Ce Prince, quelque temps après, sans en rien dire à la Reine, envoya au Conseil de Castille une nouvelle abdication de sa couronne & de ses Royaumes. Quand il crut que l'acte étoit irrévocable, il dit expressément à la Reine, dans les termes que je rapporte : *Je vous ai trompé, Madame; j'ai envoyé hier ma résignation de la Couronne d'Espagne au Conseil de Castille.* Ces paroles jetterent d'abord la consternation dans le cœur de cette Princesse; mais, sans perdre un instant, elle envoya ses ordres au Président du Conseil, pour qu'il eût à lui représenter incessamment l'acte de démission du Roi son mari, & elle se fit obéir avec une ponctualité peu concevable.

Tandis que Ferdinand VI n'étoit encore que Prince des Asturies, lui & la Princesse *Barbe*, sa femme, prenoient

beaucoup de plaiſir à faire chanter dans leur appartement le fameux Farinelli. La Reine, ſur quelque mécontentement qu'elle avoit contre Ferdinand, ou contre ſon épouſe, envoya dire à Farinelli qu'il n'allât plus chanter chez le Prince & la Princeſſe des Aſturies. Farinelli n'eut point d'égard à ſes ordres, & fit une réponſe qui lui fait d'autant plus d'honneur, qu'on peut dire qu'il eſt le ſeul qui ait oſé lui réſiſter : « Allez dire » à la Reine, répondit-il, que j'ai les » plus grandes obligations au Prince & » à la Princeſſe des Aſturies, & que je » n'obéirai point, à moins qu'elle ne » me donne ſes ordres de ſa propre » bouche, ou que le Roi ne me le dé- » fende lui-même ».

Quoiqu'elle ait actuellement près de ſoixante & dix ans, elle n'a point changé le train de vie qu'elle menoit ſous le regne de Philippe; elle fait de la nuit le jour, & du jour la nuit. Lorſqu'elle donne audience, elle eſt toujours accompagnée de deux Dames qui la ſoutiennent, & qui l'aident à ſe tenir debout un moment. Elle eſt cependant preſqu'aveugle, & paroît très-foible; mais ſi ſon corps a perdu de ſes forces,

son esprit a conservé toute sa vigueur.

Don *Louis-Antoine-Jacques*, frere cadet du Roi, ne paroît pas avoir été fondu dans le même moule. Il est d'un caractère doux & tranquille, & n'a ni l'esprit militaire de son frere, ni le génie ardent de sa mere. Il a marqué de bonne heure de l'aversion pour la crosse; & quoiqu'il ait été presque dès sa naissance fait Cardinal & Archevêque de Tolède & de Séville; quoiqu'il ait ainsi réuni les plus belles & les plus considérables dignités de l'Espagne, il n'a jamais pu goûter tous ces honneurs Ecclésiastiques. Il en a donné sa démission, & ne s'est réservé sur l'Archevêché de Tolède que 7400 livres sterling de pension annuelle, & 5000 livres sterling sur l'Archevêché de Séville. Il paroît avoir plus d'inclination à manier un fusil qu'à tenir un Breviaire, & presque tout son temps est employé à la chasse. Il a des talens singuliers pour la méchanique, & lorsqu'il laisse reposer son fusil, il s'occupe à faire des montres & des instrumens de méchanique. Il a aussi du goût pour les médailles, & il a employé plusieurs sçavans Religieux à lui en faire une riche collection.

Le jeune Prince des Asturies (1) est plein de feu, & il paroît avoir beaucoup d'inclination pour la chasse.

Ferdinand, Roi de Naples, donne beaucoup d'espérance, & promet d'être un jour un grand Prince, un Roi plein de noblesse & de courage. Il fut revêtu de la dignité royale, au moment que son pere s'embarqua pour l'Espagne; & l'on dit qu'il n'eut pas l'air plus embarrassé, que si le sceptre lui eût servi de joyau dans son enfance.

Les Princesses *Josephe* & *Louise* sont prêtes à marier, & le temps nous découvrira si elles ajoûteront de nouvelles forces au *pacte de famille*.

Les Ministres qui composent les Conseils d'État, qui est le même que notre Conseil Privé, sont: 1°. Le Duc d'*Albe*, homme de bien, rempli d'honneur & d'expérience, mais retiré depuis quelque temps; 2°. Le Marquis de *Villarès*, connu précédemment sous le nom de *Sébastien de la Quadra*; 3°. Le Mar-

(1) Mariana dit que le titre de *Prince des Asturies* a été donné à l'héritier présomptif de la Couronne, à l'imitation de notre titre de *Prince de Galles*. Liv. 8. ch. 7.

quis de *Salas*, abſent; 4°. Le Prince *Yacchi*, abſent; 5°. Don Richard *Wall*; 6°. Don Alphonſe Clem. *de Aroteſque*; 7°. Don Pedro *Gordillo*. On leur donne à tous le titre d'Excellence.

Les Secrétaires d'Etat & des Dépêches ſont, 1°. Le Général *Wall*, premier Secrétaire d'Etat, des Dépêches & de la Guerre; 2°. Le Marquis *del Campo de Villars*, Secrétaire d'Etat, & des Dépêches de grace & de Juſtice; 3°. Don Julien *de Arriega*, Secrétaire d'Etat & des Dépêches, de la Marine & des Indes; 4°. Le Marquis *Squillaci*, Secrétaire d'Etat & des Dépêches du Tréſor, Surintendant Général des Finances.

De tous ces Miniſtres, il n'y a que le Général Wall & le Marquis de Squillaci qui ſoient vraiment Miniſtres dans le ſens que nous l'entendons en Angleterre. Le Général Wall eſt le premier, & le Marquis de Squillaci eſt le grand Tréſorier. Depuis un ſiècle, on trouve qu'il y a eu en Eſpagne preſqu'autant de Miniſtres Etrangers, que de Miniſtres Eſpagnols. Le Comte-Duc d'Olivarez étoit Eſpagnol, de la Maiſon des Guſman; Don Louis de Haro

étoit son neveu ; Emanuel de Lira étoit Espagnol ; Albéroni, Italien ; Ripperda, Hollandois ; le Marquis de Bedmar, Espagnol ; le Marquis de Grimaldi, Italien ; le Marquis de la Enseñada, Espagnol ; Don Enriquez, Espagnol ; M. Wall, Irlandois ; & le Marquis de Squillaci, Napolitain.

M. Wall s'est élevé au poste éminent qu'il occupe aujourd'hui, par des moyens qui sembloient devoir l'en écarter, mais que son mérite, sa prudence & toutes ses autres qualités ont fait réussir.

Le talent du Marquis de Squillaci consiste à entendre excellemment toute la matiere des Finances. Il a fait goûter au Roi des projets dont quelques-uns ont été utiles, & les autres préjudiciables. Le pavé de Madrid, & les nouvelles routes sont des entreprises dignes d'un grand Ministre, & qui lui font honneur. Les Édits qu'il a fait rendre contre les chapeaux & les manteaux à l'ancienne mode, n'ont pas opéré grand' chose. On l'accuse d'avoir trop négligé de faire réprimer les voleurs & les meurtriers. L'établissement qu'il a fait d'une nouvelle Manufacture de tabac,

a été mal exécuté, & a plus mal réuſſi. (Il y a peu de Miniſtres qui entendent bien la partie du tabac). Enfin le peu d'encouragement qu'il donne aux Manufactures paroît dégoûter les Artiſtes; ce qui va contre les vrais intérêts de l'Eſpagne. Comme Surintendant des Finances, & ayant toutes les monnoies de cuivre dans ſon département, il devroit faire quelques efforts pour faire réformer les abus qui réſultent de leur uſage, & faire diſparoître un obſtacle ſi pernicieux aux intérêts du commerce.

Perſonne n'ignore que le Marquis de la Enſeñada, qui a été Miniſtre, eſt l'implacable ennemi de la Nation Angloiſe, & cela plus par préjugés que par principes. Lorſqu'il paroît à la Cour, dans les jours de gala, il eſt plus chargé de diamans, de croix de Chevalerie, de rubans, & de dentelles, qu'aucun Grand d'Eſpagne. Sa diſgrace fut ménagée, par l'intelligence & l'habileté du Chevalier Keene, notre Ambaſſadeur en Eſpagne, en 1754. Je ſouhaite que le public ſoit un jour bien inſtruit de cette circonſtance. A l'avénement de Charles III à la Couronne, il a été ran-

pellé par les soins de la Duchesse de Castropiniano.

Les deux Maisons de l'Espagne les plus anciennes, les plus célébres & qui sont aussi les plus riches, sont celles de *Medina-Celi & de Medina-Sidonia.* La première tire son nom d'une ville qui se trouve dans la vieille Castille, près de la riviére de Xalon. Ils furent créés Comtes par Henri II de Castille en 1368, & Ducs par Ferdinand & Isabelle en 1491. Leur ancien nom étoit *la Cerda*, & aujourd'hui ils portent celui de *Cordova.* Elisabeth de la Cerda, héritière de la première branche de cette Maison, fut mariée à Moyse Bernard, Comte de Béarn & de Foix. Les revenus de cette Maison sont proportionnés à sa noblesse & à son ancienneté; ils se montent à plus de 80000 livres sterling par an, ou près de 1500000 livres argent de France. Cette Maison est d'extraction Royale. Le dernier Duc de la branche de la Cerda s'appelloit *Louis François de la Cerda;* il fut Viceroi de Naples depuis 1692 jusqu'en 1706; ensuite Conseiller d'Etat, premier Ministre, & Gouverneur du Prince des As-

turies en 1709. La Ducheſſe ſa femme avoit auſſi une penſion de Philippe V de 4000 piſtoles par an. Mais malgré des marques ſi particulières de la faveur & de la bonté du Roi, le Duc de la Cerda entra dans une conſpiration contre Philippe, & tint une correſpondance ſecrette avec l'Archiduc Charles. Le Marquis d'Aſtorga étoit auſſi du complot; mais au lit de la mort il ſe crut obligé de découvrir la conjuration. Le Duc de la Cerda fut donc arrêté, comme il ſe rendoit au Conſeil; il fut d'abord conduit à la citadelle de Pampelune, & enſuite à Fontarabie où il eſt mort.

La Maiſon de Medina-Sidonia tire ſon origine d'une ville de ce nom dans l'Andalouſie. Les Chefs en furent créés Ducs en 1445. Leur nom eſt *Guſman el Bueno*, Guſman le bon, Leur revenu va au-delà de 60000 livres ſterling par an, ou de 1200000 livres argent de France. Quoique les Guſmans euſſent des liaiſons particulières avec la Maiſon d'Autriche, cependant le Duc de Médina-Sidonia s'attacha inviolablement au parti de Philippe, pendant toute la

guerre de la succeſſion, & ſuivit toujours ſes étendards.

Comme on a parlé beaucoup en Angleterre du fameux Capitaine de *la Reyna*, qui a défendu avec tant de bravoure le Château du Maure à la Havanne, lorſqu'elle fut priſe par les Anglois en 1762, vous ne ſerez pas fâché de ſçavoir qui il étoit & de quelle Maiſon il deſcendoit.

Les *Velaſco* ont été long-temps Connétables de Caſtille, dignité la plus éminente qu'il y eût anciennement dans ce Royaume, puiſque les Connétables étoient Généraliſſimes nés de toutes les forces de la Caſtille. Aujourd'hui cette dignité, comme celle de Grand-Juſticier d'Arragon, eſt un titre vuide & qui n'a d'honorable que le nom. Les Velaſco furent faits Ducs de Frias en 1491, Comtes de Haro en 1430. & enſuite Comtes de Caſtel-Nuevo, & Marquis de Verlanga. La dignité de Connétable de Caſtille fut inſtituée en 1382 par Jean I, Roi de Caſtille. Elle n'eſt point héréditaire dans la Maiſon des Velaſco, ainſi que quelques perſonnes en Angleterre l'ont penſé, parce que

depuis plusieurs générations, ils avoient été de pères en fils Connétables.

Les Espagnols ont en général un teint olivâtre ; ils sont d'une taille moyenne, assez déliée & fort bien prise. Ils ont de beaux yeux, de gros cheveux noirs, & la tête petite, mais bien formée. La couleur de leurs habits est ordinairement d'un brun obscur, & leurs manteaux à tous sont presque noirs, ce qui prouve la gravité naturelle de cette Nation. Voilà comme le peuple & les bourgeois s'habillent en Espagne ; mais la Cour & les gens du bon air ont adopté les modes Françoises.

Les Espagnols sont d'une réserve & d'un froid extrême dans leur conduite ; ce qui répond bien à l'air grave répandu sur leur Physionomie. Ils se communiquent fort peu, & sur-tout aux étrangers. Mais lorsqu'une fois ils vous connoissent bien particulièrement, & que vous avez leur confiance, il n'y a pas de meilleurs amis au monde. Ils ont une haute idée de l'honneur qu'ils poussent même quelquefois au-delà des bornes : effet de leur ancien goût pour la Chevalerie, & de l'esprit qui les animoit, qui les portoit à l'enthousiasme.

Comme ils ſont conſtans, fidèles, & chauds dans leur amitié, ils ſont de même vindicatifs, ardens & implacables dans leurs reſſentimens.

Les Eſpagnols ſont généreux, libéraux, magnifiques & fort charitables. Ils ſont religieux ſans diſpute & dévots juſqu'à baiſer la main de leurs Prêtres & les capuchons de leurs Moines. Si l'on peut leur reprocher quelque choſe, c'eſt d'être trop hauts & quelquefois outrés dans leurs idées de grandeur. Ils ſe vantent que le ſoleil ne ſe lève & ne ſe couche que dans les pays de leur domination; que leur langue eſt la ſeule qui ſoit propre pour parler à Dieu; que le Ciel les a toujours comblés d'une faveur ſpéciale, & qu'ils n'ont jamais eu d'hérétiques dans le ſein de l'Eſpagne. C'eſt à ces hautes idées que les Eſpagnols ont de leur pays & d'eux-mêmes, qu'ils doivent en partie les fougues de leur imagination. Un Montagnard des Aſturies, qui n'eſt que ſimple Payſan, fait autant d'étalage de ſa généalogie que s'il étoit Grand-d'Eſpagne; & le Caſtillant, avec ſa cotte d'armes, jette un œil de dédain & de pitié ſur les habitans de la Gallice.

Rien ne montre mieux le sang-froid des Espagnols que le trait suivant, rapporté par quelques Auteurs que tout le monde ne connoît pas. Dans la guerre qui s'alluma entre le Portugal & l'Espagne, immédiatement après la révolution qui mit la Maison de Bragance sur le Trône, les Portugais pillèrent un Village Espagnol nommé *Traigueros*. Ensuite ils passèrent plus avant, & ne laissèrent qu'une sentinelle dans ce Village. Le soldat Portugais, selon la bonne coutume du pays, mit bas son fusil, & prit sa guitarre pour s'amuser & passer le temps ; mais les cordes n'étoient pas d'accord, & ne rendoient que des sons désagréables. Un habitant de ce Village, choqué de la discordance de cet instrument, s'avança près du soldat Portugais & lui dit, que, s'il vouloit la lui remettre un instant, il accorderoit sa guitarre. Le soldat lui confia l'instrument, bien charmé de trouver quelqu'un qui sçût l'accorder ; & l'Espagnol, après l'avoir mis d'accord, le lui rendit fort poliment, en lui disant : *aora esta templada* (1).

(1) *La voilà maintenant d'accord.*

Les armes ſont la paſſion dominante des Eſpagnols ; ils lui ſacrifient le commerce, les manufactures & l'agriculture. Cela ne parut jamais ſi bien que dans la guerre pour la ſucceſſion ; les payſans abandonnant la charrue pour ſe ranger, ſoit dans le parti Autrichien, ſoit dans celui de la Maiſon de Bourbon. Ils n'avoient pas beſoin d'un Sergent pour les haranguer, ou d'un Officier pour les ſurprendre ou pour les enroller de force, comme cela ſe pratique en Angleterre ; ils alloient d'eux-mêmes ſe préſenter au champ de bataille, en criant, *a la guerra, à la guerra.*

A juger de la Milice Eſpagnole par les événemens de la guerre préſente (1760), on doit penſer en Angleterre qu'elle fait d'aſſez mauvaiſes troupes ; mais nous ſommes dans une grande erreur. Il n'y a pas dans le monde entier de ſoldats plus braves que les Eſpagnols, & tous ceux qui penſent autrement n'ont apparemment jamais lu l'Hiſtoire. Les Ducs de Berwick & de Bitonto, les Comtes de Gages & de Schomberg, le Prince de Heſſe, le Marquis de las Minas, les Généraux Stanhope, Peterborough, & Starem-

bergh ont été témoins de la bravoure des ſoldats Eſpagnols, & leur ont rendu toute la juſtice qu'ils méritoient. S'ils ne font pas aujourd'hui, dans cette guerre, un rolle bien brillant, ce n'eſt pas leur faute, & l'on n'a rien à leur reprocher. Les longues paix, le manque d'uſage, & le défaut de bons Généraux, tout cela combiné ſuffit pour émouſſer le génie guerrier d'une Nation. Que les Eſpagnols ſoient bien diſciplinés, & conduits par un Chef comme le Roi de Pruſſe, je réponds qu'ils feront parler d'eux & qu'ils ſe comporteront auſſi-bien qu'aucunes troupes qu'il y ait en Europe, ſur-tout la cavalerie. Ils ſupportent les plus horribles fatigues avec une patience incroyable; ils endurent le chaud, le froid, la faim, la ſoif, ſans ſe plaindre & ſans murmurer. Ils ont une conſtance & un courage étonnant pour les entrepriſes les plus dangereuſes; & quoiqu'aſſez lents de leur nature, quand une fois ils ſe ſont mis en mouvement, ils marchent & ſe battent avec beaucoup de chaleur, & avec une perſévérance opiniâtre.

Le trop d'attachement des Eſpagnols aux opinions des Anciens, à Ariſtote, à

Platon, à Scot, &c. enfin aux vieux préjugés de l'Ecole, a beaucoup nui chez eux & nuit encore au progrès des Sciences.

C'eſt en Médecine ſur-tout que leurs préjugés pour les anciennes doctrines ſe montrent avec le plus d'éclat. Des millions d'hommes ſont morts & meurent tous les jours en Eſpagne, parce que les Médecins ſe ſont toujours opiniâtrement attachés à ſuivre la pratique de Galien & d'Hippocrate, tandis qu'ils en auroient pu ſauver un grand nombre, s'ils avoient eu la même confiance à Boerrhave ou à Sydenham.

Les Eſpagnols ont encore beaucoup de penchant & de talent pour la politique. Ils entendent très-bien, & ils étudient avec beaucoup d'application les intérêts de leur pays. Le Payſan le plus groſſier va raiſonner ſur les affaires publiques, d'une manière qui ne ſeroit point déplacée dans la bouche d'un Sénateur ſéant aux États.

Pour vous donner une idée des Univerſités Eſpagnoles, je m'arrête à celle de Salamanque, qui eſt la plus ancienne, la plus fameuſe, & dont je vais faire la deſcription.

L'Université de Salamanque est composée de vingt-quatre Professeurs qui ont chacun mille ducats par an. La Bibliothèque est peu considérable, & tous les livres sont enchaînés, de crainte qu'on ne les lise ou qu'on ne les dérobe. Il y a douze Professeurs en Théologie, dont quatre donnent des leçons le matin, & quatre l'après-midi. Il y a aussi des Sous-Professeurs, ou des Régens subalternes, dont les honoraires ne sont que de cinq cents écus de vellon par an. Il y a un Professeur particulier pour la doctrine de *Durand*, & un autre pour celle de *Scot*. Le Docteur Subtil est celui qui a le plus besoin d'Interpretes, puisqu'Erasme dit quelque part, qu'il employa neuf ans pour entendre seulement sa Préface. Outre les Professeurs appointés, il y en a d'autres encore qui sont payés par les étudians. Le Cardinal Ximenès remplit autrefois une de ces dernières places, & sûrement il ne s'attendoit pas alors à faire dans la suite une si grande figure dans le monde. Les douze autres premiers Professeurs sont pour le droit civil & le droit canon, la médecine, la philosophie & les mathéma-

tiques. Les vingt-quatre Profeſſeurs de l'Univerſité ont à leur tête un Préſident qui s'élit tous les ans, & un Ecolâtre qui eſt toujours un Chanoine de Salamanque, & dont la dignité répond à celle de notre Vice-Chancelier. Ces deux emplois produiſent chacun 8000 ducats par an; & l'on m'a dit que les revenus de l'Univerſité ſe montoient à 90000 ducats. Anciennement on comptoit à Salamanque juſqu'à 7000 Écoliers; mais depuis plus d'un ſiècle ce nombre eſt conſidérablement diminué. Les claſſes ſont fort ſupérieures, & la plus petite peut contenir 2000 Écoliers. Tous les Etudians ſont habillés de la même manière, & ont tous, comme les Eccléſiaſtiques, une ſoutane, les cheveux coupés, & le bonnet; car perſonne ne peut y porter de chapeau L'Univerſité eſt compoſée de vingt-quatre Collèges, & un Écolier ne peut y demeurer que ſept ans. Le pont de pierre de Salamanque, qui eſt conſtruit ſur la Tormez, eſt un édifice Romain digne d'être remarqué.

La langue Eſpagnole eſt formée de deux langages différens, du Baſque & de l'ancienne langue Romance. Il y a bien

bien de l'apparence que les anciens Eſpagnols parloient Baſque, comme les anciens Écoſſois parloient la langue Erſe, & nos anciens Bretons le Gallois. Ces trois Idiomes, le Baſque, l'Erſe, le Gallois, ſubſiſtent encore en Europe; on les parle dans la Biſcaye, dans le pays de Galles, en baſſe Bretagne, & dans les montagnes de l'Ecoſſe. La langue Romance, ſuivant ſon étymologie, étoit une corruption du Latin ou de la langue Romaine; c'eſt aujourd'hui la langue Caſtillanne. Les Eſpagnols emploient ſouvent le B pour V, le C pour Q, &c. les Romains en faiſoient de même, en diſant *Beneri bixit*, pour *Veneri vixit* & *pequniam* pour *pecuniam*, &c. Les Eſpagnols aiment encore beaucoup le D final, comme les Romains le mettoient auſſi quelquefois à la fin d'un mot, ainſi que dans *predad*, *altad*, *merid*, pour *præda*, *alta*, *meri*. En Eſpagnol on trouve *verdad*, *libertad*, *jubentud*, pour *veritas*, *libertas*, *juventus*, &c. Quelquefois les phraſes Latines & Eſpagnoles ſont les mêmes mot pour mot. Le Caſtillan écrit encore fort ſouvent le Latin du bas Empire, ſans y rien changer. Je ſuis perſuadé que,

pour connoître le Latin que les Romains parloient pendant la seconde guerre de Carthage, l'Espagnol donneroit plus de lumières à cet égard qu'aucune autre langue de l'Europe.

On remarque beaucoup de ressemblance entre plusieurs mots Anglois & Espagnols; mais quelle est la langue qui les a prêtés à l'autre? c'est ce qu'il n'est pas aisé de décider. Voici quelques-uns de ces mots: *casaca, a cassock*, une soutanne; *mucho, much*, beaucoup; *rajas, rags*, des haillons; *carpa, a carpe*, une carpe; *golfo, a gulph*, un golphe; *falta, a fault*, une faute; *carga, a charge*, une charge, &c. Notre mot *ropper*, sorte de manteau, vient évidemment de l'Espagnol *arropar*, se tenir chaudement; *to vamp* racommoder, d'*avampier* qui signifie des guêtres repetassées; *harquebust* arquebuse, d'*arcabuz*; *cordwainairs* du mot François *cordonniers*, mais provenant de l'Espagnol *Cordova*, Cordoue, parce que le cuir dont on faisoit les souliers, lorsqu'on commença à faire usage de cette chaussure, venoit de Cordoue; *tabard* une cotte-d'armes, de *tavardo* qui signifie la même chose, &c.

Le Chancelier Bacon, parlant de

l'abondance de la Langue Eſpagnole, dit que nous n'avons point de mots auſſi expreſſifs que leur *Deſenveſtura* & *Deſpejar*. Il eſt certain que l'Eſpagnol aime les longs mots, les *ampullas* & *ſeſquipedalia verba* d'Horace. *Deſpavilladeras* n'eſt-il pas un mot trop long & trop ſonore, pour exprimer une choſe auſſi vile, auſſi commune que des *mouchettes* ? Ils ont des mots de ſept, de huit, & quelquefois de neuf ſyllabes, comme *abandonamiento*. Comme il y a quelque choſe de pompeux & de magnifique à la fin des mots Eſpagnols, & dans leur ſon, ils ont auſſi un tour de phraſe & une manière de s'exprimer particulière. Par exemple, nous diſons en Angleterre *le Roi & la Reine*, & eux diſent les Rois Catholiques, *los Reyes Catholicos :* le Roi d'Angleterre ſigne, *George Roi*, & le Roi d'Eſpagne ſigne, *moi le Roi ;* nous diſons, *puiſſiez-vous vivre long-temps :* & eux diſent, *viveż mille ans & plus*. Ils ſe ſervent ſouvent du mot *mentira*, & n'oſent s'exprimer par celui de menſonge. Ils ne prononcent jamais les mots *cuerno* ou *cornudo*, ſans demander pardon à ceux à qui ils parlent : on m'a dit que

les Italiens avoient la même délicateſſe. Don Juan de *Jaurequi* a traduit en vers la Pharſale de Lucain. J'ai pris toutes les peines du monde pour me procurer cette traduction; je n'ai jamais pu la rencontrer nulle part. On a dit de Brébeuf, qu'il étoit plus Lucain que Lucain même, *Lucano Lucanior;* que doit-on penſer de la verſion de Don Juan, & quelle doit être l'emphaſe de Lucain, qui étoit né Eſpagnol, rehauſſée de toute la pompe, de l'harmonie & de la magnificence de la Langue Caſtillanne! Les Eſpagnols ont une infinité de proverbes, ſoit politiques, ſoit littéraires, ſoit militaires, & pour quantité d'autres objets. Voici un de leurs proverbes politiques. *Con todo el mundo guerra, y paz con Ynglaterra:* « La Guerre avec » tout le monde; la paix avec l'Angleterre ». Ils en ont qui ſont fort ſinguliers, comme *Mas quiero, que ſe mueran ſeys Duques, que morir me yo,* » J'aime mieux que ſix Ducs meurent » que moi, » *Un aſno coxo, un hombre roco, y el Demonio, todo el miſmo,* » Un âne boiteux, un homme roux, » & le Diable ſont la même choſe ».

Le génie militaire dont eſt animée

cette nation se fait voir jusques dans ses divertissemens, & sur-tout dans le jeu des cartes. Ils appellent les quatre rois *Matadores*, tueurs d'hommes, parce-qu'ils conçoivent les Souverains comme autant de guerriers. Le nom de *Spadille*, qu'ils donnent à l'as de pique, vient de *spada*, & signifie une petite épée : *Bastos* est le nom de l'as de trefle, parce qu'il représente une massue, & *Punto* est celui de l'as de carreau, parce qu'il représente la pointe ou le fer d'une lance, &c. &c.

Pour vous montrer, Monsieur, le rapport que les Langues Castillanne, Basque & Portugaise ont entre elles, voici dans ces trois idiomes l'Oraison Dominicale que j'ai disposée en trois colonnes pour que vous puissiez les comparer ensemble.

Caſtillan.	*Baſque.*	*Portugais.*
Padre nueſtro, que eſtas en cielos : Sanctificado ſea tu nombre, venga tu Reino. Sea hecha tu voluntad, aſſi en la tierra, como en el cielo. El pan nueſtro de cada dia danos oy. Y perdonanos nueſtras offenſas, aſſi commo nos otros perdonamos a los que nos offenden. Y no nos metas en tentacion, mas libranos de mal. Amen.	Gure aita ceni etan aicena; ſanctifica bedi hire icena; ethor bedi hire reſuma; eguin bedi hire vorondatéa, ceruan begala turrean ere. Gure eguneco oguia igue egun. Eta quitta ietza que gure, corrac, nola gus gorduney, quittazen baitrarega. Eta ezgaitzala far eraci tentationetan, baina de lura gaitzac gaichtotic.	Padre noſſo, que ſtas nos ceos. Sanctificado ſeia o teu nome. Venha a nos o teu Reino. Seja feita a tua vontade, aſſim na terra, como nos ceos. O paô noſſo de cada dia nos dai hoje. E perdoanos as noſſas dividas, aſſim como nos perdoanos aos noſſos dividores. E nao nos deixes cahir en tentaçao, mas livranos de mal. Amen.

On peut remarquer ici que le Caſtillan eſt tiré du Latin preſque mot pour mot; que le Baſque eſt Barbare, & que le Portugais n'eſt qu'une corruption du Caſtillan.

C'eſt dans le lit que l'on déjeûne & qu'on ſoupe très-ſouvent en Eſpagne. Les Eſpagnols font peu d'uſage du thé, & ne prennent guères que du chocolat. Ils boivent fort peu de vin; & leur dîner n'eſt ordinairement compoſé que d'un plat, qu'ils appellent un *pochao*, ſorte de haricot ou de pot-pourri, dans lequel il entre du bœuf, du mouton, du veau, du cochon, du lard, des herbages, &c. le tout cuit & mêlé enſemble. Les riches ſe font ſervir le même plat apprêté plus délicatement, & on l'appelle *olla podrida*, pot-pourri. La tempérance dans le boire & le manger eſt ſans doute une des premières vertus des Eſpagnols en général; & ils ont coutume de dire *unas azeitunas, una ſalada, y ravanillos, ſon comida de los cavalleros*, » Des olives, une ſalade, & des » radis ſont la nourriture des Cheva- » liers ». Ils mangent beaucoup d'ail, & dans leurs repas ils ne changent ni de couteau ni de fourchette; mais

auſſi ne ſe piquent-ils point de délicateſſe & de propreté.

Le goût de la danſe & de la galanterie eſt généralement répandu par-tout; ce ſont les deux paſſions dominantes de tous les Eſpagnols. Depuis le regne des Bourbons en Eſpagne, la jalouſie y a été renfermée dans certaines bornes. On a obſervé qu'à meſure que les pays ſe civiliſent, cette horrible paſſion diminue. La danſe eſt pour les Eſpagnols un divertiſſement ſi agréable, que les femmes les plus âgées ne s'en privent point, & ne veulent être exclues d'aucune fête. On voit ſouvent la grand'-mère, la mère, & la fille, danſer enſemble dans la même aſſemblée. Les Anglois au contraire abandonnent la danſe à la jeuneſſe, & réſervent les cartes pour les gens âgés. Les deux danſes favorites des Eſpagnols, ſont les *ſequidillas* & le *fandango*. La première a quelque choſe de reſſemblant à notre danſe Angloiſe appellée *le hay*. L'autre eſt fort ancienne & paroît venir des Romains, quoique les Eſpagnols y aient mêlé je ne ſçai quoi d'Arabeſque. Ils ſont généralement fous de cette danſe, les Grands, la Nobleſſe, les Bourgeois, & le petit Peu-

ple. Je lui ſoupçonne quelque reſſemblance avec la *pantomime de Leda*, qui ſe danſoit chez les Romains.

Voici comment on vit en Eſpagne : on va le matin à la Meſſe, on dîne à midi, on dort l'après dîner, c'eſt-à-dire, on fait la méridienne, ou ce qu'ils appellent *la ſieſte*, & le ſoir on va faire un tour pour prendre l'air. L'étiquette générale, eſt que dans les rues & dans les Egliſes les hommes ſoient tous habillés de la même façon, & que les femmes ſoient toutes entre elles habillées auſſi de la même manière. Celles-ci cependant, dans leurs viſites, ſont habillées chacune à ſa mode, ou à ſa fantaiſie ; & leurs ajuſtemens ſont plus beaux, plus ornés que ceux de nos Dames en Angleterre. On conçoit aiſément quel avantage c'eſt pour la galanterie Eſpagnole que tout le monde ait en public le même uniforme. Les femmes ont un galant d'office comme les Italiennes ont leur *ſigisbée*. Leur promenade du ſoir me paroît un divertiſſement fort inſipide. On ne voit qu'une longue file de carroſſes, qui ſe ſuivent les uns les autres, & remplis, à la vérité, de beau monde. Ici c'eſt un Duc avec ſon Confeſ-

seur ; là ce sont deux jeunes Abbés dans un vis-à-vis. On voit quelquefois dans un seul carrosse, comme dans les portraits de Wandyck, une famille entière, composée du mari, de la femme, des enfans, des nourrices & des femmes-de-Chambre. Les jours de *gala* ou de fête à la Cour, les laquais sont en fort beaux habits de livrée avec des plumets. Le nombre des domestiques que les Grands & les gens de distinction ont à leur service, est ici porté à l'excès. En voyant ces légions de gens de livrée, je me rapellois cette expression de Tacite, *familiarum nationes*. Vous sçavez que le nombre des esclaves s'accrut tellement à Rome, qu'il devint à charge à l'Etat, & plus onéreux que l'entretien des légions. Il y a des Grands d'Espagne, qui ont jusqu'à trois ou quatre cents domestiques. Notre Ambassadeur fut obligé d'en prendre environ une centaine, pour se conformer à l'usage du pays. Comme les carrosses sont toujours attelés de six ou de quatre mules, il y a d'ordinaire deux postillons & quelquefois même jusqu'à quatre, & six laquais derrière, outre un palfrenier qui prend deux mules lorsqu'on est aux

portes de Madrid, parce qu'il n'eſt pas permis d'entrer dans la Ville avec plus de quatre mules. Dans les grandes chaleurs, on ôte l'impériale & les côtés du carroſſe, pour mieux reſpirer la fraîcheur. On ſe ſert rarement de chaiſes à porteurs; mais ceux qui s'en ſervent, ont toujours ſix laquais à leur ſuite. Deux ſe tiennent à côté des porteurs pour les aider & les ſoutenir, s'ils faiſoient un faux pas; deux autres marchent aux deux côtés de la chaiſe, & deux ſont derrière avec des lanternes, même en plein jour: en un mot, on a ordinairement neuf à dix domeſtiques, quand on prend la chaiſe à porteurs, & huit à neuf quand on va en carroſſe.

Madrid n'a point de Siége Épiſcopal, ni Archiépiſcopal; elle eſt bâtie ſur des collines dans le voiſinage d'un petit ruiſſeau appellé le *Manzanarez*, ſur lequel Philippe II a fait bâtir un très-grand & très-beau pont: ce qui fit dire à un François, que *le Roi devoit vendre le pont pour acheter une rivière.*

Charles V ayant été rétabli à Madrid d'une fièvre quarte qui le tourmentoit depuis long-temps, fixa dans cette ville la réſidence royale; mais on

ne peut s'empêcher de trouver ce choix bien bisarre. La capitale d'un Royaume aussi vaste & aussi grand que l'Espagne, devroit être dans un endroit comme Séville. Il y a une belle rivière, un bon port, toutes les aisances & les commodités de la vie; le commerce s'y feroit aisément, & l'on y jouiroit d'une heureuse abondance. Mais les dépenses qu'il faudroit faire pour ériger de nouveaux Tribunaux & bâtir de nouveaux Palais, font un grand obstacle à l'exécution d'un si beau projet.

Madrid est entouré de montagnes fort élevées, dont le sommet est toujours couvert de neiges. Elle n'est point fortifiée, & n'a point de fossés; elle n'a que des murailles de terre, & les portes de la ville, suivant le goût du pays, ont la ferrure en dehors. Il y a peu de belles rues, excepté la *Calle Major*, la *Calle d'Atocha*, la *Calle d'Alcala* & la *Calle d'Aucha*; toutes les autres sont longues, étroites & remplies de boue. La Place Majeure est la seule belle place qu'il y ait à Madrid; elle est grande, spacieuse & assez régulière; c'est dommage qu'il y ait tant de balcons aux fenêtres qui donnent sur

cette place ; cela préſente une uniformité déſagréable.

Les maiſons de Madrid ſont de brique pour la plûpart, & les murs en ſont bâtis à ſec, parce que la chaux y eſt fort rare & fort chère. La pierre coûte encore bien plus, parce qu'il faut la faire venir de cinq à ſix lieues. Le prix des loyers eſt exorbitant, & l'on ne peut être meublé qu'à force d'argent. Si vous voulez, par exemple, avoir des vîtres à vos fenêtres, il faut les y faire mettre vous-même ; car en louant une maiſon, vous n'y en trouverez point. Toutes les maiſons en général ſont miſérablement bâties, les murs n'ont aucune ſolidité, aucune épaiſſeur ; ils ont un air poſtiche, & ſemblent n'avoir été conduits que pour faire ligne dans la rue, ſans qu'on ait eu deſſein d'y habiter. Auſſi faut-il ordinairement traverſer deux ou trois appartements fort vaſtes, pour parvenir à une petite chambre où toute la famille ſe retire. Les maiſons ont ainſi plus l'air d'une priſon qui renferme des eſclaves, qu'elles ne reſſemblent à l'habitation de gens qui jouiſſent de leur liberté. Toutes les fenêtres du rez-de-chauſſée, & ſou-

vent toutes celles de la maiſon, ont de grands balcons, & ſont encore fermées par un treillis de barres de fer qu'on appelle une *jalouſie*. Une ſeule famille n'occupe pas toute une maiſon, comme nous faiſons ordinairement en Angleterre; mais il y a toujours pluſieurs familles, qui ſouvent ne ſe connoiſſent point, & n'ont entr'elles aucune liaiſon. Les gens riches & à leur aiſe ont un appartement d'hiver & un appartement d'Été. On voit cependant à Madrid quelques Palais magnifiques, ſur-tout ceux qui ont été bâtis par des Vicerois au retour de leur commiſſion. Il y a des Grands d'Eſpagne qui ont auſſi de très-beaux Hôtels, avec de grandes cours, & à portes cochères, quoiqu'elles ſoient fort rares à Madrid. La maiſon qu'occupoit le Chevalier *Keene*, notre Ambaſſadeur, étoit grande, ſpacieuſe & magnifique. Elle avoit été bâtie par un des deſcendans du fameux Cortez, & quoiqu'elle eût été anciennement plus d'à demi-brûlée, il y reſtoit encore aſſez d'appartemens pour loger à l'aiſe deux ou trois cents perſonnes. Le Comte de Briſtol la retint après la mort de ſon prédéceſſeur, &

la remit enſuite au Prince *Catholico*.

Les Étrangers ſont fort embarraſſés pour trouver des logemens à Madrid ; il n'y a que *la Fontaine d'or*, qui ſoit une Auberge paſſable. Les Eſpagnols n'aiment point à avoir des Etrangers dans leurs maiſons, ſur-tout lorſqu'ils ne ſont pas de la Religion Catholique. On ne ſçait à Madrid ce que c'eſt que Cabaret ou Caffé ; ils n'ont qu'un ſeul papier de nouvelles, qui eſt la Gazette même de Madrid. Les lieux de Spectacles ſont, l'Amphithéâtre, où ſe font les courſes de Taureaux ; le Théâtre de la Croix, & celui du Prince.

Le bruit que font toutes les nuits des troupes de Pélerins qui chantent les Pſeaumes ou qui récitent le Roſaire, eſt auſſi déſagréable pour un Étranger, que les Proceſſions éternelles qui ſe font, ſur-tout dans le temps de Pâques, la Proceſſion des Flagellants, &c. &c.

On ne ſçauroit traverſer les rues de Madrid, ſans voiture ; car ici, comme à Edimbourg en Ecoſſe, on jette pendant la nuit toutes les immondices dans les rues, & l'on ne peut guères aller à pied, ſans marcher dans l'ordure.

Après les Palais du Roi, ce qu'il y a

de plus beau à Madrid, c'eſt le Collège des Jéſuites, qui eſt d'une Architecture ſimple & noble.

Le Palais neuf eſt au midi de la ville; il eſt bâti dans le même endroit où étoit l'ancien Palais conſtruit par Charles V, & dans lequel fut renfermé François I. La Maiſon des champs, ou *la Caſa del campo*, a été bâtie par Philippe III, pour y loger ſa Maitreſſe. *Buen-retiro*, eſt l'ouvrage du Comte-Duc d'Olivarez, premier Miniſtre ſous Philippe IV. Madrid a quelques Couvents très-beaux, bien bâtis, & entr'autres celui de Notre-Dame d'*Atocha*, ou du Buiſſon; c'eſt dans l'Egliſe de cette Maiſon que ſe chantent les *Te Deum*. Le Couvent de *Saleſas* eſt encore d'une fort belle Architecture. Il y a un Couvent de Chanoineſſes, qu'on appelle *les Dames de Saint-Jacques*.

Selon les meilleurs Écrivains Eſpagnols, les Couvents d'Hommes & les Monaſtères de Filles, dans toute l'étendue de l'Eſpagne, ſe montoient en 1623, à 2141 Maiſons, & le nombre des Religieux & Religieuſes, à 44915 : calcul que tous ceux qui connoiſſent le génie de cette Nation, ne trouveront ſûrement pas exagéré.

LETTRE XXII ET DERNIERE.

Voyage de Madrid à Lisbonne.

SA Majeſté Catholique n'ayant pas jugé à propos de rendre au Comte de Briſtol une réponſe poſitive & analogue à la demande faite par la Cour Britannique, nous nous attendions à bruſquer notre départ, & nous fîmes en conſéquence nos préparatifs. Après nous être munis des paſſe-ports néceſſaires, M. *Stanian Porter*, Conſul Général de la Nation Angloiſe, à Madrid, partit le premier, & prit le 16 Décembre le chemin de Liſbonne. Nous fûmes obligés de prendre cette route, parce que la guerre nous empêchoit de paſſer par la France, & que nous ne pouvions ſuivre la route de la Corrogne, ſans avoir des voitures, à moins que nous ne fiſſions un détour conſidérable en gagnant Compoſtelle. De plus, Sa Majeſté Britannique avoit elle-même fixé notre route, en ordonnant que le *Portland*,

Vaisseau de guerre, commandé par le Capitaine *Hughes*, fit voile directement pour Lisbonne, pour ramener en Angleterre l'Ambassadeur & toute sa suite. Notre Consul ayant ainsi pris les devants pour préparer nos logements, & tout ce qui nous étoit nécessaire, son Excellence se mit en route le 17 Décembre, sans prendre congé de la Cour d'Espagne.

Comme toute la Nation détestoit la guerre qu'on alloit avoir avec nous, les Espagnols ne pûrent voir partir l'Ambassadeur, sans en marquer les plus vifs regrets. Quelques-uns disoient tout haut, *es por nuestros pecados*, c'est pour nos péchés; & d'autres plus fins, que c'étoit un coup de politique, *es uno golpe politico :* c'est-à-dire, cette guerre n'est point une guerre nationale, mais une affaire de famille.

Quoique l'Ambassadeur se retirât sans avoir pris congé du Roi & de la Famille Royale, il reçut pourtant à son départ toutes les civilités & tous les honneurs dûs à son rang & à son caractère. Le Général Wall envoya des ordres à tous les Gouverneurs & Commandans des Villes par où devoit passer

l'Ambaſſadeur d'Angleterre, pour lui faire rendre les honneurs d'uſage. En conſéquence, dans toutes les places qui ſe trouvèrent ſur ſon paſſage, le Gouverneur vint complimenter l'Ambaſſadeur; les ſoldats étoient ſous les armes, tambour battant, avec les drapeaux; & à ſa ſortie on tiroit le canon des remparts.

Nous fîmes ſoixante-trois lieues avant que de pouvoir gagner le Portugal, & de paſſer la Guadiane à Badajoz, qui eſt la dernière Ville de l'Eſpagne ſur cette frontière. De-là nous fîmes encore vingt-neuf lieues pour nous rendre à *Aldea Gallega* petit Village au ſud du Tage, où l'on prend un batteau pour ſe rendre à Liſbonne.

Les deux tiers de notre route furent en pays ennemi, & le reſte, ſur un terrein eſcarpé, nud, ſec, affreux, & quelquefois cependant plus fertile que celui de l'Eſpagne, mais preſque auſſi mal cultivé. Outre cela l'hyver, qui eſt toujours déſagréable pour les voyageurs, le fut particulièrement pour nous. Depuis près de quinze jours il ne ceſſoit de pleuvoir, ce qui avoit tellement fait déborder les rivières que ceux qui conduiſoient nos équipages furent arrêtés

long-temps en chemin. Ajoûtez à cet inconvénient ceux de la saiſon, le froid, la violence des vents, & l'agitation extraordinaire qu'éprouve la Baye de Biſcaye pendant le mois de Décembre; vous verrez que nous vérifiâmes bien à la lettre ces paroles de l'écriture : *priez que votre fuite ne ſoit pas en hyver.*

Le premier endroit digne de remarque, qu'on trouve dans la route de Madrid à Liſbonne, eſt *Talavera de la Reyna* dans la nouvelle Caſtille, ſur les rives du Tage. C'eſt la plus grande Manufacture d'étoffes d'or & d'argent qu'il y ait dans toute l'Eſpagne. Ferdinand VI, qui la protégeoit beaucoup, a tâché de la faire fleurir par des encouragemens conſidérables; mais elle paroît déja décliner, ainſi que pluſieurs autres Manufactures. On fait auſſi dans cette Ville de fort belle vaiſſelle de terre. Talavera s'appelloit autrefois *Talabriga*; on la nomme aujourd'hui *de la Reyna*, parce qu'elle appartenoit à la Reine *Marie*, femme d'Alphonſe XII.

Avant que d'arriver à *Jarayſejo*, il faut paſſer ſur une montagne, dans un chemin tournant, fort eſcarpé, fort long, & dont quelques endroits ſont très-dan-

gereux. Nous mîmes une matinée toute entière à faire ce trajet, & un de nos chariots de bagage fût culbuté. La montagne qu'on eſt obligé de traverſer a deux lieues en-deçà de *Truxillo*, eſt auſſi très-difficile à paſſer. On eſt obligé de prendre des bœufs pour faire monter les voitures, tandis que des hommes pouſſent par derrière, ſans quoi il ne ſeroit pas poſſible de franchir ce pas. Truxillo eſt dans l'Eſtramadure, & dans un canton aſſez fertile; elle eſt ſituée ſur le penchant d'une colline commandée par une forteresſe qui eſt ſur la hauteur. Cette Ville, bâtie par Jules-Céſar, étoit appellée *Turris Julia*, d'où s'eſt formé par corruption le nom de *Truxillo*.

Le ſecond endroit remarquable, eſt *Mérida*, Capitale de l'Eſtramadure ſur les bords de la Guadiane. L'Empereur Trajan y a fait bâtir un magnifique pont qui eſt un fort bel ouvrage. On voit dans cette Ville pluſieurs veſtiges d'antiquités Romaines, tels qu'un amphithéâtre, un cirque, un aqueduc, les murailles de la Ville, & une très-belle colonne, qui eſt ſur la place du marché, au haut de laquelle on a placé

une ſtatue, &c. Cette Ville fut bâtie par l'Empereur Auguſte, qui la donna aux ſoldats vétérans, d'où elle fut nommée *Emerita Auguſta*, dont le nom moderne de Mérida eſt encore une corruption.

Sur les bords de la même rivière, à quatre lieues de Mérida, on trouve Lobon, où il y a une fortereſſe. Cette Ville s'appelloit anciennement *Lycon* qui ſignifie en Grec un loup, & le nom Eſpagnol a la même ſignification.

La dernière Ville de l'Eſtramadure ſur les frontière du Portugal, eſt Badajoz, Ville très-bien fortifiée, qui a un fort beau pont & une fortereſſe. Son ancien nom étoit *Pax Auguſta*, dont par corruption on a fait *Badajoz*. Ici nous fîmes à l'Eſpagne nos derniers adieux, & nous fûmes bien charmés de nous voir le lendemain au matin à Elvas dans le Portugal. Son Excellence y ſéjourna une journée entière, pour faire ſes dépêches & pour prévenir de ſon arrivée à Liſbonne M. Hay, notre Ambaſſadeur en cette Cour. Elvas eſt dans la Province d'Alentejo, & c'eſt la plus forte place des Portugais de ce côté-là. Elle a un Siège Epiſcopal, & une très-belle Ca-

thédrale ; la salle où s'assemble le Chapitre mérite encore d'être vûe. Le Doyen, après nous avoir fait un trés-gracieux accueil, voulut nous faire voir tout ce que l'Eglise offre de curieux pour un voyageur.

A six lieues plus loin, on trouve *Estremos* qui est une autre place de guerre, éloignée seulement de deux lieues de *Villa-Viçosa*, où, sur la hauteur, est une forteresse considérable. Estrémos est dans une situation fort agréable : la Ville est jolie & charmante ; elle a un air de propreté remarquable, & l'on y fabrique de très-belle vaisselle de terre. C'est près d'Estremos que les Portugais, sous le commandement du Comte de Schomberg, remportérent en 1663 une grande victoire sur les Castillans qui étoient commandés par Don Jean d'Autriche, & c'est la dernière invasion qu'ils aient faite dans ce Royaume. Après la bataille, on trouva dans la cassette de ce Prince un état de l'armée Espagnole, de l'artillerie, & des provisions de guerre & de bouche. Sur quoi, vous remarquerez, Monsieur, la mauvaise plaisanterie d'un des Secrétaires d'Etat de la Cour de Lisbonne,

qui, renvoyant ce Mémoire à la Cour d'Eſpagne, écrivit au bas : *Nous certifions que le préſent état eſt fort exact, ayant été trouvé ſur le champ de bataille* après la défaite *de Don Jean d'Autriche près d'Eſtremos le 8 Juin 1663.* Il y a préciſément aujourd'hui cent ans, que les Eſpagnols n'avoient fait aucune irruption en Portugal.

La Ville la plus remarquable, après celles dont je viens de parler, eſt *Arrayolos*, bâtieſur une éminence avec une bonne fortereſſe. Elle donne le titre de Comte à la Maiſon de *Caſtro*. Le 31 Décembre nous arrivâmes à *Aldea Gallega*, où nous nous trouvâmes tous réunis, après avoir été toujours ſéparés depuis notre départ de l'Eſpagne. Nous jouîmes du délicieux point de vûe du Tage, qui, dans cet endroit, n'a pas moins de trois lieues de largeur. Nous ne pûmes le traverſer que le lendemain matin à ſix heures, à cauſe de la marée. Nous nous remîmes un peu de nos fatigues; car il y avoit parmi nous des gens qui avoient horriblement ſouffert dans la route.

Nous entrâmes à huit heures du matin dans Liſbonne, où M. Hay reçut l'Ambaſſadeur

l'Ambaſſadeur avec toute ſa ſuite, & nous conduiſit dans ſon Hôtel.

Liſbonne eſt bâtie comme l'ancienne Rome ſur de petites collines. Il n'eſt pas poſſible d'imaginer un plus bel aſpect que celui de cette vûe ſur la rivière ; mais à meſure qu'on approche du rivage, on ne peut s'empêcher de déplorer les ravages que les tremblemens de terre y ont faits. Après que nous eûmes gagné les bords de la rivière, nous traverſâmes, dans l'eſpace de près d'un quart de lieue de longueur, quelques rues dont les maiſons étoient abattues des deux côtés, & dans le même état où le tremblement les avoit miſes. Il ne faut pas croire que la plus grande partie de cette belle ville ait été renverſée le jour même de ce funeſte événement. Le tremblement de terre ne détruiſit pas ſeulement un quart des maiſons ; mais l'allarme & l'épouvante s'étoient ſi fort répandues parmi les habitans, que la plûpart abattirent le deſſus des maiſons pour n'en être pas écraſés.

En conſidérant le temps qui s'eſt écoulé depuis ce déſaſtre, il paroît qu'on s'eſt très-peu preſſé de rebâtir les maiſons. Il n'y a que la Douane, l'Arce-

nal, le Théâtre, & quelques autres bâtimens qui aient été relevés.

Tout le monde convient, que le feu fit encore plus de ravage que le tremblement. Dans la première consternation, des milliers d'habitans se crurent malheureusement plus en sûreté dans les Églises, & laisserent leurs maisons en proie aux flâmes. Le plomb fondu qui couloit de toutes parts, & les toîts des maisons qui enfonçoient les planchers, ou qui renversoient les murailles, ont enseveli plusieurs milliers d'hommes. On ne peut se représenter cette scène d'horreur, de mort & de confusion, sans frémir & sans déplorer le sort de ces infortunés. Les secousses de la terre passées, le feu continua d'agir encore pendant plusieurs semaines, & l'on croit que cela seul préserva Lisbonne de la peste qu'on craignoit beaucoup, par la quantité des cadavres dont l'air devoit être infecté. On ne sçait pas au juste le nombre de ceux qui périrent dans ce jour de désolation; on conjecture seulement qu'il peut se monter à trente ou quarante mille ames (1).

(1) Selon plusieurs Relations, ce nombre est exagéré de moitié.

Vers les dix heures du matin, le Ciel étoit fort ſerein & du plus bel azur : on s'attendoit à avoir un des plus beaux jours du monde, & un quart-d'heure après, tout fut dans le déſordre, le trouble, la conſternation & l'horreur.

Ce funeſte événement produiſit divers effets parmi les Commerçans. Ceux qui étoient ſur le point de faire banqueroute, ayant perdu leurs Livres & leurs Regiſtres, ſe trouvèrent tout-à-coup débarraſſés de leurs dettes ; d'autres qui avoient toutes leurs richeſſes dans leurs papiers, ſe virent en un moment réduits à l'indigence.

Les calamités dont le Portugal, & ſur-tout Liſbonne, ont été affligées, depuis quelques années, n'ont point d'exemple dans l'Hiſtoire. Tremblemens de terre, incendies, famines, conjurations contre le Roi, exécutions ſur exécutions, empoiſonnemens ſur empoiſonnemens des perſonnes les plus qualifiées, des roues, des échaffauds, des tortures employées pour les plus grands Seigneurs de la Cour & du plus beau ſang, l'expulſion d'un Ordre Religieux très-célebre ; enfin aujourd'hui une inva-

sion dans le Royaume de la part d'une Nation puissante, ennemie naturelle du Portugal; des bataillons redoutables & nombreux qui ravagent leur territoire, qui portent le fer & le feu par-tout, & dont le canon, comme le tonnerre, gronde déjà aux portes de leur capitale; le Roi prêt à prendre la fuite, &c. &c. On trouvera difficilement tant de malheurs accumulés à la fois dans l'Histoire d'aucune Nation.

L'Auteur d'une Brochure imprimée à Madrid depuis peu, que je viens de recevoir, & qui a pour titre, *Prophétie Espagnole*, s'efforce de prouver que tous les malheurs dont le Portugal est accablé, ont leur source dans l'union de ce Royaume avec l'Angleterre, c'est-à-dire, avec des Hérétiques. Il est certain que l'Être Souverain qui gouverne cet Univers, agit par des loix générales, qui s'étendent sur le système entier de sa providence: on ne peut donc, sans blasphème, l'envisager comme un Partisan, qui ne fait que la petite guerre. Le reste de la Brochure tend à montrer que Sa Majesté Catholique n'a envahi le Portugal, que pour mettre les

Portugais en liberté, & les affranchir de la tyrannie des Anglois.

L'Arcenal de Liſbonne, le Théâtre, quelques Égliſes, & ſur-tout l'Aqueduc, méritent l'attention des Voyageurs. L'arcade du centre, dans ce dernier édifice, eſt peut-être un des plus beaux morceaux d'Architecture qu'il y ait en Europe. Cet Aqueduc a été endommagé en certains endroits par le tremblement de terre, mais le corps de l'ouvrage a réſiſté aux plus violentes ſecouſſes.

Le Théâtre eſt un édifice d'une très-belle forme, conſtruit avec beaucoup de goût & de jugement. Les Acteurs Portugais excellent dans la Pantomime. Je leur ai vu jouer *le Maître d'École*, & j'en ai été fort content; les ſcènes ſont animées, liées entr'elles, & bien raiſonnées. Nos Pantomimes en Angleterre, quoique ornées de décorations magnifiques & de machines ſurprenantes, ne préſentent rien ou preſque rien à l'eſprit. Je n'en ſuis pas fort étonné: le fameux *Garrick*, qui certainement eſt un des plus grands Acteurs de l'Europe, & un des meilleurs Juges du

Théâtre, eſt trop grand admirateur de Shakeſpear & de la Nature, pour ſonger à perfectionner des extravagances telles que nos Pantomimes.

Les rues de Liſbonne ſont mieux entretenues & plus propres que celles de Madrid; mais les montées & deſcentes continuelles les rendent extrêmement déſagréables. Preſque toutes les maiſons ont des jalouſies. Les Portugaiſes, plus agréables & plus jolies que les Eſpagnoles, ne ſe montrent pas auſſi ſouvent en public. Elles ont beaucoup de ſoin de leurs cheveux, & ſçavent ſe coeffer avec beaucoup de goût. Quoique le froid ſoit quelquefois très-piquant à Liſbonne, on fait très-rarement du feu dans les cheminées; on y ſupplée par des manteaux qu'on ne quitte pas même dans la chambre, & quelquefois par des braſiers.

La vue du Tage eſt charmante & fort agréable, ſur-tout des fenêtres des maiſons qui ſont ſur le bord de cette rivière. Les petits batteaux qui la traverſent ſans ceſſe, quelque temps & quelque vent qu'il faſſe; le grand nombre de vaiſſeaux de toutes les Nations; l'ar-

rivée ou le départ de la Flotte du Bréſil ; cette grande ouverture de la rivière au-delà de la barre ou de la rade ; le Château de Bellem, qu'on voit ſur la droite ; le Palais du Roi & le Château de Saint-Julien, qui ſont ſur la gauche, &c. &c. tous ces objets forment un magnifique coup-d'œil. Le paſſage de la Barre eſt quelquefois fort dangereux, ſoit en entrant, ſoit en ſortant de la rivière, à cauſe des bancs de ſable dont elle eſt ſemée. Nous en ſortîmes cependant, ſans avoir couru aucun riſque ; nous nous mîmes en mer le 19 Janvier, & nous débarquâmes à Falmouth en Angleterre, le 28 du même mois 1762.

LETTRE

De Don Grégoire MAYANS, *à M. Pluer,*

Chargé des affaires de la Cour de Coppenhague à celle de Madrid, sur la manière dont les Langues Hébraïque & Arabe sont cultivées en Espagne; sur les divers Manuscrits en ces deux Langues, dont l'Espagne est en possession, &c.

LEs Langues Arabe & Hébraïque ont toujours été très-florissantes en Espagne; & cela n'est pas extraordinaire, parce que la Langue des Hébreux renferme les Saintes-Écritures & ses Interprêtes, qui pour la plûpart ne sont pas fort sçavans, mais très-habiles dans cette Langue. Ajoûtez à cela, que les richesses de l'Espagne ayant toujours attiré des Juifs dans son sein, leur nombre s'est tellement accrû, qu'on fut autrefois obligé d'admettre leurs enfants

aux Ordres Sacrés, jusqu'à ce que, par différents Canons, sur-tout par le Concile de Tolède en 1547, cet usage fut absolument défendu. Ce Règlement devint nécessaire, parce qu'ils avoient tellement multiplié, que, dans une seule ville du Diocèse de Tolède, où il y avoit quatorze Eglises, toutes, à l'exception d'une seule, étoient desservies par des Prêtres de race Juive. Or, comme on s'apperçut encore en d'autres endroits de leur accroissement, il n'y a point de doute que ces Juifs étant fort appliqués à l'étude de leur Langue & des Livres Saints, n'y eussent fait beaucoup de progrès.

Les plus sçavans Ecclésiastiques, parmi les Chrétiens, se sont aussi livrés avec ardeur à cette Langue, sur-tout depuis le Concile de Vienne de l'année 1311, dans l'espérance de convertir les Juifs. C'est ce que nous apprenons de la première Clémentine, *Tit. de Magistris*, par laquelle il étoit ordonné que dans les Universités de Paris, d'Oxford, de Bologne & de Salamanque, qui étoient alors les plus célèbres, on enseigneroit l'Hébreu, l'Arabe & le Chaldéen.

On suivit cet ordre avec tant de zèle à Salamanque, que du sein de cette Université il sortit, comme du cheval de Troye, d'illustres Athletes qui entendoient si parfaitement les Langues Orientales, que personne ne pouvoit se mesurer avec eux. Cependant sous le regne de Ferdinand IX, le père de la Langue Grecque, on manquoit de Professeurs en Arabe & en Chaldéen à Salamanque, ainsi que vous le verrez dans les Lettres de *Clénard*, pag. 235.

Quant à l'Hébreu qu'on auroit dû continuer de faire professer publiquement, on sçait jusqu'à quel point la haîne & l'aversion, entre les Juifs & les Catholiques, a toujours été portée chez nous. Cette haîne, dont l'objet devoit se borner à la perfidie de ce peuple, s'est injustement & absurdement étendu jusqu'à la Langue Judaïque, & à tous les Sçavants qui la professoient.

On voit par l'Apologie d'*Ant. de Lebrixa*, homme du plus profond sçavoir, combien il eut de mortifications pour s'être livré à l'Hébreu. Cette Apologie est fort rare; mais vous en pourrez voir des Extraits dans mon *Essai d'une Bibliothèque*, pag. 33. Les Let-

tres de *Louis Vivès* vous feront voir avec quelle inhumanité on poursuivit *Jean Vergara*, & d'autres habiles *Hébraïsants*, à cause de leurs connoissances dans cette Langue. Jettez seulement un coup-d'œil sur les plaintes que fait *Arias Montanus*, à ce sujet, dans son Commentaire *de variâ Hebr. Lib. scriptione & lectione*, où il parle de la discordance & de la concordance des différentes versions.

Aussi, quoique le Cardinal Ximenès eût le premier donné l'exemple, pour porter les esprits à s'appliquer aux Langues Orientales, & sur-tout à l'Hébreu, tous les encouragemens pour ce genre d'étude tomberent à sa mort; & l'on est encore en Espagne dans ce cruel préjugé qu'on attache à cette utile étude une sorte d'infamie.

Par une suite de ce préjugé, il fut vivement disputé en Espagne au commencement du dix-septième siècle, si l'on devoit permettre la lecture des ouvrages des Rabbins. Cette question fut discutée avec chaleur & complettement résolue par *Mariana*, dans sa défense de la Vulgate. Cet Écrivain, dans le vingt-sixième Chapitre de cet ouvrage,

dit expreſſément, qu'on compteroit à peine en Eſpagne trente Sçavants à qui la lecture des Rabbins pût être de quelque uſage. Il ajoûte que ſes concitoyens n'étoient pas tellement livrés à l'ingrate étude des Langues, qu'on dût la leur interdire, & qu'ils avoient bien moins beſoin, à cet égard, de frein que d'éperons. Voyez encore ce qu'il a écrit ſur ce ſujet dans ſon Traité *De Rebus Societatis*, C. 6.

Le même *Mariana*, conſulté par l'Inquiſiteur Général, ſur ce qu'il penſoit de la lecture des Rabbins, répondit que le Talmud avec ſa gloſe devoit être abſolument interdit, ainſi que le Commentaire du Rabbin *Menahem* ſur le Pentateuque, & les *Zohar de Simeon Ben-Jochai*, que les Juifs croient avoir exiſté quelque temps avant Jéſus-Chriſt. Il ajoûte qu'il y a d'autres Écrits Rabiniques, dont la lecture ne doit pas être permiſe aux Sçavants. Enſuite il donne une liſte de certains ouvrages des Rabbins que des hommes ſages peuvent lire avec la permiſſion du Saint-Office.

Puiſque les Écrits des Rabbins ont été rigoureuſement prohibés, il n'eſt pas étonnant que leurs Manuſcrits aient

disparu, & qu'on n'en trouve point dans les Bibliothèques particulières. Il ne seroit pas même possible d'en trouver d'imprimés chez les Libraires. Il n'y a que l'Escurial, l'Eglise de Tolède, & le Collège de Saint-Ildéfonse, à Alcala, qui possedent encore quelques ouvrages des Rabbins.

Nous avons cependant dans nos Universités des Chaires de Professeurs établies pour les Langues Orientales; mais la plûpart de ceux qui les rempliſſent n'ont guères que le nom de Professeurs, & je me souviens que, dans l'examen qu'on fit de trois Candidats pour occuper une de ces Chaires vacantes, il n'y en eut pas un qui fût capable de lire sur le champ un chapitre de la Bible. A Salamanque & à Valence, il y a des Professeurs en Hébreu; mais point d'Etudians. Eh! comment pourroit-on apprendre ce qui n'est pas enseigné? Voici sur quoi vous pouvez compter: c'est que le Cardinal Ximenès fit revivre l'étude de l'Hébreu, & qu'elle expira peu de temps après avec les Disciples de Montanus.

Quant à la Langue Arabe, vous me permettrez, Monsieur, de m'étendre

un peu plus sur ce sujet, parce que nous en avons des monuments & des Manuscrits en plus grand nombre, mais dont on ne fait aucun usage, & qui sont des trésors enfouis. Plus les Arabes étendoient leurs conquêtes en Espagne, plus ils y répandoient leur Langue, comme vous le verrez dans *les Origines de la Langue Castillanne* d'Aldreti, Ch. 23.

Il n'est donc point surprenant qu'il y eût en Espagne plusieurs personnes aussi avides de célébrité dans les Lettres, que de gloire dans la carriere des armes, sur-tout au milieu de toutes les guerres qui s'élevoient entre tant de petits Rois rivaux, & dans un pays où le génie n'est pas rare. Les Arabes en Espagne s'appliquèrent particulièrement à la Philosophie, aux Mathémathiques & à la Médecine ; c'est-à-dire, à la Logique & à la Métaphysique, à l'Arithmétique & à la Géométrie, à la Botanique & à la Chymie.

Abunazar Alpharad de Séville, qui a écrit sur l'état de la Littérature en Espagne, fait mention de plusieurs sçavans Arabes qui ont laissé beaucoup d'ouvrages en cette Langue.

Ebn Alkalib Mohamed, & *Ben Ab-*

dallah, ont laiſſé en quatre grands volumes in-fol. une Bibliothèque *Arabe-Eſpagnole*, contenant les Vies de différents Califes, Généraux, Philoſophes, Poëtes & Femmes ſçavantes qui ſe ſont diſtingués dans les Sciences. Ces deux excellents ouvrages ſont actuellement dans la Bibliothèque de l'Eſcurial. Voy. *Nic. Antonii Bibliothec. Hiſp.* N°. 8. 9. & ſur-tout ſa ſçavante Préface.

Parmi les Rois d'Eſpagne, il n'y a guères qu'Alphonſe le Sage, qui ait porté ſon attention à la Langue Arabe. Ce fut par ſes ordres, qu'*Abraham Abenzoar* traduiſit, de l'Arabe en Eſpagnol, l'*Aſtrologie Judiciaire* d'*Hazalqui*; que *Judas*, fils de *Muſce*, traduiſit de même le Livre d'*Hali*, fils d'*Abenrageb*, ſur le même ſujet, dont *Ægidius de Tebaldis*, donna depuis une traduction Latine; & que *Judas*, fils de *Rabbi Moſes Hacken*, Chanoine de Tolède, traduiſit encore, de l'Arabe en Latin, les ouvrages Aſtronomiques d'Avicenne. Le même Prince fit auſſi traduire, du Chaldéen en Eſpagnol, un ouvrage ſur les Aſtrolabes & ſur l'uſage de ces inſtrumens, où il étoit traité du nombre & de la diſtance des Étoiles. Le célè-

bre *Honoré Joannes* fit faire une copie de ce Livre, qui étoit dans la Bibliothèque d'Alcala, & la mit à l'Escurial.

L'Université de Salamanque a beaucoup contribué aux progrès de la Langue Arabe. Elle comptoit parmi ses membres plusieurs Professeurs en Médecine fort sçavants, qui suivoient le système des Arabes. Personne n'ignore que ce sont eux (les Arabes) qui tirerent les premiers la Médecine des ténèbres de l'ignorance où elle étoit plongée; ils la firent fleurir dans leurs Écoles, & s'acquirent beaucoup de réputation. Ils ont encore les premiers introduit la vraie pratique de cet art, en réuniſſant la connoiſſance de la cauſe des maladies à l'application des remedes.

Quand les choſes furent au point de faire craindre aux Chrétiens que, les Maures ſe multipliant trop parmi eux, ils ne fuſſent ſubjugués par les Arabes, les Eſpagnols prirent alors toutes les précautions qu'ils pûrent pour éviter le joug qui les menaçoit. Entre autres moyens qu'on employa pour arrêter leurs progrès, il fut défendu aux Maures de Grenade de parler Arabe. C'eſt ce qu'on

apprend d'un discours de *Ferdinand Valor*, dans lequel il se plaint avec force des persécutions qu'on faisoit essuyer à ses compatriotes. Voyez l'*Histoire de la Guerre de Grenade*, par Didace Hurtado de Mendoza, Liv. 1. Sect. 7.

En 1568, on publia à Valence des Constitutions de l'Archevêque de cette ville, des Evêques de Ségovie, de Dertoza, d'Orihuela, du Commissaire Général des Proselytes, de l'Inquisiteur de Valence, & du Comte de Benavente, Viceroi & Capitaine Général de la même Province, par lesquelles il étoit ordonné que, toutes les fois que les Maures auroient quelques demandes à former en justice, ou des Contrats à passer, ils seroient conçus en Langue Castillane, ou dans l'idiôme de Valence, mais non en Arabe, sans quoi leurs écrits n'auroient aucune valeur, & ne seroient d'aucun poids.

Louis Bertrand, homme fort sévère, dans une Lettre qu'il écrivoit en 1579, à Jean Ribera, Patriarche d'Antioche, personnage d'une prudence consommée, dit, en parlant de la meilleure méthode de convertir les Maures à la foi Chré-

tienne, que la Langue Arabe devroit être défendue dans le Royaume de Valence, comme elle l'avoit été à Grenade, parce que les femmes & les enfans reſtant dans leur croyance ne pourront entendre les ſermons des Moines Eſpagnols, & les remontrances des Confeſſeurs. Voyez cette Lettre à la fin de la *Vie de Jean Ribera*, imprimée à Rome en 1734, & écrite par Jean Ximenès.

Mais d'autres grands-hommes, auſſi recommandables par leur piété que par leurs lumieres, étoient d'une opinion bien différente à cet égard. L'Archevêque de Grenade, Fernand de Talavera, ſuivant l'Hiſtoire de Grenade de Pedraza, part. 4. ch. 10, après avoir parlé avec beaucoup de chaleur, en faveur de la Langue Arabe, dit qu'il conſentiroit volontiers à perdre les deux yeux, pourvu qu'il pût entendre & parler aſſez bien cette Langue, pour enſeigner & prêcher la parole de Dieu avec force & avec onction. Il conſeilloit à ſes Curés de l'apprendre, pour pouvoir inſtruire les Maures. Voyez Joſ. de Siguenza, Part. III. de l'*Hiſtoire des Jéronymites*, Chap. 34. Ce fut lui qui dans le même

temps engagea le P. *Pierre d'Alcala*, Franciſcain, à compoſer un Vocabulaire Arabe.

Ce Vocabulaire, devenu très-rare, eſt un ouvrage excellent ; c'eſt le ſeul Livre où l'on trouve les Arabiſmes qui ſe ſont introduits dans la Langue Eſpagnole. Voyez les *Antiquités de l'Eſpagne* d'Aldreti, & l'*Origène* que j'ai donné.

L'Archevêque de Valence, *Martin Perez de Ayala*, homme d'un ſçavoir peu commun & d'une rare piété, pour procurer des inſtructions aux nouveaux Convertis au Chriſtianiſme, fit imprimer, en 1566, les *Inſtitutions de la Religion Chrétienne*, en Arabe & en Caſtillan, en deux colonnes, afin que les Prêtres puſſent s'en ſervir pour les Maures. Car en ce temps-là peu d'Eccléſiaſtiques entendoient l'Arabe ; & au commencement du dix-ſeptième ſiècle, il auroit été difficile de trouver dans le Clergé d'Eſpagne un ſeul homme qui pût entendre & parler cette Langue. Voyez la *Chronique des Maures d'Eſpagne* de Jacq. Bleda, pag. 84. Du temps de *Rodrigue Caro*, qui publia les Antiquités de Séville en 1654, il n'y avoit, à ce qu'il

rapporte, perſonne parmi les Eccléſiaſtiques qui entendît l'Arabe. Voy. Liv. 1. Chap. 23.

En 1595, on découvrit à Grenade des Médailles & d'autres Pieces anciennes ſur leſquelles il y avoit des inſcriptions qu'on n'entendoit point. Pierre de Caſtro, Archevêque de Séville, ayant paſſé au Siége de Grenade, viſita, preſſa & ſollicita *Thomas Erpennius*, qu'il ſçavoit être très-verſé dans la Langue Arabe, à venir donner des explications de ces Médailles. Mais il ſe refuſa à cette invitation, ainſi que Jean Voſſius le rapporte dans le Panégyrique qu'il a fait de ce Sçavant.

Par cette ignorance funeſte où l'on étoit alors plongé en Eſpagne, vous devez juger combien la Langue Arabe étoit mépriſée. Les Chrétiens brûlerent & détruiſirent tous les Livres écrits en cette Langue. Il y a dans le *Scaligerana*, pages 30 & 144, une Relation de ce déſaſtre, appuyée du témoignage d'Arias Montanus, ſuivant lequel les Manuſcrits qui furent jettés au feu, & qui traitoient de toutes les Sciences, Philoſophie, Théologie, Médecine, Mathématiques, &c. furent éva-

lués à plus de 100000 écus. Les Maures sur cela prirent l'allarme, & cacheren avec beaucoup de soin les Manuscrits qui leur restoient ; ils les mettoient dans des trous de murailles & dans les endroits les plus secrets.

Ces brûleurs de Manuscrits étoient apparemment agités des mêmes furies qui possédoient le Calife Sarrasin *Omar*, lorsqu'il fit brûler la Bibliothèque d'Alexandrie. Voyez *Albufarag* dans son *Hist. des Dynasties Sarrasines*, pag. 181, ou la traduction qu'en a donnée Pocock, pag. 119. On peut dire encore qu'ils respiroient le même esprit de fanatisme dont *Juan Zumaraga*, premier Evêque du Méxique, étoit enflammé, lorsqu'il ordonna de brûler toutes les Histoires Indiennes qu'on pourroit trouver, parce qu'il croyoit que les figures symboliques dont ces Livres étoient ornés, représentoient des Idoles. Voyez *Jean de Turrecremata, dans son Histoire de la Monarchie des Indes.* Liv. 3. Chap. 6.

Les Maures, témoins de ces ravages, déroberent donc, comme je viens de dire, avec toute l'industrie dont ils pûrent être capables, & leurs Manuscrits

& leurs Livres aux recherches de ces faux zélés. C'eſt ce qui fait que de temps en temps on en retrouve quelques-uns dans des ruines & dans des décombres de vieux bâtiments. J'ai vu moi-même aſſez ſouvent faire de ces ſortes de découvertes, ſur-tout à Bugarra, petite ville de la Province de Valence, dans laquelle on trouva, il y a près de 36 ans, pluſieurs Manuſcrits Arabes envelopés dans les feuilles d'une plante appellée *Spartum* ou Genêt, pour les mettre à l'abri de l'humidité & de la pourriture; on voyoit qu'ils avoient été cachés là exprès, & par des Maçons. J'envoyai deux de ces Manuſcrits, que j'avois fait relier proprement, au Roi de Portugal Jean V. Il m'en reſte un, un peu endommagé par la pourriture, & qui n'a ni commencement ni fin; je compte en faire préſent à *David Michel*, pour lui marquer combien je voudrois l'obliger.

En 1754, dans une petite ville du Diocèſe d'Albarracin, qui eſt de la Province d'Arragon, on trouva dans les cavités d'un mur fort épais, ſur des tablettes de pierre, plus de 144 volumes de Manuſcrits Arabes. Dès que j'en

eus avis, je priai le P. *François Ravago*, Confeſſeur du Roi, de faire part à Sa Majeſté de cette découverte, afin d'empêcher que ce Tréſor littéraire ne fût diſperſé. Le Roi ordonna ſur le champ qu'on les lui envoyât, & on prit grand ſoin de tous ceux qu'on pût ramaſſer. Le petit peuple en Eſpagne s'imagine que ces Manuſcrits Arabes contiennent des ſecrets magiques pour découvrir les tréſors cachés. Ainſi toutes les fois que quelques-uns de ces Manuſcrits tombent entre les mains d'un homme du peuple, on ne peut les en tirer qu'à force d'argent. Quand ils veulent faire l'eſſai des charmes magiques qu'ils attachent à ces Manuſcrits, ils prennent un Maure qui ſçait lire l'Arabe, & qui prétend traire une chèvre avec un crible. Les Eſpagnols ont emprunté cette coutume ſuperſtitieuſe des Arabes. *Voyez la Deſcription de l'Afrique de Jean Léon*, Liv. 3.

Vous avez vu que les Chrétiens en Eſpagne ceſſerent de parler la Langue Arabe, lorſqu'ils commencerent à devenir les plus forts, & qu'ils réduiſirent entierement les Maures ſous leur domination. On défendit même à ces

Maures de s'exprimer dans leur propre langue, & l'Arabe devint alors en Espagne une langue morte. *Voyez Aldreti dans ses Origines de la Langue Castillanne*, Liv. 1. Chap. 13.

Plusieurs Manuscrits Arabes furent la proie des flammes; mais un grand nombre fut transporté d'Espagne en Afrique. Un Envoyé d'Alger qui vint à Madrid, en emporta lui seul à sa part plus de 300 volumes. *Voyez la description de l'Afrique, par Jean Léon*, Liv. 4. pag. 523.

Une autre raison pour que l'Arabe soit fort négligé parmi nous, c'est que, dans les Imprimeries Espagnoles, on manque de caractères Arabes, ainsi que vous le verrez dans la permission du Roi rapportée au commencement du Livre des *Antiquités de l'Espagne* d'Aldreti. On en manquoit même dans le temps où l'Arabe fleurissoit en Espagne. De plus, nous n'avons point de Professeurs en cette Langue dans nos Universités. Il n'est pas possible de trouver chez aucun de nos Libraires un seul Livre Arabe imprimé ou manuscrit. Je ne me souviens pas même d'en avoir jamais vu dans les Catalogues imprimés de

de nos meilleures Bibliothèques, telles que celles de Don *Ant. Augustino*, de Don *Gabr. Soras*, de *Laur. Ramire de Prado*, du Marquis *de Montallegre*, d'*Emanuel Pantoja*, d'*André Gonzalès Barcia*, &c. & j'ai tous ces Catalogues chez moi. Le seul homme de Lettres, à ce que je crois, qui ait eu en Espagne un nombre assez considérable de Livres en Langues Orientales, c'est Don *Lucas Cortès*; cependant sa Bibliothèque, après sa mort, a été vendue pour rien.

Mais, pour vous dire tout, rien n'a plus fait négliger l'étude de l'Arabe & des autres Langues Orientales, que le mépris avec lequel les gens de Cour ont souvent traité les Professeurs. *Rodrigue Gomez*, de la Maison de Sylva, ayant un jour entendu vanter quelqu'un sur son habileté, sur son grand sçavoir dans ces Langues, demanda si cet homme entendoit aussi-bien le Castillan ? On lui dit qu'il ne pouvoit pas ignorer la Langue qu'il parloit tous les jours. *Tant mieux*, répondit Gomez : *il n'en faut pas davantage. C'est la seule Langue dont on fasse usage à la Cour; les autres ne méritent pas qu'on se fatigue l'esprit à les apprendre.*

Cependant on garde à l'Escurial un grand nombre de Manuscrits Hébreux & Arabes. Les plus sçavans hommes de l'Espagne, pour faire leur cour à Philippe II, lui présenterent ce qu'ils avoient de meilleur & de plus rare en ce genre, pour enrichir sa Bibliothèque. Il seroit trop long de vous en donner le détail ; je me bornerai aux Livres qui sont de mon sujet. Die. Hurtado de Mendoza laissa par son Testament sa Bibliothèque à Philippe II. Tous les Livres dont elle étoit composée furent mis à l'Escurial en 1575, & Siguenza, dans son *Histoire des Jéronimites*, Liv. 3. pag. 3, dit qu'il y avoit plusieurs Manuscrits Grecs, Arabes & Latins. Il y en avoit, dans la seule Langue Arabe, près de 400, concernant l'Histoire & les Sciences, comme Mendoza l'assure lui-même dans une de ses Lettres à Jérôme Zurita, que vous trouverez dans l'ouvrage intitulé, *Progrès de l'Histoire du Royaume d'Arragon*, par Don *Die. Jos. Dormez.*

Sur quoi trouvez bon que je releve ici trois mépriſes considérables dans lesquelles est tombé Jacq. Augustin de Thou, ou l'Auteur du *Thuana*. Il est

dit, 1°. Que Didace Mendoza a fait une Hiſtoire des Indes, & c'eſt Antoine de Mendoza. 2°. Ce Didace eſt encore confondu avec Ferdinand Mendoza, qui mourut fou, tandis que Didace mourut d'une amputation à la cuiſſe, comme le rapporte *Antoine Perez*. 3°. On oſe y avancer que la plûpart des Eſpagnols meurent fous, ce qui eſt une fauſſeté inſigne.

Montanus fit auſſi préſent à la Bibliothèque de l'Eſcurial, d'une très-grande quantité de Manuſcrits Arabes, Grecs & Hébreux, ſuivant le témoignage de Siguenza. Louis Faxardo, Grand Amiral, ſous Philippe III, dans une action où il battit les Turcs, prit 3000 Manuſcrits Arabes, que le Roi fit placer dans l'Eſcurial, ainſi qu'il eſt rapporté dans l'Hiſtoire de cette Maiſon, par *Franc. de los Santos*.

Malheureuſement pour la République des Lettres, la plus grande partie des Manuſcrits Orientaux, & ſur-tout des Manuſcrits Arabes, fut brûlée en 1674, comme Nic. Antonio le rapporte dans la Préface de ſa *Bibliothèque Eſpagnole*, ce qui eſt une perte irréparable. L'incendie commença le 7 Juin, & fit des ravages étonnans pendant quin-

ze jours de suite, suivant le témoignage de los Santos. Tous les Manuscrits de Faxardo furent dévorés par les flammes, excepté l'Alcoran, & quelques autres Livres en petit nombre.

Malgré cet accident, il reste encore à l'Escurial un assez grand nombre de Manuscrits Orientaux, sur-tout en Langue Arabe. Parmi ces derniers, on compte plus de deux cents Grammairiens, & encore plus de Rhétoriciens, de Poëtes, d'Orateurs, &c. *Michel Casiri*, Syrien de nation & Bibliothécaire du Roi, a composé le Catalogue de ces Manuscrits Arabes, dont il vient de publier le premier volume. Il est intitulé : *Specimen Bibliothecæ regiæ Arabico-Hispanicæ Scorialensis.* Je vous en envoie la première feuille, qui m'a été donnée par le Confesseur du Roi. Lorsque ce Catalogue sera répandu dans la République des Lettres, on connoîtra toutes les richesses de cette curieuse Bibliothèque. Il semble aujourd'hui que *Maître Léon* fut Prophète, lorsqu'il dit, suivant Ant. Perez : « Que la collection de Li-
» vres qu'on gardoit à l'Escurial devien-
» droit dans la suite un noble monu-
» ment de la magnificence royale ; mais

» que cette collection étoit plutôt un » tombeau qu'une Bibliothèque ».

Plusieurs hommes célèbres se sont plaint en effet depuis, qu'on ensevelissoit ces Livres tout vivants, pour me servir de leur expression. Mariana, dans son Traité *de Rege & Regis institutione, Lib. 3. Cap. 9.* dit en termes énergiques : « Que la Bibliothèque de l'Escu- » rial renferme plusieurs Manuscrits » Grecs d'une antiquité respectable, » qu'on y a apportés de tous les pays » de l'Europe ; mais que ces trésors » inestimables & plus précieux que l'or, » devroient être ouverts aux Sçavants » pour en considérer les richesses. Car, » ajoûte-t-il, en retenant tous ces Ma- » nuscrits en captivité, comme si c'é- » toient des criminels d'État, quel » avantage en revient-il au Public ? »

Je m'en tiens là sur cet article ; mais je ne veux pas omettre ce que le fameux Bautru dit au Roi d'Espagne (Philippe IV), après avoir vu l'Escurial. Le Roi lui ayant demandé ce qu'il pensoit de la Bibliothèque, il répondit que le Bibliothécaire de l'Escurial lui paroissoit l'homme du monde le plus propre pour cet emploi. Pourquoi donc, répliqua

le Roi. C'eſt, dit Bautru, qu'il eſt là comme un Eunuque dans le Sérail, & que Votre Majeſté ne pouvoit confier la garde de ſes tréſors littéraires à des mains plus innocentes & plus pures.

La collection entiere de tous ces Livres, ſemble être un effet de la providence; car où ſeroient-ils aujourd'hui, ſi on ne les avoit pas ramaſſés & gardés à l'Eſcurial? Il eſt vrai qu'on n'en fait pas grand uſage; mais c'eſt qu'on en a donné la garde à des Moines ignorants & jaloux, qui, comme dit le Doyen Martin, ne ſçavent que porter envie à ceux qui voudroient en tirer quelque fruit. Cardona, Evêque de Dertoſa, écrivant à Philippe II, touchant la Bibliothèque de l'Eſcurial, lui conſeilloit « de choiſir un Bibliothé-» caire qui fût extrêmement verſé dans » les Langues Grecque & Latine, & » qui poſſédât parfaitement les Auteurs » claſſiques. Quant à l'Hébreu, & aux » Langues Orientales, Votre Majeſté » peut aiſément ſe procurer de très-» ſçavants Rabbins. Il y en a mainte-» nant à Rome quelques-uns, nouvelle-» ment convertis à la foi Catholique, » qui ſont auſſi diſtingués par leur piété

» que par leur ſçavoir : tels ſont *An-*
» *dré*, *Paul* & *Julius*. Votre Majeſté
» peut auſſi faire venir un Turc & un
» Perſan, pour les mettre à la tête des
» parties qui leur ſeroient propres. Il
» exiſte aujourd'hui dans le Royaume
» de Naples un perſonnage illuſtre &
» ſçavant, dont le nom eſt *Eſtienne*,
» qui a été élevé à la Cour de Soly-
» man, & autrefois ſon favori. Cet
» homme a commandé deux Galeres,
» & après avoir été pris dans un com-
» bat, n'oſant plus retourner en Tur-
» quie, on l'a engagé à reſter à Naples
» où il jouit d'une penſion que le Roi
» lui fait. Ce ſeroit bien là ce qui
» vous conviendroit : il ſeroit à votre
» Bibliothèque d'un plus grand uſage
» qu'à la Cour de Naples, &c. &c. »

On ne dira pas que la Bibliothèque de l'Eſcurial fut un tréſor caché, ou qu'elle ne fut d'aucun uſage, lorſqu'Arias Montanus en étoit Bibliothécaire. Or ce qui nous manque aujourd'hui, ce ſont des gardes de Bibliothèque tels que Montanus.

Les Manuſcrits Arabes & Hébreux ſont ſur papier ou ſur parchemin. On garde à Barcelonne, dans la Chambre

Royale des Archives, une Pièce qui peut ſervir à prouver de quelle antiquité ſont les Manuſcrits ſur papier. C'eſt un Acte ou une Chartre de 1178, écrite ſur du papier ſemblable à celui de Manuſcrits beaucoup plus récens. En rapprochant différentes circonſtances, j'ai lieu de croire que ce magnifique papier ſe fabriquoit dans la fameuſe ville de *Setabis*, appellée enſuite *Xatira*, & aujourd'hui *Saint-Philippe* (1).

(1) Cette Ville, dont il eſt parlé ſi ſouvent dans les Romans & les Poëtes, étoit ſituée dans le Royaume de Valence, ſur la rive du Xucar. Elle étoit très-bien bâtie, & ſa ſituation étoit la plus agréable & la plus charmante qu'on puiſſe imaginer. En 1706, elle ſe déclara pour Charles VI, après s'être auparavant déclarée pour Philippe. L'année ſuivante, le Comte d'Asfeld l'aſſiégea, la prit, & fit paſſer tous les habitans au fil de l'épée : on n'épargna que les femmes & les enfans, & ceux qui n'étoient pas en état de porter les armes. La Citadelle capitula quelque tems après, & on y fit 800 Anglois priſonniers de guerre. Philippe fit raſer la Ville, & on y érigea une colonne avec cette Inſcription : *Ici exiſtoit autrefois une ville du nom de Xatira, laquelle, en punition de ſa trahiſon & de ſa révolte contre ſon Roi & la Patrie, a été raſée de fond en comble.* On rebâtit une nouvelle ville dans la même année 1707, & au même endroit, par les ordres de Philippe ; & c'eſt celle qu'on appelle aujourd'hui *Saint-Philippe*.

Le Géographe de Nubie, qui a écrit vers l'an 1150, ou peut-être un peu plus anciennement, dit que « *Setabis* est une » ville charmante; que ses environs sont » si délicieux, qu'ils sont passés en pro- » verbe; qu'on y fait surtout le plus beau » papier du monde ».

Il n'est pas surprenant que cette Ville ait acquis tant de celébrité par la beauté de son papier. Catulle fait l'éloge de ses toiles (1), dont on faisoit de beau linge de table. Pline dit que le lin de Setabis tenoit un des premiers rangs parmi le lin de l'Europe (2). Silius Italicus & Gratien en disent la même chose.

A l'égard des Médailles, le Comte Migazzi, aujourd'hui Archevêque de Vienne, lorsqu'il étoit Ambassadeur en Espagne, obtint par mon moyen, & par mes sollicitations, 320 médailles d'argent, 11 médailles de cuivre, & une médaille d'or, toutes monnoies Arabes, frappées en Espagne, & très-bien conservées. Je suis bien sûr que, s'il vouloit

(1) *Sudaria Setaba.*

(2) *Lino Setabi tertia in Europâ dabatur palma.*

en publier l'explication, il feroit plaiſir aux Antiquaires.

Avant que de finir cette Lettre, qui n'eſt déjà que trop longue, je vous préviens qu'il ne vous ſera pas poſſible de collationner aucun Manuſcrit, ſans la permiſſion du Roi. Outre cela, je ne connois perſonne en Eſpagne capable d'aider M. *David Clémens* dans la collection des Manuſcrits Orientaux, excepté M. Caſiri, Bibliothécaire du Roi; mais il n'a pas trop de tems à lui pour cette opération.

A Oliva, dans la Province de Valence, le 23 Décembre 1758.

AUTRE LETTRE

Du même Don Grégoire Mayans au Chevalier KEENE, *Ambaſſadeur d'Angleterre à Madrid, touchant la Polyglotte Compluteſienne, où Bible d'Alcala, &c.*

VOTRE Excellence m'ayant fait l'honneur de me demander quelques éclairciſſemens ſur la Bible de Complute, & touchant la nature des Manuſcrits différens dont les ſçavans Editeurs de cette Bible ſe ſont ſervis, je vais tâcher de ſatisfaire votre curioſité.

Don *Alvaro Gomez*, qui a écrit la Vie du Cardinal Ximenès, dit : » que » le Cardinal craignant que les ſacrés » Myſtères de notre Religion ne ſouf- » friſſent quelque atteinte par la mau- » vaiſe interprétation qu'on pourroit » donner à quelques paſſages de l'Ecri- » ture, s'apperçut que les Eſpagnols li- » ſoient très-peu les Livres de l'Ancien

» & du Nouveau Testament ; qu'alors
» sa crainte changea d'objet, & qu'il ap-
» préhenda que l'étude de ces saints Li-
» vres ne leur devînt totalement étran-
» gère ». *Liv. 2, p. 36 & 38.*

Don *Antonio de Lebrixa*, dans la Préface de son Apologie, nous fait voir combien la connoissance des Langues sçavantes étoit négligée de son tems, & en quel discrédit étoient alors tombés ceux qui les professoient dans les Écoles. Cette ignorance continua de couvrir l'Espagne jusqu'au tems de *Montanus* & de *Mariana* ; & je souhaiterois bien qu'aujourd'hui l'on ne pût pas nous faire encore le même reproche.

Gomez ajoûte, « qu'à l'exemple du
» grand Origène, qui, par une diligence
» inconcevable, recueillit toutes les
» Traductions de la Bible existantes de
» son tems, & en fit la collection si
» connue sous le nom d'*Hexaple*, Xi-
» menès ordonna qu'on fit une édition
» de la Bible, afin de remédier aux dé-
» sordres dont il étoit témoin. Dans
» cette édition, les Livres de l'Ancien
» Testament sont divisés en trois co-
» lonnes. La premiere contient le Texte
» Hébreu ; la seconde, la Vulgate ; & la

» troiſieme, la Verſion des Septante. A
» la fin de chaque page, eſt placée la
» Paraphraſe Chaldéenne, avec la Tra-
» duction Latine. Le Nouveau Teſta-
» ment, outre la Vulgate, renferme le
» Texte Grec très-correct. Il y a dans le
» dernier Volume un Vocabulaire des
» phraſes & des mots hébreux, qui a
» fait l'admiration des Sçavants; mais
» cette Addition manque dans quelques
» exemplaires, par la négligence des
» Imprimeurs. Cette entrepriſe du Car-
» dinal étoit magnifique & digne de lui,
» mais demandoit un très-grand tra-
» vail. Il ne falloit donc pas moins qu'un
» homme auſſi habile & auſſi patient
» qu'il l'étoit, pour ſurmonter tous les
» obſtacles dont elle étoit accompagnée.
» Il fit venir pluſieurs Sçavans très-ver-
» ſés dans les Langues Grecque & La-
» tine, pour l'aider dans ce travail. Le
» premier fut *Démetrius de Crète*, Grec
» de naiſſance, que le Cardinal, ſui-
» vant *Aubert le Mire*, avoit fait venir
» d'Italie ſous des offres avantageuſes.
» Le ſecond étoit *Antoine de Lebrixa*,
» à qui ſeul le Cardinal devoit l'idée
» de ſon entrepriſe, comme Lebrixa le
» dit lui-même dans ſon Apologie, qui

» eſt un fort bon Ouvrage. C'eſt dans » cette Apologie que vous verrez l'envie, la jalouſie & les mauvais traitemens qu'on fit eſſuyer à ce grand » Homme, pour avoir voulu remettre » en honneur les Sciences en Eſpagne, » & pour avoir fait ſes efforts pour les » faire fleurir dans l'Univerſité de Salamanque.

» Au commencement de ſon Livre, » il s'adreſſe au Cardinal en ces termes : *Je ne ſçais, Monſeigneur, ſi je n'ai pas bien à me plaindre de mon mauvais génie, qui ne m'a jamais porté qu'à des entrepriſes hardies, difficiles, & qui ne m'a fait publier que des Ouvrages qui m'ont attiré beaucoup de haîne & de mauvais offices. Si j'avois employé mon tems à viſiter mes amis ; ſi j'avois paſſé les nuits à lire la Fable & les Poëtes ; ſi j'avois lû ou écrit l'Hiſtoire ; ſi j'avois flatté les vivans ou encenſé les morts, j'aurois pû mériter des applaudiſſemens en Eſpagne. Mais parce que je ſuis occupé à préſenter la parole immortelle, qui, comme dit S. Jérôme, nous découvre ſur la terre ce qui eſt caché dans le Ciel, on me donne les noms d'impie, de ſacrilège, de faux Catholique ; je ſuis menacé d'être bientôt*

accablé de chaînes & traduit devant le Tribunal de l'Inquisition, pour y défendre ma cause en qualité d'hérétique. Je ne manquerai pas d'accusateurs, & j'en vois déja qui sont prêts à s'élever contre moi; ensorte que je puis m'appliquer ces paroles de l'Ecclésiaste : « Celui qui aug-» mente ses connoissances, augmente ses » peines ». *Si le devoir d'un Législateur est de récompenser les bons & les sages, & s'il doit punir les pervers, que faites-vous donc, grand Cardinal, dans votre Gouvernement? &c.*

J'omets le reste de la Lettre, & je n'ose pas le traduire. C'est ce grand Homme qui étoit un des Compilateurs en chef de la Polyglotte.

Gomez dit encore, « que Ximé-» nès fit venir *Lopez Astunica*, ou de » *Zuniga*, comme nous l'appellons en » Espagne, & *Ferdinand Nunez de Gus-» man*, dit *Pintiano*, de Valladolid, » lieu de sa naissance, nommée vulgai-» rement *Pintia*. Ce dernier étoit très-» sçavant dans le Grec & dans le Latin, » & il a reçu des éloges de Juste Lipse, » d'Antoine Schott & de plusieurs au-» tres ».

» Ximénès (c'est toujours Gomez qui

» parle) fit encore venir à Tolède *Al-*
» *phonſe*, Médecin d'Alcala, *Paul Co-*
» *ronello* & *Zamora*, qui poſſédoient
» tous parfaitement l'Hébreu. Ils avoient
» profeſſé cette Langue en différens Col-
» lèges, & tous trois ayant pris enſuite
» les Ordres ſacrés, le Cardinal crut
» devoir confier à leur ſçavoir & à leur
» vertu l'exécution de ſon entrepriſe.
» Ximénès eut ſoin de les conſulter ſur
» le plan de ſon Ouvrage, & leur donna
» de magnifiques récompenſes. Il leur
» recommandoit la plus grande dili-
» gence, *de crainte*, diſoit-il, *que tout*
» *étant incertain dans cette vie, vous ne*
» *perdiez en moi un protecteur tel qu'il*
» *le faut pour cet Ouvrage, ou que je ne*
» *perde en vous des hommes dont j'eſtime*
» *plus le ſçavoir & le travail que l'Ar-*
» *chevêché de Tolède.* Ces paroles du
» Cardinal ne furent pas infructueuſes,
» & ces ſçavans Hommes redoublerent
» d'activité pour mettre bientôt fin à
» l'Ouvrage. Ils ſe firent donner tous
» les Manuſcrits des deux Teſtaments
» que l'on pût trouver, afin de fixer le
» nouveau Texte dans ſa plus grande
» pureté, de corriger les erreurs de l'an-
» cien, d'établir la vraie leçon des paſ-

» ſages douteux, & de donner une ex-
» plication claire de tout ce qui paroiſ-
» ſoit obſcur ».

La plûpart de ces Manuſcrits, ſurtout ceux de l'Ancien Teſtament, furent tirés de différentes Synagogues, entr'autres de celles de Tolède & de Maqueda. Il étoit fort aiſé de les avoir, parce qu'en 1492, plus de dix ans auparavant, on avoit chaſſé les Juifs d'Eſpagne, & qu'ils avoient été obligés d'abandonner tous leurs Livres. Dans la ſuite, on enchaîna ces Manuſcrits dans les Tablettes de la Bibliothèque du Collège de S. Ildéphonſe à Alcala; mais malgré cette précaution ſingulière, on n'a pas laiſſé d'en dérober pluſieurs.

Gomez obſerve que: « les meilleurs
» Manuſcrits dont le Cardinal fit uſage,
» furent ceux de la Bibliothèque du
» Vatican, qui étoient de la plus haute
» antiquité ».

La Lettre que Ximénès écrivit à Léon X, & qui eſt à la tête du Pentateuque, le dit encore plus expreſſément. « Nous devons déclarer à Votre Sain-
» teté, que notre premier ſoin a été
» d'abord d'employer les hommes les
» plus habiles dans les Langues, & de

» nous procurer, de toutes les parties de » l'Europe, les Manuscrits les plus an- » ciens, les plus corrects & les plus au- » thentiques. Nous avons recueilli, avec » des peines incroyables, une très-gran- » de quantité de Manuscrits Hébreux, » Grecs & Latins. Pour vous, Très- » Saint Père, nous vous rendons des « graces immortelles, pour nous avoir » envoyé avec tant de bonté & de » politesse les Manuscrits les plus an- » ciens de la Bibliothèque Apostolique, » qui nous ont été d'un très-grand se- » cours ».

Dans la Préface de ce grand Ouvrage, le Cardinal s'adressant au Lecteur, s'exprime ainsi : « Quant à la partie » Grecque de l'Ecriture, il faut que » vous sçachiez que, pour fixer la pu- » reté du Texte, nous n'avons point » fait usage de Manuscrits vulgaires » ou communs, mais des plus anciens » & des plus corrects qui nous ont été » envoyés du Vatican par le Pape Léon » X. Ces Manuscrits sont tellement » reconnus pour authentiques, que, si » vous n'y ajoûtez point foi, vous ne » devez rien croire . . . . . A ces Ma- » nuscrits du Vatican, nous en avons

» joint pluſieurs autres, les uns tranſ-
» crits ſur les Manuſcrits les plus cor-
» rects du Cardinal Beſſarion, qui nous
» ont été envoyés par le Sénat de Ve-
» niſe, d'autres copiés ſur des Manuſ-
» crits que nous nous ſommes procurés
» par beaucoup de travail & de dé-
» penſes . . . . . Nous avons auſſi com-
» paré la Verſion de S. Jérôme avec
» différens Manuſcrits de la plus grande
» antiquité, ſur-tout avec ceux de la
» Bibliothèque publique de notre Uni-
» verſité d'Alcala, qui ſont en caractè-
» res gothiques, & écrits depuis plus
» de 800 ans; & vous y remarquerez
» une telle exactitude, que vous ne vous
» appercevrez pas de l'omiſſion d'un
» point ou d'une virgule. Cependant
» vous trouverez quelques noms-pro-
» pres qui ont été eſtropiés par l'igno-
» rance du Copiſte; mais nous les avons
» laiſſés à deſſein, tels qu'ils ſe ſont
» rencontrés ».

Outre les Manuſcrits de la Bibliothè-
que du Vatican & de celle de Veniſe,
Aubert le Mire rapporte que ceux de la
Bibliothèque des Medicis furent auſſi
conſultés.

» Les Manuſcrits du Vatican, conti-

» nue Gomez, furent envoyés au Cardinal par le Pape, qui admira la magnificence de Ximénès, & conçut de lui la plus haute idée. Ce Pape le consulta dans la suite sur des matières » importantes, quoique le Cardinal fût » alors en Afrique . . . . . La Version » des Septante fut établie en partie par » des Professeurs d'Alcala, en partie » par Démétrius, Pintiano & Zuniga. » On n'y omit aucun des hellénismes si » fréquens & si répandus dans cette Version ».

» Parmi les Sçavans qui s'occupèrent » à ce travail, il ne faut pas oublier » *Jean Vergara*, qui eut en partage les » Livres de la Sagesse. Il rétablit le Texte » en plusieurs endroits, & sur la fin de » ses jours, il voulut publier des Scholies sur l'Ecclésiaste; mais le mauvais » état de sa santé mit obstacle à ses » desseins ».

Vergara étoit un Chanoine de Tolède, qui non-seulement traduisit en latin le Livre de la Sagesse sur la Version des Septante, mais qui l'enrichit d'un Commentaire. Malgré toutes les preuves qu'il avoit faites d'une foi non suspecte, ce grand Homme fut mis à l'Inquisition au

mois d'Avril 1534, par *Alphonſe Mauricus*, Inquiſiteur général, comme L. Vivès le rapporte dans une de ſes Lettres à Eraſme. Cependant il ſortit de priſon, & vécut encore juſqu'en 1558.

» Tous ces Sçavans, pourſuit Gomez, furent employés à ce travail, environ depuis 1502, juſqu'en 1515 ou 1517; en ſorte que la vie du Cardinal finit à-peu-près lorſque ſon entrepriſe fut achevée & rendue publique.... Il ſeroit trop long & trop difficile d'entrer dans un détail circonſtancié de toutes les peines que prirent les Editeurs à comparer, à collationner, à examiner les Manuſcrits, tandis que le Cardinal étoit continuellement détourné de cette application, par celle qu'il étoit obligé de donner aux affaires de l'Etat ».

La Bible Complutéſienne fut commencée en 1502; mais on ne ſe mit à l'imprimer qu'en 1512. L'édition fut complette en 1517, & c'eſt préciſément l'année de la mort du Cardinal.

Gomez, pour donner une idée des dépenſes faites par Ximénès pour l'entrepriſe de ſa Polyglotte, rapporte que ſept Manuſcrits Hébreux ſeulement, qu'on gar-

doit encore à Alcala, & qui lui furent procurés par les soins de Zamora, lui coûterent 4000 écus (1), par où l'on peut juger du reste de la dépense.

Voici maintenant les Manuscrits Hébreux, Grecs & Latins qui subsistent encore à Alcala.

Manuscrits Hébreux. 1°. Une Bible du neuvième siècle; 2°. une Bible du douzième; 3°. un Volume de la Bible, sans date; 4°. un Pentateuque, sans date; 5°. deux Volumes de la Bible Chaldéenne.

Manuscrits Grecs. 1°. Une Bible en caractères modernes; 2°. les Pseaumes, d'un caractère fort ancien.

Manuscrits Latins. 1°. Une Bible, en caractères gothiques de près de 1000 ans; 2°. une Bible presque du même âge, ainsi qu'on en peut juger par les caractères; 3°. une Bible du douzième siècle, en deux Volumes; 4°. les Epitres de S. Paul, avec une Glose; 5°. un Nouveau Testament, avec des Notes.

» Les Manuscrits Grecs, selon Go-

(1) L'Auteur entend les écus demi-pistoles, ce qui fait près de 2000 livres sterling, ou 45000 livres argent de France, environ.

» mez, vinrent de Rome ; les Latins » furent tirés de différentes Bibliothè- » ques d'Europe. Les Manuscrits Latins » en caractères gothiques, ont plus de » 800 ans, & il en coûta des sommes » immenses pour les avoir à Alcala..... » Ainsi mettant en ligne de compte les » appointemens donnés aux Copistes & » aux Fondeurs de caractères, les grati- » fications données aux Editeurs, & les » différentes sommes payées aux Ou- » vriers, aux Agents, aux Messagers, » & à d'autres gens en sous-ordre, toute » cette dépense ne se montera guères » à moins qu'à la somme de 50.000 » écus ». (1)

Comme *Benoît Arias Montanus* a publié depuis notre *Edition Royale de la Bible*, & qu'il avoit fait usage de quelques Manuscrits que les Editeurs de la Polyglotte n'avoient pu se procurer, il n'est pas hors de propos de vous dire ici quelque chose de ce grand Homme.

Montanus étoit né à Frégénal de la

(1) C'est à la demi-pistole ; ce qui fait près de 25000 livres sterling, ou près de 200.000 écus argent de France.

Sierra, mot Espagnol qui signifie chaîne de Montagnes ; & c'est à cause de sa naissance dans les montagnes, qu'il fut appellé *Montanus*. Comme son pays natal étoit sous la juridiction de Séville *Hispalis*, il se nomma *Montanus Hispalensis*. Il fut le premier qui obtint, en 1552, dans l'Université de Salamanque, une couronne de laurier. C'étoit un homme de la plus grande probité, rempli de talents, & d'un jugement exquis. Il écrivoit également bien en vers & en prose, & il apprenoit aisément toutes sortes de Langues. Il possédoit le Grec, le Latin, l'Hébreu, le Syriaque, le Chaldéen, l'Arabe, le François, le Hollandois, l'Anglois & l'Allemand. Dans son Commentaire sur Isaïe, il dit qu'il sçavoit treize Langues. Il étoit, outre cela, bon Poëte & fort versé dans les Belles-Lettres, qu'il mêloit toujours avec ses études les plus sérieuses. Ce fut donc un grand bonheur pour l'Espagne, que les exemplaires de la Polyglotte commençassent à devenir rares. Car on ne tira que 600 Volumes de cette édition, c'est-à-dire, qu'il n'y en eut que 100 exemplaires, ce qui paroît certain par les Lettres de Léon X à l'Evêque d'Avila

&

& à l'Archidiacre de Cordoue. Mais ce fût un plus grand bonheur de ce qu'elle poſſédoit un homme tel que Montanus, qui, de concert avec le fameux Plantin, Imprimeur, gagna ſur l'eſprit de Philippe II, d'entreprendre un Ouvrage plus conſidérable que la Polyglotte de Ximénès, quoique beaucoup moins diſpendieux. Philippe II aimoit la gloire, mais il étoit attaché à ſon argent; cependant il agréa cette entrepriſe en 1578, & il envoya Montanus dans les Pays-Bas, avec ordre de réimprimer la Bible Complutéſienne, augmentée & corrigée. Montanus ſe ſervit de ſept Manuſcrits Hébreux, que Ximénès s'étoit procurés à grands frais, de Veniſe, mais dont il n'avoit pu faire uſage lui-même. Il avoit encore de plus un Manuſcrit de la Verſion Latine de la Paraphraſe Chaldéenne.

Mais croiroit-on que Montanus, par cet utile travail, ſe fit un grand nombre d'ennemis? Il fut cité deux fois devant le Pape, pour ſe défendre du crime d'héréſie dont il étoit accuſé. Ses plus grands ennemis étoient *Léon de Caſtro*, Chanoine de Valladolid, & Profeſſeur d'Éloquence à Salamanque,

& Jean Mariana, que je nomme à regret, grand homme d'ailleurs, mais qui par envie, ou par jalousie, déféra Montanus à l'Inquisiteur Général, & montra beaucoup de passion contre lui dans sa *Défense de la Vulgate.*

Montanus répondit à ses adversaires par une Apologie où il réfuta vivement & solidement tous les chefs d'accusation formés contre lui. Cette défense de Montanus, dont il est parlé dans le *Colomesiana*, étoit écrite en Espagnol. Les Anglois, qui vers ce temps-là firent une descente à Cadix, trouvèrent cet Ouvrage de Montanus, & le portèrent en Angleterre; il fut déposé dans la Bibliothèque Bodleienne, & regardé comme un morceau rare & précieux.

C'est de ce même Ouvrage, Monsieur, que j'ai parlé il y a quelque temps à Votre Excellence, qui me promit de le faire venir d'Angleterre. Mais vous m'avez fait l'honneur de me dire qu'on ne le connoissoit pas à Oxford; cependant je suis bien sûr qu'il est en Angleterre, & qu'on le retrouvera quelque jour.

Montanus mourut dans sa maison de Campo-Florido en 1598, dans la soi-

xante & onzième année de son âge.

Les Manuscrits conservés dans la Bibliothèque de la Cathédrale de Tolède, sont : 1°. Une Bible Latine en caractères Gothiques sur parchemin, grand in-folio, écrite en 1026. 2°. Une Bible Latine qui commence au Livre de Josué, & qui finit au 78e Pseaume, sur parchemin, grand in-folio, & en caractères Gothiques. 3°. Une autre Bible Latine, qui commence au second Livre des Machabées, suivie du Nouveau Testament, & du Livre de Tobie, grand parchemin, caractères anciens & in-folio. 4°. Une Bible Latine, avec l'interprétation de quelques mots Hébreux sur parchemin, & du treizième siècle. 5°. Une Bible Hébraïque qui renferme tout le Pentateuque, & une partie des Pseaumes & des Prophètes, mis en ordre pour l'Office de chaque Samedi de l'année, avec le Cantique des Cantiques, l'Ecclésiaste, les Lamentations de Jérémie, Esdras & Ruth, en caractères quarrés, avec les points & voyelles, & des Scholies Rabbiniques, sur parchemin.

A Oliva le 11 Juin 1754.

AUTRE LETTRE

De Don Grégoire MAYANS, sur l'Aquéduc de Ségovie, à l'Auteur de l'Epigramme Latine rapportée à la page 89 de ce Volume.

J'Ai lu, Monsieur, avec plaisir votre Epigramme au P. Henri Florès, sur l'Aquéduc de Ségovie; & si vous êtes curieux de sçavoir ce que je pense à ce sujet, je suis d'un avis fort différent du sien. Il commence son 22e Traité, en disant: « Que Ségovie est une des » plus anciennes Villes d'Espagne, ce » qui est prouvé, non-seulement par » son nom, & par tout ce qu'en disent » les Historiens & les Géographes; » mais encore par son Aquéduc, mo- » nument célebre, qui paroît d'une » telle antiquité, qu'il n'est pas aisé d'en » assurer l'origine ». Le faux & le vrai sont ici tellement mêlés, & les idées si

confondues, qu'il y a plusieurs distinctions à faire.

Dans ce qu'il dit d'abord de son nom, il fait obscurément allusion à la ridicule remarque de Roderic Ximenès, Archevêque de Tolède, qui, parlant d'*Hispanus* (1), écrit qu'il bâtit une Ville vis-à-vis le Mont Dorius, dans le terrein qui s'étendoit sous le Promontoire nommé *Cobia*, & que cette situation le long du Cobia l'a fait nommer *Secobia*, Ségovie. Cette étymologie suppose l'usage de la Langue Latine en Espagne, avant qu'aucun Romain fût venu dans ce pays, & même avant que la Langue existât. Quant aux Historiens & aux Géographes, leurs témoignages sont si récens, qu'on n'en peut rien conclurre pour l'antiquité de Ségovie; car les plus anciens sont ceux de A. Hirtius Pansa, & de L. Florus. Or celui-ci, Liv. 3, Ch. 22, décrivant la guerre de Sertorius, parle d'une Ségovie, que je crois celle des Arévaques; & le premier, dans son Histoire de la Guerre d'Alexandrie, Ch. 57, fait men-

(1) Liv. 1, Ch. 7.

tion d'une autre Ségovie, ſituée ſur le *Silica*, ou le *Silicus* (1). D'autre part, aucun Géographe, avant Ptolémée, n'a cité Ségovie, dont le nom ſe trouve Liv. 2, Ch. 6. Voulez-vous joindre à ces autorités, celle des Médailles ? Comme après la mort de Caligula, il n'a point été frappé de Médailles Impériales dans les Colonies & les Municipes d'Eſpagne, ainſi que le ſçavant Antiquaire Emmanuel Martin nous l'apprend dans ſa Lettre (2), d'après Vaillant, on ne peut tirer de-là aucune preuve d'antiquité, à moins que ce ne ſoit de cette unique Médaille que Roderic Carus aſſure avoir eue en ſa poſſeſſion (3); encore cette Médaille ne regarde-t-elle point la Ségovie des Arévaques, puiſqu'elle déſigne un Pont, non un Aquéduc, & que c'étoit apparemment le Pont qui ſervoit à paſſer le Silicus, riviere de la Bétique, mais qu'on ne ſçait plus à quelle riviere rapporter.

---

(1) *Ad flumen Silicenſe.* Elle eſt inconnue aujourd'hui.

(2) L. 3. Ep. 11.

(3) Antiq. de Séville. L. 3. Ch. 57.

Florès veut tirer la plus forte preuve de l'antiquité de Ségovie, de la construction de son Aqueduc, sans en rapporter de solides raisons. Car quant à ce qu'il dit dans le même Chapitre, qu'il n'est point d'Architecture Romaine, il est contredit par des témoins oculaires, qui sont l'Auteur anonyme du *Dialogue des Langues*, que j'ai publié dans les *Origines de la Langue Espagnole*, Tom. 2, pag. 165. *Laurent Padilla*, dans ses *Antiquités d'Espagne*, Ch. 3. le Marquis de *Mondexar*, *Dissertat. Ecclesiast.* Tom. 1. Dissertat. 2, Ch. 3; & les Auteurs des Notices Généalogiques de Ségovie, publiées sous le nom de *Jean Roman y Cardenas*.

Examinons cependant les opinions différentes entre lesquelles flotte indécis le P. Florès. Voici ce qu'il dit de l'Aquéduc. « Quelques-uns rapportent son » origine à Hercule; d'autres à l'Empe- » reur Trajan, & une grande partie du » peuple croit que c'est l'ouvrage du » Diable ». Il ajoûte tout de suite: » Que la diversité même des opinions » prouve qu'il n'y a rien de certain sur » l'origine de ce monument ». Or, si

cette origine eſt incertaine, pourquoi donc veut-il déduire l'antiquité de Ségovie de la ſtructure de ſon Aquéduc, & préfere-t-il cette ſorte de preuves à toutes les autres?

L'opinion vulgaire que le Diable a été l'Architecte de l'Aquéduc, ne mérite que du mépris; celle qui fait remonter cette conſtruction à Hercule, eſt évidemment ridicule, & l'origine en a été découverte par *Didace Colmenarès*, dans ſon Hiſtoire de Ségovie, Chap. 1. Cet Écrivain paſſe encore en revue pluſieurs autres Hiſtoriens qui n'ont fait que copier Roderic Ximenès, dans le premier Livre de ſon Hiſtoire, où il dit qu'Hiſpanus, qui fut prépoſé par Hercule au Gouvernement d'Eſpagne, a conſtruit l'Aquéduc en queſtion: opinion auſſi fauſſe que la précédente. Cependant je remarque en paſſant, que ce nom d'*Hiſpanus* eſt le même que celui d'*Hiſpâlus*; car la Lettre N ſe change aiſément en L. C'eſt ainſi que le nom de *Meſſala* vient de *Meſſana*, Meſſine, dont le vainqueur prit le nom, & que ceux de la famille Cornelienne qui eurent le ſurnom d'*Hiſpâli*, dont la pé-

nultième ſyllabe étoit longue, ſont appellés *Hiſpani*, dans les *Excerpta* de Diodore de Sicile, & dans l'Hiſtoire Africaine d'Appien, comme Henri de Valois l'a remarqué pag. 59.

Dans le fait, il y eut un Fleuve Hiſpanus, comme le prouve inconteſtablement le témoignage de Trogue-Pompée, rapporté par Juſtin, liv. 44, chap. 1. en ces termes : » Les anciens » nommerent d'abord cette Contrée » *Hiberie*, du fleuve Hiberus, & en» ſuite *Eſpagne*, de l'Hiſpanus. » C'eſt l'autorité qu'avoit ſous les yeux Saint Iſidore, lorſqu'il dit au Liv. IX. de ſes Étymologies, que les *Eſpagnols furent nommés d'abord Hiberiens, du fleuve Hiberus, & par la ſuite Eſpagnols, du fleuve Hiſpâlus.* D'où il eſt certain, que le fleuve Hiſpanus eſt le même que l'*Hiſpâlus*, dont Hiſpalis, aujourd'hui Seville, a reçu ſon nom, ou qui, peut-être en a reçu le ſien. La premiere étymologie eſt la plus vraiſemblable, puiſque les rivieres ou les fleuves ſont ordinairement plus anciens que les villes ſituées ſur leurs bords. De plus, il n'eſt pas nouveau que des noms de

fleuves aient été donnés a des Rois imaginaires, comme on voit qu'il eſt arrivé, par la Préface miſe à la tête de la Chronique du Monde, de Saint Iſidore, dans l'*Eſpagne illuſtrée*, tom. 4, pag. 41. Il faut donc aux différens nom du Bétis ajoûter encore ce dernier, (celui d'*Hiſpanus*) comme le plus illuſtre de tous, en ce que c'eſt celui d'une ville très-célebre, & qu'il eſt devenu commun à toute l'Eſpagne.

Ainſi, des trois opinions rapportées par Florès, il n'en reſte plus qu'une à examiner : ſçavoir, ſi l'Aquéduc de Segovie a été conſtruit par l'ordre de l'Empereur Trajan, ou même de ſon tems, ce qui eſt la même choſe, pour prouver ſon antiquité. Cette opinion eſt certainement auſſi digne de toutes nos recherches, puiſqu'elle eſt autoriſée par une Inſcription qui ſuffit pour terminer la diſpute, ſi elle eſt véritable, & dont il s'agit de prouver la ſuppoſition, ſi elle eſt fauſſe, pour qu'on ne puiſſe plus l'oppoſer à ceux qui ſont d'un ſentiment contraire.

Florès qui, dans le même Ouvrage, chap. 1, n°. 13) a rapporté quelques

Inſcriptions, a eu la précaution de paſſer ſous ſilence celle dont je parle, de peur qu'en l'approuvant il ne fût obligé d'abandonner l'opinion de ſa trop grande antiquité, dont il eſt ſi jaloux, parce que c'eſt la ſienne, ou qu'en la rejettant il ne fût dans la néceſſité de prouver ſa ſuppoſition, ce que n'ont pas fait les Hiſtoriens qui l'ont précédé. Voyons donc ce qu'il faut en penſer.

Valdeſius (ou Valdès) cité par l'Auteur du Dialogue ſur les Langues, dit: que de ſon tems on voyoit encore à l'Aquéduc de Ségovie quelques caractères qui faiſoient voir évidemment que c'étoit un ouvrage des Romains. Peu de tems après, le célebre Laurent Padilla ne put trouver aucune inſcription, comme il l'obſerve dans ſes Antiquités d'Eſpagne. Cependant Ambroiſe Moralès, (liv. 9, chap. 32.) aſſure qu'au-haut de ce même édifice il ſubſiſtoit de ſon tems des traces de caractères, mais qu'il ne reſtoit aucunes lettres formées; il rapporte enſuite qu'il a ſouvent entendu dire qu'on liſoit anciennement ſur une pierre cette inſcription : *Lartius Lici-*

nius, pendant qu'il gouvernoit l'Eſpagne, a fait conſtruire cet Aqueduc (1). Occo a copié cette Inſcription, & Grutter l'a tirée à ſon ordinaire d'Occo, quoi qu'il diſe l'avoir empruntée de Moralès. Ce dernier ajoûte : « que perſonne ne » ſe ſouvient d'avoir vu ces caracteres » ou d'avoir entendu dire qu'ils aient » exiſté. Et je ſuis bien sûr, dit-il, » que l'Inſcription n'eſt point celle que » je viens de rapporter, celle-ci n'ayant » pas le moindre goût ni le ſtyle d'une » Inſcription Romaine. D'autres diſent » que les caractères qu'on y voyoit » anciennement indiquoient que cet » édifice avoit été conſtruit aux frais » de pluſieurs Peuples, parmi leſquels » on nommoit les *Carpetans* & les » *Vaccéens* (2). Or, tout ceci n'eſt » qu'une fable, & fort mal bâtie ; car » cet édifice n'étant que pour l'uſage » particulier d'une ſeule Ville, d'autres » ne devoient pas contribuer à ſa con-

(1) *Lartius Licinius, cum gubernaſſet Hiſpaniam, hunc Aquæductum juſſit ædificari.*

(2) *Carpetani, Vaccæi.*

» ſtruction, comme on contribue pour » celle des Ponts, qui ſervent au paſ- » ſage des rivieres, & qui, par con- » ſéquent, ſont utiles à toute la Pro- » vince ». Voilà ce que dit Moralès, judicieuſement à ſon ordinaire.

Quant à l'Inſcription, en elle-même, elle eſt très-sûrement ſuppoſée : car ſi elle étoit véritable, Lartius Licinius, (ſuivant l'uſage des Romains) n'eut pas omis ſon prénom. Or, puiſqu'il fut d'abord Préteur, ſelon le témoignage de Pline, liv. 19, ch. 2. puis Envoyé (1) en Eſpagne, & qu'il mourut dans cet emploi, au rapport du même, liv. 31, C. 2. il n'auroit certainement point oublié de faire mention de l'honorable emploi qu'il exerçoit alors, s'il eût fait bâtir de ſon vivant l'Aquéduc : & s'il en eût ordonné la conſtruction par ſon teſtament, Pline, qui a écrit depuis ſa mort, n'auroit pas manqué de nous apprendre cette circonſtance. Il s'agit ici de Pline l'ancien, écrivain poſtérieur à Licinius, dont il rapporte deux faits remarquables : voici le premier.

(1) *Legatus*.

» On ſçait ce qui arriva il y a quel-
« ques années à Lartius Licinius, Pré-
» teur chargé du Gouvernement d'Eſpa-
» gne, à Carthage : en mordant dans une
» truſle il s'y trouva un denier, qui
» lui fit plier les premierés dents ».

Le ſecond fait, rapporté liv. 31. ch. 2. doit être mis au nombre des Obſervations Phyſiques. » Dans la Cantabrie, » (aujourd'hui la Biſcaye) dit Pline, » les ſources du Tamaris (1) ſervent à » tirer des préſages. Il y en a trois à » huit pieds de diſtance l'une de l'autre. » Elles ſe rendent toutes dans un ſeul » canal, qui devient un grand fleuve. » Elles ſont à ſec chaque jour douze » fois & quelquefois vingt, ſans qu'on » puiſſe y ſoupçonner un filet d'eau, » tandis qu'une fontaine qui eſt pro-» che coule abondamment ſans inter-» ruption. Or il eſt étonnant que ces » ſources ne coulent point toutes les » fois qu'on veut en tirer des augures, » comme il eſt arrivé dernierement à » Lartius Licinius, envoyé en Eſpagne

(1) Fleuve qui ſe jette dans la mer, entre Lezaro & Ulla, aujourd'hui *la Tambre*.

» après sa Préture, qui fut sept jours » à les attendre ». Il n'est donc pas douteux que Pline, en voulant parler de Ségovie, (dont il fait mention, liv. 3, chap. 2.) n'auroit point passé sous silence un si magnifique monument, & l'ouvrage d'un de ses amis, qui faisoit le plus grand cas de ses Collections. On en peut juger par ce trait que Pline le jeune (liv. 3, ch. 8) nous a conservé. » Il nous racontoit, dit-il, parlant de » son oncle, qu'étant chargé de quel- » ques affaires en Espagne il auroit pu » vendre à Lartius Licinius ses Mé- » moires (sur l'Histoire Naturelle) » quatre cent mille écus, quoi qu'ils » ne fussent pas alors aussi nombreux » qu'ils le sont devenus depuis ».

Ajoûtez à cela que cette expression *cum gubernasset Hispaniam*, est insolite & inouie dans les inscriptions de ce genre; qu'elle ne convient nullement à un Préteur ou à un Envoyé, & beaucoup moins encore à un homme qui mourut, comme je l'ai observé, dans le tems même de sa Légation. D'où il faut conclure qu'on ne peut tirer aucune preuve d'une fausse inscription.

Je voudrois maintenant ſçavoir l'impreſſion qu'a pu vous faire cette étrange idée de Florès ? « Il ſeroit difficile de » réfuter un homme qui diroit que les » Romains apprirent l'Architecture de » ces ſortes d'ouvrages ». Il ſuppoſe donc que la bâtiſſe de l'Aquéduc eſt plus ancienne que l'Architecture Romaine. Mais, ſi cela étoit, de quel front Vitruve, Architecte de Ceſar & d'Auguſte, a-t-il écrit, (liv. 2, ch. 1.) » Juſqu'à préſent chez les Nations étran» geres, comme dans la Gaule, l'Eſ» pagne, le Portugal, l'Aquitaine, on » n'a couvert les maiſons que de bar» deau de chêne, ou de chaume ». Pline. liv. 35, ch. 14. parlant des bâtimens des Eſpagnols, dit : « Eh quoi ! » les murailles, en Afrique & en Eſ» pagne, ne ſont-elles point de terre ?... » & cependant ne durent-elles pas des » tems infinis, ſans être endommagées » par les pluies, les vents, le feu, & » ne ſont-elles pas plus ſolides qu'au» cune eſpèce de ciment ? Examinons » encore aujourd'hui les redoutes d'An» nibal, en Eſpagne, ces tours conſ» truites de terre, & placées ſur la

» croupe des monts ». Joignons à ces témoignages ceux de Saint Iſidore, qui rapporte, liv. 15, ch. 9. le paſſage de Pline; & Pallade, liv. 1, ch. 34. Vous voyez comment on bâtiſſoit en Eſpagne ſous la domination des Carthaginois; vous avez vu, & vous vous êtes aſſuré par vos yeux, que l'Aquéduc de Ségovie eſt d'Architecture Romaine. Ainſi, puiſqu'il ne paroît pas que l'Hiſtoire de Pline ſoit plus ancienne, il faut croire que ce monument a été conſtruit peu de tems après. Ce qui ſemble appuyer cette conjecture, c'eſt que Pline, & les Ecrivains antérieurs à Pline ne parlent point de Ségovie, comme d'une Ville fort conſidérable. Or, il n'y a qu'une grande Ville qui ait pu faire, pour l'uſage de ſes habitans, la dépenſe d'un Aquéduc auſſi long, auſſi ſomptueux & conſtruit avec tant de magnificence & de ſolidité, que non-ſeulement il ſurpaſſe, par ſa durée, par ſa conſervation & par ſa beauté, tous les monumens de l'Antiquité qui ſubſiſtent aujourd'hui, mais (ce qui doit étonner le plus) qu'il ſert encore à l'uſage auquel il a été deſtiné.

Quant à l'antiquité de la Ville même,

si vous voulez sçavoir ce que j'en pense, voici quelle est mon opinion. Les anciennes Villes qui ne doivent point leur origine aux Romains, comme *Emerita Augusta* (Mérida); ni aux Grecs, comme *Rhoda*, ou *Rhode* (Roses); *Empuria* (Ampurias); *Arthemisium* ou *Dianium* (Denia), & *Alone* (Guardamar); ni aux Carthaginois, comme *Carthage la-Neuve* (Carthagene); ni aux Phéniciens, comme *Cartalias*, *Cartima*, *Carteja*, *Gaddir* (Cadix), la doivent aux anciens Espagnols, & Ségovie est certainement de ce nombre. Car les Étrangers qui vinrent en Espagne avant les Romains, étoient des Marchands, qui, par cette raison, établissoient leurs Colonies sur les bords de la mer, dont Ségovie est fort éloignée; & comme elle est comptée par Pline & par d'autres parmi les Villes des *Arevaques*, il faut la regarder comme une des plus anciennes Villes d'Espagne.

A Oliva, le 9 Novembre 1761.

CATALOGUE
DES MANUSCRITS
De la Bibliotheque de l'Eſcurial, en Eſpagne.

Manuſcrits Latins.

A.

ACRONIS Comm. in Horatium.
Acta Apoſt. & Epiſt. Can. cum Gloſſis.
Æmilianus Codex.
Æmilii Probi, (ſive Corn. Nepotis) excellentium Ducum Vitæ, fol.
Idem, & ex Libro Cornelii de Latinis Hiſtoricis Vitæ.
Annæus Seneca
Æneæ Sylvii, ſive Pii II. Vita.
Æſopi Vita & Fabulæ.
Alberti Medici, de Medicinâ.
Albi Tibulli Carmina & Vita, 4to.
Quintus Curtius.
Arriani Hiſtoriæ.
Alphonſi Arr. Regis Hiſtoria, cum Privilegiis Regni.
Alphonſi Regis Epiſtolæ.
Apocalypſis Fr. Amadæi, mirè illuminata & depicta.

Ambroſiii Moralis Miſcellanea.
And. Alciati Lect. Var.
Annotationes in Horatium & alios Auctores.
Conſtitutionum Græcarum Codicis Collectio & Intepretatio, cum Epitome Novell. Julian. per Ant. Auguſtinum.
Idem de Notis.
Idem de Notis Ant. Cod. Decretal.
Apocalypſis Sancti Joannis, cum expoſitione & pulchris Figuris.
Apocalypſis Fr. Amadæi.
Appollonii Conica Elementa, lib.
Arrag. Regni legitima Succeſſio.
Archimedis Liber ſecundus.
Arriani Hiſtoria.
Auli Gellii de Noctibus Atticis.
Auſonii Poemata.
Ambroſii Moralis Annotationes.
Excerpta quædam de Concil. Tolet.

B.

Barcelonæ Regni Conſuetudines.
Jura Cataloniæ.
Privilegia & Fœdera.
Conſtit. Synod. Arragon.
Biblia vulg. edit.
vulg. cum Interpret. & Gloſſ.
vulg.
vulg. diverso ordine diſpoſita.
fol.
fol.
à Geneſi uſque ad Sancti Joannis Evangelium.
à Proverbiis uſque ad Apocal.

Pſalt. Proverb. Eccleſ. Cant. Literis Longobardicis.
Pſalt. cum Offic. Defunctorum.
Pſalt. Litteris Gothicis.
Iterùm.
Iterùm.
Eccleſiaſticus.
Proph. Minor. cum Comment.
Novum Teſtamentum.
Evangelicæ Liber Vitæ, literis aureis, juſſu Henrici Conradi Imp. f.
Pauli Ep. cum Comment.
Act. & Ep. Canon. cum Gloſ.
Acta, Ep. & Apocalypſis.
Apocalypſis, cum Comment. & figuris, literis perantiquis.
Apocalypſis cum Comment.
Apocalypſis, litteris Gothicis.
Blondi & Columellæ Fragm. quæd.
Boetii Hiſt. Eccleſ. Belgarum, Teutonumque.
Bruti Epiſt. per Renutium, latinè.

C.

Canones Apoſt. Litteris Gothicis.
Caſſiodori Opera.
Catonis Diſtica, & alia quædam.
Ad Legem, ſi quis pro eo, &c.
Catulli Poemata.
Conſtitut. & Leges, per Petrum, Arragonum Regem.
Ciceronis Officia.
Ciceronis Officia, cum Epitaph. à XII viris compos.
Offic. de Amicitiâ, Senectute, Paradox. & Somn. Scipionis.

Iterùm, cum Comment.
De Officiis Liber.
Iterùm, Liber III.
De Officio ad Q. Fratrem.
Epiſtolæ Familiares.
Iterùm, Lib. XXI.
Iterùm.
Iterùm, Lib. XV.
Epiſtolæ ad Atticum.
Iterùm.
Pro M. Marcello Oratio.
Oratio. pro M. Marcello, Dejotaro, Ligario, & Philippicarum, Lib. IV.
Orationes pro Pompeio, Marcello, Ligario, Milone, Planco, Syllâ, Licinio, Archia, Dejotaro, Q. Flacco, Cluentio, Sextio, Murenâ, M. Cælio, L. Cornelio, in Vatinium, de Aruſpicum Reſponſis, de Provinciis Conſularibus, pro L. Flacco, de Petitione Conſulatûs, pro Roſcio, in L. Piſonem, in Rullum, pro Leg. Agrar. in Rutilium, pro C. Rabirio duæ, & pro Cecinâ
Pro Pompeio, Milone, Planco, Syllâ, Archiâ, Marcello, Ligario, Dejotaro, de Reditu, & alia ad Populum, in P. Clodium, pro M. Cælio, in Vatinium, &c. ut ſupra.
Pro Pompeio, Marcello, Ligario, Dejotaro, Archia, Planco, alia pridiè quàm iret in exilium, pro Milone, in Vatinium, pro ſuo Reditu, & Philippicarum libri XIII
Pro Marcello, in Catilin. & Catilinæ in Ciceronem.

Ciceronis Orationes in L. Pisonem, pro Milone, Planco, Ligario, Sullâ, Flacco, Roscio, Marcello, de Reditu ad Senatum, & alia ad Populum, pro Dejotaro, Archiâ, Sestii in Salustium, & Salustii in Ciceronem.

Pro variis, ut suprà.

Philippica.

Ciceronis Partitiones Oratoriæ, ad M. Brutum.

De Partitione Artis Rhetoricæ.

Rhetorica ad Herennium, & de Inventione.

Ad Heren. liber, & ad Q. Fratrem.

Academ. Quæst. & ad Herenn. Rhetor.

Philippicarum Orat. lib. XIV. & Fragmenta quædam.

Orationes Verrinæ.

De Inventione Rhetor.

In Catilinam.

In Sallustium.

Rhetorica.

De Oratore.

Ad Brutum.

De Oratore perfecto, libri III. ad Q. F.

Iterùm.

Iterùm.

De Oratore, cod. antiq.

Iterùm, ad Brutum; Topica; de Fato; Acad. Quæst. ad Herennium; Rhetorica.

De claris Oratoribus.

De Inventione

De Orat. gen. ad Brutum.

De Oratione ad Q. Fr.

De Oratoris Officio.

Rhetoricorum lib. II. ad Herennium, de Naturâ Deorum III; de Divinatione; de Fato; de Officiis III.

Ciceronis Rhetoricorum IV.
Ad Herennium Rhetorica.
Tuſculanæ Quæſtiones IV.
Iterùm.
Iterùm.
Iterùm.
Iterùm.
De Divinatione.
Tuſculanæ Quæſtiones.
Philippicæ.
Cauſa ad RR. ante exilium ad Verrem.
De Legibus.
Iterùm, & Academica.
De Partitione Orationis.
Fragmenta.
Catilin. Orat.
Liber, Hortenſius.
De Naturâ Deorum.
De Finibus.
De Divinatione.
De Fato.
In Catilinam.
Som. Scipionis.
De Amicitiâ & Senectute.
De Divinatione, lib. II.
Iterùm.
De Amicitiâ & Senectute.
Som. Scipionis.
De Finibus.
De Naturâ Deorum.
De Divinatione.
Topica; de Fato.
Acad. Quæſt.
De Senectute.

De

De Amicitiâ.
Paradoxa.
Som. Scipionis.
Paradoxa.

Cicero de Naturâ Deorum.
De Divinatione.
De Fato.
De Re Militari.
Som. Scipionis.
De Amicitiâ.
Som. Scipionis.
De Senectute.
Paradoxa.

Cindasiunthi & aliorum Regum Liber Judiciorum, fol. Litteris Gothicis, compactus cum Æmiliano Codice.

Claudiani Opera, 4to. in Memb.
Ejusdem Opera aliquot.

Constitutiones & Canon. Apostol.

* Codex Æmilianus, & Codex Consiliorum *Virgilianus*, Litteris Gothicis in Memb. fol. Tom. duo j. d. 1. 2.

Columellæ, Catonis, & Varronis de Re Rusticâ.
Ingens Conciliorum Collectio, quam non descripsi.

Concordantiæ Bibl. fol. in Memb.

Cratis Cynici Epistolæ, per J. Andræam traductæ, 4to. in Memb.

Crispi Sallustii Opera.

Dares Phrygius, fol. in Memb.

S. Cypriani Epistolæ.

Ingens Collectio Juris Pontificii & Canonici, quam non descripsi.

D.

Demosthenis Oratio ad Alexandrum in-4. in Memb.
Orat. pro Ctesiphonte, L. Valla Interprete, in-fol. in Memb.
Ejus Vita per Aretin. ex Plutarcho.
Digesti Veteris Tituli, in 8°. in Memb.
Diogenes Laertius, in-fol. in Memb.
Martialis cum D. Calderini Comm. in Ibim Ovidii, & aliquot Ciceronis Epistolas.
Æl. Donat. Grammatica in Terent.
Hegesippi Hist. l. V. in-fol. in Memb.

E.

Epistolæ & ingens earum Farrago, quas prudens præterii.
Eusebii Cæsarienſis Historia Eccles. in Memb.
Eutropii Hist. Rom. in-4°. in Memb.

F.

Frederici Imperatoris Testamentum & Epistolæ, in-fol. in Memb.
Festus Pompeius de Re Latinâ.
Flavii Josephi Opera.
F. Vegetii Opera
Rogeri Baconis Tractatus Varii.
Forum Judicum (hodie *Fuero Juſgo*) Codex Gothicus, in Memb. ij. Z z.
F. Aretini in Phalaridis Epistolas.
F. Petrarchæ de Regibus Romanis, Codex Ant. in Memb.
De Remed. utriusque Fortunæ.

G.

G. Acoſtæ Comm. in Threnos Jeremiæ, in Ruth, & in 3am. Johannis Epiſtolam.
Galeni in Hippocratis Aphoriſmos, ex Græco Verſus, Codex ant. in Memb.
Galli Poetæ Carmina.
Gennadius de Viris illuſtribus, Litteris Gothicis.
G. Fulginas in Avicennam.
Gothicæ Leges, in-fol.
De Gothorum & Vandalorum in Hiſpaniam ingreſſu. Vide Iſidorum.
Ingens Patrum Coll. quos præterii.

H.

Hippocratis Epiſtolæ, per R. Aretinum, Latinè. Aphoriſmat. & Progn. Libri IV. in Memb.
Horatii Flacci Opera, Codex ant. in Memb.
Eadem, cum Comm. Acronis.
Iterùm, in-4°. in Memb.
Iterùm, in-fol.
Iterùm, cum Gloſſis.
Horatii Flacci Odarum, Lib. IV. in Memb.
Serm. & Ep. in-4°. in Memb.
Annotationes in Horatium & alios, in-8°.
Homeri Iliad. Lib. in-4°. in Memb.

J.

Imperatorum Imagines.
Indices Antiqui Manuſcriptorum Lat. Hiſpan. Græc. Arab. Heb. &c. in Bibliothecâ Scoria-

lenſi, ex quibus multi igne perierunt. †. 16, 17, 18, 19.

Index perantiquus Bib. Scorialenſis, Fol. N. 9, 10. ij. K. 10.

Index Antiquus Græco-Latinus Bib. Vaticanæ, in-fol. j. Ω 2.

Index Bibliothecæ Card. Sirleti Græco-Latinæ, in-fol. †. 15.

Flavii Joſephi Opera in Memb.

Iſidori Hiſpalenſis Opera omnia.

Iſidori Junioris Chronicon.

Chronica Varia.

Iſocrates L. Lippio Interprete, in-4°. in Memb.

Cicero de Nat. Deor. in-4°. Mem.

J. Cæſaris Comm. in-4°. in Memb.

De Bello Gallico, in-4°. in Memb.

J. Firmici M. Aſtronom. in-4°. Mem.

Lucii Flori Hiſtoria.

S. Julii Frontini Stratagem. in-4°. & in-fol. in Memb.

De Aquæduct. Urbis, in-4°.

J. Solini de Situ Orbis, in-4°. in Memb.

Iterùm.

Iterùm.

De Origine & Nomine Urbis Romæ, in-fol. in Memb.

Juſtini Epitome Trogi Pompeii, in-4°. & in-folio.

Iterùm.

Iterùm.

Juſtiniani Codex in-fol. Memb.

Iterùm.

Juſtiniani Partes.

Iterùm.

Juvenalis Satyræ, in-4°. in Memb.

J. Cœlii Historia Attilæ, Hunnorum Regis.
Carmina.
Lactantii Opera.
Lactantii Commentarii in Statium Poetam.
L. Valla de Elegantiâ Linguæ Latinæ.
L. Aretini de Bello Gothico.
de Bello Punico.
Historia Florentiæ.
Lucani Pharsalia, cum Notulis.
Lucianus de Longœvis.
Lucii Flori Epitome Historiæ Titi Livii, in-4. in Memb.
De Bello Romanorum.
Lucilii Libri 26, in-4. periit in Igne.
Macrobii Saturnalia, in-4. in Memb.
Catonis, Columellæ, & Varronis de re Rusticâ.
M. Tullii Ciceronis Opera.
V. Martialis Epigrammata.
Iterùm.
Iterùm.
M. Ficini Liber de Voluptate.
Martianus Capella.
Martialis Opera.
Matt. Siculi contra *Quintilianum* liber. Impressus est.
Mahometi Historia.
Nonius Marcellus.
Onosander de Re Militari, in-4°. in Memb.
Idem de optimo Imper.
Onuphrius Panvinius de Bibl. Vaticanâ.
Orosius de Situ Orbis.
Ovidii Metamorphoses, in-4°. & in-fol. in Memb.
Eædem, in-4°. Memb.

Epiſtolæ, in-4°. Memb.
De Arte Amandi, cum Com.
De Arte Amandi.
De Remedio Amoris.
Elegiæ, in-8°. Memb.
Palladii de Agricultura.
Iterùm.
Sancti Pauli Epiſtolæ ad Senecam, & Senecæ ad Paulum, in-4. in Memb.
Reſponſio de Chriſto ad Claudium Cæſarem.
A. Perſii Satyræ.
P. Criniti de Poetis Latinis : impreſſus eſt.
P. Pomponatii de Incantationibus.
Phalaridis Epiſtolæ.
P. Cluverii Sicilia, in-4. in Memb.
Phocæ Grammatica.
Platonis Epiſtolæ quædam.
Plinii Sen. Hiſtoria, Memb.
Iun. Epiſtolæ.
Plutarchi Vitæ, L. Aretino Interprete.
Iterùm.
Iterùm.
Iterùm.
Poggii Diſputatiunculæ.
Pomponius Lætus.
Porphyrius de Nymph. Antro. Grammatica Priſciani.
de Arte Gram.
De conſtitutione.
Priſciani Majoris Opera.
Propertii Carmina.
Proſperi Aquitani Sententia de D. Auguſtino.
Prudentii Carmina.

Fab. Quintiliani Opera omnia, in-4. in Memb.
Q. Curtii Hiſt. in-4. Memb.
Renutii Aretini Verſio Epiſtolarum Hippocratis & Bruti, è Græco Latina.
Repertorium Legum ij. d. 1.
Caii Salluſtii Invectiva in Ciceronem, in-4.
Catilinarum ἀκέφαλον
De Bello Jugurthino, Memb.
Iterùm, in Memb. in-4.
Iterùm & Catilina, in-4.
De Bello Catilinæ & invectiva in Ciceronem, in-fol.
Salluſt. in Ciceronem, & Cicero in Salluſtium, in-fol.
De Conjuratione Catilinæ, & Bello Jugurthino.
Iterùm, cum Invect.
Jugurthinum.
Conj. Catilinæ.
Sapphûs Epiſtola ad Phaonem.
Senecæ Tragœdiæ, cum Comm.
Iterùm.
Iterùm.
Omnia utriuſque Senecæ Opera.
Servius in Virgilium, in-fol.
Frontini Stratagemata.
Card. Sirleti Bibliotheca.
Solini Polyhiſtor.
Statii Thebais & Achilleis.
Comm. in Statium.
Strabonis Geographia, ex Verſione Guarini, in-fol.
Suetonii Tr. Vitæ 12 Cæſarum.
Iterùm, in-fol.

Sulpitii Severi Hiſtoria.
P. Terentii Comœdiæ, in-4. M. cum Comm. Donati.
Varro de Linguâ Latinâ.
Alb. Tibulli Carmina, in-4.
Iterùm.
Titi Livii Decas prima fol. M.
Libri a XXXI. uſque ad XL.
Decas II in-fol. Memb.
Hiſt. Rom. & de Bello. Macedonico, fol. Memb.
Ejuſd. Libri X, in-fol.
Hiſt. Rom. in-fol. Memb.
A Lib. XXI. uſque XXX. perfectum, in-fol. in Memb.
Primi X Libri, in-fol. Memb.
A Lib. I. uſque ad XL. carent 30 pag. in-fol. Memb.
A Lib. I. uſque ad XII. cum Additione infra 12. Memb. in-fol.
Epitome.
Iterùm, cum Lucio Floro.
Trogi Pomp. Hiſtoria, in-4.
Juſtini Hiſtoria, in-fol. Memb.
Epitome Hiſt. Juſtini.
Martialis Opera.
Val. Maximus, in-4. Memb.
Iterùm.
Iterùm.
Iterùm excerpta.
Varro de Re Ruſticâ, in-fol.
Iterùm.
Vaticanæ Bibl. Index Græco-Lat. in-fol.
Fl. Vegetii Epitome.

Virgilii Maronis Opera, in-fol. in Memb.
Iterùm.
Iterùm.
Virgilii Bucol. Georg. & Æneid.
Bucolica.
Opera, cum Servio, in-fol. in Memb.
Opera, cum Fig. in-fol. Memb.
Opera aliquot.
Bucolica, & vita Virgilii.
Opera, in-fol. in Memb.
Æneis, & Vita, in-fol. in Memb.
Vitruvii Architectura.
Xenophontis Dialogus de Tyrannorum Vitâ, Aretino Interprete.
Cyri ad Milites Oratio.
Pancirolli Opera.
Leges Wisigothorum, in-fol. Memb. III. L. 12.

MANUSCRITS GRECS.

A.

ABamonis Resp. ad Ep. Porphyrii.
Actuarii Methodus medendi.
Æliani, Rhetoris, de Re Militari, cum Figuris in Membranâ.
Æliani de instruendis aciebus.
De Var. Hist. Libri XIV.
De Animalibus.
Ælii Alexamerii de Partibus, cum Tralliano.
Æschyli ἱκετίδοντες cum σχολιοῖς
Ælii Amydeni Medicinæ τετράβιβλος
De Arte Medendi.
Alcinoi de Doctrinâ Platonis Liber.
Alexandri Aphrodisæi in Analytica Aristotelis.
In Aristotelem de reprehendendis Sophistis.
Nat. Problemata.
Fragmenta ex iisdem.
De Temperamento & Incremento.
Tralliani, de Affectibus.
De Diebus criticis.
De Auribus.
Canonum & Conciliorum Collectio, facta jussu Imperatoris Joannis Comneni, 1. Volumen deest. ij. ♆. 3.
Alypii Isagoge in Musicam.
Ammonii, Herm. in Porphyrium.
De Interprétatione.

In ejusdem Metaphysica.
Methodus construendi Astrolabia.
Anastasii, Episcopi Antiochensis, Collectio Divinorum Decretorum.
Andreæ, Archiepiscopi Cretensis, de XXX Argenteis, & venditione Christi. Sanctæ Liturgiæ Interpret.
Andronici contra Platonem ad Bessarionem.
Andronici. Peripatetici, de Anima.
De miris Aurificiis.
Aphtonius Sophista de Arte Rhetoricâ.
Apollodori, Atheniensis Grammat. de obsidendis Civitatibus.
Apollonii Pergæi Conicorum Libri tres.
Apollonii Rhodii Alexand Argonauticorum, Liber Primus, cum χολιοῖς incerti.
Apollonii Rhodii de Dictionum Passionibus, IV. ψ 23.
Grammatici Libri Tres, iij V. 9. De constructione Partium Libri IV. iv. ψ. A.
Appiani Alex. Romanæ Hist. Libri V.
Apsini de Proœmiis.
Arati Φαινόμενα, σὺν σχολιοῖς, καὶ τοῦ αὐτοῦ βίος
Archetati, Philosophi, de Divinâ Chemiâ Versibus Iambicis.
Archimedis Op. cum Commentariis Eutochii.
Arteæi Cappadocis de Morbis.
Aristarchi de Sole & Luna.
Aristeæ ad Philocratem de LXX Interp. Vide in Bibliothecæ principio, iij. A. 6.
Aristidis Quintiliani de Musicâ, Libri tres.
Rhetoris Sermones varii, XX.
Παναθηναικος καὶ Μονῳδια ἐπὶ Σμυρῆς καταβεβλημένης

De Urbano & Simplici Sermone.

Ariſtophanis Πλουτος, καὶ Νεφέλαι, καὶ Βατραχοὶ, σὺν σχολίοις

Βατραχοὶ iterùm.

Ariſtotelis Stagiritæ Opera omnia, cum uberrimo eorum numero; quæ, cum iſta Philoſophia diu exoleverit, non deſcripſi.

Ariſtoxeni Harmonic. Lib. III.

Aſclepii, Phil. Tralliani.

In Arithmetica Nicomachi.

In Ariſtotelis Metaphyſica.

Divi Athanaſii, Archiepiſcopi Alexandrini Opera.

Athenæus de Machinis Bellicis.

Avicennæ de Urinis Tractatus.

Autolyci Sphærica.

Acta Conciliorum, Vide infrà Jus Canonicum, in-fol. 130.

B.

Barlaam & Joſapha Hiſt. per Joan. Monachum.

Divi Baſilii Archiepiſcopi Cæſareæ, ſeu magni Opera.

Monachii Opera.

Patritii ναυμάχια

Beſſarionis, Niceni Epiſc. Card. Opera.

BIBLIA.

AI. Cap. Γενεσεῶς; ad XXII. Cap. Βασιλεῶν.

Βασ. Παραλειπ. Εσδρας. Εσθερ. Τοβιας. Ιουδιθ. Μακκ. Codex Imp. Catacuzeni in Membrana.

Pſalterium ἀκέφαλον.

Pſalmi Linguâ Armenicâ.

Fragmentum Ezechielis, Danielis, & Maccha-
bæorum.
Evangelia cum Cant. Eusebii, & Picturis, cum
Actis Apostolorum & Epistolis Pauli.
cum iis. Can. & Epist.
cum iisdem.
cum Textu solo.
Litteris Majusculis, ἀκέφαλος, καὶ ἀτέλειος,
in Membranis.
Per Annum, nota antiquâ, in Membranâ.
Acta Apostolorum, cum Glossis anonymi, in
Membr.
Et Epistolæ, in Memb.
Et Apocalypsis, cum Scholiis marg. in
Memb.
Acta Apost. & cum Argumentis.
Epistolæ Pauli in Membr. omnes, exceptis ad
Romanos, & Cor. I. Codex mutilus.
Epistolæ aliquot Pauli, & Apocalypsis, cum
Glossis in Membr.
Epistolæ distributæ per Sabbata totius Anni, in
Membr.
Apocalypsis in Membr.
Bitonis Fabricæ Bellicæ. Alter similis.
Boetii Sev. Consolat. lib. V. cum Versione
Græcâ Max. Mon. Planudis & Præfatione.

C.

Q. Calabri Paralipomena Homeri, Lib. XIV.
Cl. Ptol. Constr. Math. Lib. XIII.
Geogr Enarr. Libr. VIII.
Apotelesmatum ad Syrum, Lib. IV.
Harmonicorum, Lib. I.

idem, cum Comm. Porph. τετράβιβλος, aliaque nullius momenti.

Clementis Romani Præcepta.

Conſtantini Imp. Porphyrogenetæ, & aliorum Impp Novellæ.

M. Imp. Vita.

De eâdem Euſebius.

Epiſtolæ ad Plebem C.

Eccleſiæ Alexandrinæ cum Athanaſio.

Explicatio Literarum quæ in ejuſdem Sepulcro Marmoreo inventæ ſunt, per Genadium Scholarium. Vide Nomen.

Laſcaris de Verbis, Lib. II.

Coſmæ Ind. Pleuſti in Proph. Dav.

Cyrilli Archiep. Alexomeniæ Coll. Dictionum, SS. iij. ℣. 16.

Lexicon ejuſdem per Anton. Philoſophum, iij. V. 8.

Ejuſdem in Geneſin.

De Retributione Judæorum.

Expoſitio in Amos, Joelem, Malachiam, Sophoniam, Abdiam, Jonam & Aggæum.

In IV. Proph. maj. in Memb.

In Eſaiam.

Acclamatio ad Imp. Theodoſium.

Cyrilli, Archiepiſcopi Hieroſol. Catecheſes.

Epiſtola ad Regem Conſtantium, de Cruce in Cœlo viſâ.

Controverſia adverſus Julianum & Theodoſium.

Conſtantini Manaſſis Synopſis chronica à Româ condita ad Nicephorum Botoniatem.

D.

Demetrii Phalerei de Interpretatione.
Avicenii Epirroema, ſive Conſecratio.
Democriti Phyſica & Myſtica.
Demoſthenis Ath. Rhet. Oratio.
de Fœdere Alexandrino.
de Rhodiorum Libertate Fragmentum.
Adverſus Timocratem, cum Argumento.
Orationes.
Orationes X cum Argumento.
Orationes XIX. cum Argumento Libanii, & quorumd. Schol.
Didymi Alexandrini de Marmoribus & omni genere Lignorum.
Diodori Siculi Hiſt. Bibliothecæ Libri XV. demptis VI, VII, VIII, IX, X.
Dionis Caſſii, Nic. Epitome Rom. Hiſt. quam in comp. redegit Joannes Xiphilinus, Imperia XXV. Cæſarum, à Pomp. M. uſque ad Alexandrum Mammeæ filium, complectens.
Hiſt. Rom. de Capite 37 uſque ad 58; hiatus eſt.
Pruſii Chryſoſtomi Rhetoricæ Exercitationes.
Dionyſii Afri Alexandrini in Lycophronem. Vide Nomen.
Dionyſii Halicarnaſſæi Methodus Panegyricorum.
Orbis Deſcriptio.
Problemata Rhetorica.
De V. Dialectis Tractatus.
De Thucydidis Proprietate.
Dionyſii Areopag. de divinis Nominibus.

De Cœlesti & Ecclesiasticâ Theologiâ.
Dionysii Epistolæ Variæ, cum σχολιοῖς in Memb.
B. Dionysii, Archiepisc. Alexandr. ad Basilidem Episcopum, de diversis Capitibus, &c.
Dionysii Corinthii Afr. Orbis Descriptio, & de XII ventis, cum Alexandrino.
Eadem.
Dionysii Thr. exotemata Grammat.
Diophantis Alexandrini Arithmeticæ, Lib. VIII.
Iidem cum Exp. Maximi Planudis.
Dioscoridis Opera ἀκεφάλαια

E.

Emm. Bryenii Harmonicorum, Libri III.
Emm. Calecæ de Fide Catholicâ.
Emm. Heleboli Carmina, cum Moschopulo.
Emm. Imp. Palæologi Oratio funebris pro Fratre suo Theodoro Porphyrogenetâ.
Emm. Moschopuli Dictiones Atticæ, cum addit. marg.
Schædia, iv. Ω. 5
Comment. in Inventionem quadratorum numerorum.
Emm. Philos. Ephesini Carmina var.
Emm. Raulii Epistolæ tres, ad Ang. Colothetam, Emm. Metrochitam, Imp. Joannem Cantacuzenum.
Ephesius in Censur. Aristotelicas Sophistarum, & in eadem Proleg.
Ephrem Syri Vita.
Herodiani de Regno Marci, Libri XIX.
De Figuris.
Erotiani Lexicon Hippocratis ad Andromachum.

Evagrii Hiſtoria Eccleſiaſtica.
Ex Evagrio capita varia.
De Sermonis Diſcrimine capita LIV.
Euclidis Geomet. Elementorum Lib. XIII. in Memb.
Liber primus.
Sectio regulæ de Muſicâ & Iſagoge harmonicâ.
Catoptrica, Phænomena, *Dœomena.*
Eunapii Sophiſt & Philoſoph. Vitæ.
Euphraſini Magiri Narratio.
Euripedis Hecuba, Andromache, Medea, Oreſtes, Phæniſſæ & Hippolytus.
Hecuba. cum Gloſſis.
Euſebii Pamphylii Expoſitio in Iſaiam Prophetam.
De Eccleſiaſticâ Hiſtoriâ Libri duo, acta ſub Conſtantino Imp. XXX ann. complectens.
De ejuſdem Conſtantini Vitâ Libri V.
De Martyribus, qui Cæſareæ Paleſtinæ ſub Diocletiano & Maximiano paſſi ſunt Græcè & Latinè, Vincentio Marinerio Interprete.
Euſtathii Parembolita.
Euthymii Monachi Zigabeni Carmina.
in Prophetam Davidem.
Euthymii Panoplia Orthodoxæ Fidei in Memb.
Eutochii Aſcalonitæ Comm. in Archimedem de Sphærâ, &c.

G.

Galeni Opera.
Gaudentii Harmonica Introductio.
Gennadii Expoſitio Litterarum, quæ inventæ ſunt in Sepulcro Marmoreo Conſtantini. M.

in queis agitur de principio & fine Impetii Ismaelis, & de famigerato & electo Imperatore.

Georgii Choniatis ἐξελλήνισμος, seu Græca explicatio Antidotorum ex Persiâ importatorum. Et Synopsis accuratissima de Urinis exposita ex Persarum medendi Arte.

Georgii Codini de Palatio Constantinopolitano.

Georgii Monachi Byzantinæ Ecclesiæ Chronicon in Membr.

Georgii Pachimeræ Romanæ Hist. Libri XII.

Georgii Presb. Cæs. Histor. Concilii Niceni, & quas partes egerit Constantinus Imperator.

Georgii Trapezuntii Isagoge in Ptolemæum.
in Platonem.
contra Græcos ad Joan.

Greg. Nazianzeni Opera omnia.

Greg. Thaumaturgi Opera.

Greg. Nysseni Opera.

Greg Papæ Epist. ad Leonem Isauricum.

Greg. Mon. Comp. Philosophiæ.

Greg. Palaman, Arch. Thess. Apologia adversùs Impios.

Greg. Episcopi Tauromeniæ Siciliæ Homiliæ.

Germani Patr. Const. de V. S.

H.

Heliodori Phil, ad Imp. Theodosium.

Heracliti Eph. Pont. Defensio Hom.

Hermiæ Ph. in Platonis Φαιδων σχόλια & Philos. Irrisio.

Hermogenis Rhetorica cum σχολιοῖς & ejus Vita in Membr.

Heronis Alexandrini. De Re Militari.
Varia de Geometriâ.
de Menſuris.
Definitiones vocum.
Χειροβαλιστῆς conſtructio & proportio.
πνευμάτικα, αὐλήματα, πολιορκητικα.
Heſiodi Opera & Dies, cum σχολιοῖς Procli Platonici Diadochi.
Θεογόνια συν σχολιοῖς, κ. τ. λ.
Heſychii Preſb. Hieroſol Sermon.
Hieroclis Phil. Comm. in Pythag. Dicta.
Hierothei Philoſ. Carmina Iambica.
Hippocratis Cei Phyſicorum Prin. ἀφορίσμων Sect. VI.
Ἀφορισμοι ᾗ Προγνώστικα.
Περὶ ἀυπ.ία.
De Victûs Ratione.
De Ptiſanâ cum Expoſitione Galeni.
Hippolyti Thebani Cronicon.
Hippolyti Epiſcopi Rom. de Conſummatione Sæculi.
Homeri Ilias cum σχολιοῖς in Membr.
Ilias, cum Paraphraſi Tzetzis.
Ilias iterùm.
Odyſſeia.
Βατραχομυομαχεία, Γαλλομαχεία.
Honorii Imp Epiſt ad Arcadium.
Herm. Sozomeni Eccleſiaſt. Hiſt. Lib. IX.

I.

Iamblici Chalcedonenſis de Pythagoreorum Sectâ, Liber quartus.

Idem, & Introductio Arythmetica Nicomachi.
Ichnilatis Fabulæ & Sententiæ.
J. Archi. Theſſ. de Reſurrectione Chriſti.
J. Argyropoli Solutiones dubiorum.
J. Bechii Patr. Conſt. de Unione Eccleſiarum.
J. Cantacuzeni Imp. Byz. Paraph. in Ethica Ariſtot.
Eadem Paraphraſis.
Ejuſdem adverſùs Legem Saracenorum Apolog. 4.
Adverſùs Mahumedam, Libri IV.
D. J. Chryſoſtomi Opera.
D. J. Climaci Liber Aſceticus in Memb.
Idem, cum σχολιῖς.
D. J. Damaſceni Opera.
J. Damaſceni Medici Remedia in Memb.
Idem, de Vacuis Medicamentorum.
J. Diaconi Epiſtolæ Duæ.
J. Geometræ Carmina.
J. Gram. Alex. Philoponi Com. in Ariſtot, &c. &c. &c.
J. Metropolitæ Expoſitio in Tabulas magnas Feſtorum, cum pulchris Figuris.
Encomia.
Joannis Monachi Sermon.
Joannis Moſchi occurſus.
Joannis Pediaſeni Varia.
Joannis Ph. Itali Synopſis Vocum Porphyrii.
Joannis Siculi *Doropatris* dicti Expoſitio in Hermogenem de Inventione.
In Aphthonii προγυμνάσματα.
Joannis Stobæi ἐκλογαὶ, καὶ ἀποφθέγματα, τ. λ.

Libri duo in Membranâ.

Joannis Tzetzis Paraphrasis in Iliada.

In Hesiodum.

εἰς Ὀππίανον

ποικίλαι ἱστορίαι

In Lycophronem.

J. Xiphilini Epitome Dionis.

J. Zonaræ Chronicon à Sullâ usque ad Alexium.

Exp. Canonum Anastasiorum.

Argyni Monachi Chronicon ab anno 6976.

Io Tzetzæ Exp. in Lycophronem.

Isidori Epistolæ.

Isocratis Oratio ad Demonicum.

Fl. Josephi Judaicæ Antiq. cum ejusdem Vitâ.

Justiniani Imp. Novellæ.

Juliani Cæsaris de Ælio Imp. ad Sallustinum.

Orationes duæ.

Orationes & Epistolæ.

Nic. Chalcondyli Hist. Turc. usquè ad Mahomet. Libri X.

L.

Leonis Imp. Constitutiones Bellicæ.

Eclogæ Digestorum & Novellarum.

Libanii Soph. μονῳδία, pro Imp. Juliano, &c.

Epistolæ.

Libanii Epistola ad Proconsulem Montium, qui ab ipso postulaverat ut scriberet Demosthenis Vitam, & omnium Orationum ejus Argumenta.

Epiſtolæ ad Baſiliuum.
Orationes.
Tractatus & Epiſtolæ.
Iidem.
Epiſtolæ.
Luciani Philop. Opuſcula.
Lycophronis Alexandra, cum Scholiis Tzetzis.
Libanius & Ariſtides ad Achillam.

M.

Macrobius in Somnium Scipionis.
Marcellinus in Geneſim.
M. Planudis expl.
Max. Tyrii Soph. Serm. XL.
Michaelis Italiotæ Procen. Chron.
Mich. Pſelli in Platonem de animâ.

N.

Nemeſius de Hom. Naturâ.
Nicandri Θηρίακα & ἀλεξιφάρμακα.
Nicephori Imp. Novellæ: potiùs Phocæ.
Nicolai Damaſceni Hiſtoria.
Joannes Antiochenus.
Georgius Monachus.
Diodorus Siculus.
Dionyſius Halicarnaſſæus, &c.
Nonni Dionyſiaca, Lib. XXIV. Inſcriptiones, ex iiſdem, Lib. XLVIII.

O.

Olympiodori Philoſ. Alex. σχολια in Platonis Gorgiam, Alcibiadem, & Phædonem.
Iterùm in Phædonem.
Onoſandri Platonici de Re Militari.
Oppiani Libri de Aucupio, forte Κυνηγέτικα
Hor. Apollinis Hieroglyph. Ægyptiaca, ex Linguâ Ægyptiacâ in Græcam verſa per quemdam Philippum.
Orphæi Argonautica.
Ovidii Epiſtolæ Græcè verſæ, per Max. Monachum.

P.

Palladii Epitom. ex Brackmanum Hiſtoriâ de Indiæ Gentibus.
Palladii Sophiſtæ Scholia in Hippocratem.
Palchi ἀποτελέσματα
Pantaleonis Narratio Miraculorum.
Pantaleonis Preſb. Byz. Oratio.
Pappi Alex. Collectanea Geometrica.
Patricii Sacerdotis Homerocentra ab Eudoxiâ Imp. diſpoſita.
Pauli Æginetæ de Menſuris & ponderibus Pharmacorum.
Medicinæ Artis Libri.
Signa Medicinalia in Scripturis,
In Materiam Medicam.
De ſuccedaneis Galeni.
De Febribus.
P. Alexandrini de Domûs Dominio.
Pelagii Philoſophi de Chemia.

Petri & Pauli Apostolorum πράξεις
Petri Episcopi Alexandri Canones.
Petri Patriarch. Antioch. præscriptum.
Phalaridis Epistolæ, cxxxix. ad diversos.
Philonis Judæi Opera,
Fl. Philostrati in Apollonium Thyaneum, Sermones VIII.
Vitæ Sophistarum.
Phocyllidis παραινέσεις
Photii Bibliotheca.
Eadem.
Nomocanon in Titulis XIV. cum exp. Zonaræ.
Selectâ quædam ex Photii Bibliothecâ de Grammatica ex Proclo cum Nonio.
Acta Synodi Const.
Epistolæ XLVIII. ad diversos.
Platonis Eutyphron.
Alcibiades cum Proclo.
Idem & Cratylus.
Phædon, cum σχολιοῖς Olympiodori.
Idem, & Philebus, & Gorgias, cum XXVIII. Dialogis.
Phædon & Gorgias.
Gorgias, Alcibiades, & Phædon.
Cratylus.
Timæus.
Parmenides.
Platonis Theologia.
Opera ferè omnia, præter Libros de Legibus, & aliquot Dialogos.
Plotini Ph. ἐννεάδες mutilæ.
Plutarchi Vitæ parallelæ.
Alexander.
Sertorius.
Eumenes, &c. &c.

Parallelæ

Parallelæ iterùm.
De Animæ Generat.
Opuſcula aliquot.
Polyæni Stratagemata, Lib. VIII.
Idem Opus, & Fontes, Stagna, &c. &c.
Polybii de Rebus Publicis, & Potentatibus.
Porphyrii quinque Voces.
Iſagoge.
De Virtutibus.
De Abſtinentiâ ab animantibus.
In Harmonica Ptolemæi.
Vita Platonis.
Procli *Patricii* Conſt. de Traditione Divinæ Liturgiæ.
Procli Ph. σχόλια in Opera & Dies Heſiodi.
Proclus in Platonis Alcibiadem & Cratylum.
Idem in Alcibiadem,
Timæum,
Parmenidem,
Theologiam.
In eamdem, IV. Exemplaria.
Procopii Belli Gothici Libri duo.
Ejuſdem Libri IV. Epiſtolæ V.
Pyndari Olimpia, cum σχολιοῖς

R.

Rhodiorum Lex Nautica.

S.

Somnium Scipionis, cum Macrobii Expoſitione & Mar. Planudis Verſione Græcâ.

S. Harmenopuli de Verborum conſtruct. & Lexicon, cum add. marg. IV. Ω 5.
Sexti Empirici adverſùs Mathematicos.
Idem.
Sybillina Oracula.
Simplicius in Ariſtotelem.
Cardinalis Sirleti Index ſuæ Bibliothecæ Græcæ, cum variis diverſorum Epiſtolis.
Socratis Eccleſ. Hiſtoriar. Lib. VII. de apparentibus drfferentiis quarumdam Obſerv. Eccleſiaſt.
Sophoclis Αἴας Μαστιγόφορος
Ἠλέκτρα
Οἰδίπους Τύραννος
Ἀντιγόνη
Οἰδίπους Κολώνεως
Τραχίνιαι
Φιλοκτήτης
Ejus Vita.
Αἴας Μαστιγόφορος
Sophoclis Ἠλέκτρα cum σχολιοῖς
eadem.
Οἰδίπους Τύραννος cum σχολιοῖς
Stephani Byzantini de Urbibus & Populis.
Strabonis Geogr. Lib. XVII.
Suidæ Lexicon, ſemiuſt. tamen legibile, characteribus nitidiſſimis.
Syneſii Epiſtolæ CXLVI. cum Gloſſis.
Epiſtolæ XIV.
Ad Dioſcorum in Lib. Democriti.
Oratio ad Andronicum.

T.

Themistii Explorator, sive Philosophus.
Theocriti Idylia, cum Scholiis.
Theodoreti Opera.
Theodori Abucaræ Opuscula.
Theodori Gazæ Grammaticæ, Libri IV.
Iidem.
De Prosodiis.
Theodori Prodromus in Moschopuli Grammat.
τετράστιχα.
ἰάμβικα.
ἡρῴικα.
Theodosii Grammatica.
Theonis Alex. Grammat. Spec.
Theonis Smyrnæi Mathematica.
Theonis Soph προγυμνάσματα ῥητόρικα.
Theophanes contra Judæos.
Theophylacti Opera.
Theophili de Medicâ Arte varia.
Theophrasti Characteres.
Thomæ Aquinatis Opera.
Xenophontis Λακεδαιμονίων Πολιτεία.
Κύρυ Παιδεία.
Uxoris suæ & Filiorum Vitæ.
Ypsicles Arraphoricus.
Theoricus Smyrnæus.
Zozymi Commentaria.
De Aquis Lib III.
Zozymi Thebani, Liber Mysticus.
Ἐπιγράμματα in Aristotelem.
Platonem.
Agathonem.
Euripidem,

Ariſtophanem.
Variæ Epiſtolæ.
Poemata varia.
Epiſtolæ XV.
Vitæ Imper. à Galieno uſque ad Theophilum.
Conſtantîni Maximi.
Conſtantii.
Hermogenis.
De Legatis Romanorum ad Gentiles, Tomi duo.
De Menſuris & Ponderibus in Membranâ.
Catalogus Herbarum, cum variis de Re Medicâ.
Collectanea ex Hippocrate.
Galeno.
Oribaſio.
Rufo.
Paullo.
Alexandro.
Philomeno.
Archigene.
Aſclepiade.
Aetio.
Iſaaco, & aliis.
Dioſcoride.

DROIT CIVIL.

Lexicon Legis. & de Menſuris & Pond.
Rom. Dict. in Lege.
Synopſis Baſilicorum.
Novellarum Leonis.
De Legibus uſque ad C. annos.
Baſilicor. Lib. VIII.
Leges Juſtiniani collectæ.
Per Leonem.
Conſtantinum.
Baſilium.
Hexabiblos.
Collectio Conſtitutionum.
Novellarum, cum Paratitlis & Novellis.
Selecta ex IX. Libris Imp.
Novell. Fragmenta.

DROIT CANONIQUE.

Acta Synodi Œcumenicæ.
eadem.
Ferrarienſis.
Sextæ Conſtant.
Acta Octav. Synod. Conſtant.
Non. Synod. Conſt.
Conſtitut. Variæ Conc. Conſt.
Acta Synodi Nicænæ.
III. Epheſinæ contra Neſtorium.
IV. Chalcedonenſis.

Collectio Paræmiarum, ex Suidâ & aliis, per Tarrhæum & Didymum.
Poemata.
Pythagorica Dicta.

BIBLES, ET PARTIES DE BIBLES.

A 1°. Geneseos ad 20 Cap. Libri II. Regum.
Regum Libri quatuor. Paralyp. Esdras, Esther, Tobias, Judith, Macchab.
Psalterium ἀκέφαλον
Armeniacum.
Fragm. Ezeck. Dan. & Macchab.
Evang. IV. cum Can. Euseb. & Picturis.
Epistolæ Pauli & Acta App.
Evangelia κατ' ἰνικυτὸν, cum Picturis.
IV. Evangel. sine Principio, cum Picturis.
IV. Evangel. sine Principio, aut Fine, sed Litteris Majusculis. In Membr. iij. ψ. 5. 6. 7. iv. X. 21. scripta an. 522.
Pauli Epistola in Memb.
Omnes duntaxat ad Rom. & Corinth.
Aliquot & Apocalypsis.
παρ' ἑβδομάδας κατ' ἰνικυτὸν, antiquâ Notâ in Membranâ.
Acta & Epistolæ in Memb.
cum Glossis in Memb.
Et Apocalyp. cum Scholiis marg. in Memb. cum argum. caret fine.
Pauli, cum argum.
Apocalypsis, in Memb.

Nov. Teſtament. ſine Apocalyp.
Eſdras, Eſther, Tobias, Judith, Macchab.
Quædam Traditiones SS. ex Hebraico in Græcum Verſæ, monſtrantes quinam fuerint SS. Interpretes, & quo tempore.

MANUSCRITS HÉBREUX.

R. D. Kimchi in Pſalteriuu.
Threnos.
Eccleſiaſten.
Eſther.
Eſdras.
Daniel.
Nehemiah.
In Iſaiam.
Ozeam.
Johelem.
Amos.
Abdiam.
Micheam.
Habacuc, & alios Prophetas minores.
In xxvj priora Capita Eſaiæ, Fr. de Zamora verſore iij. R. 8.
Dictionarium Arab. caract. Hebraicis, ij R. 7.
Abenzoar Liber Medicinæ.
Avicennæ Canones.
Biblia Sacra, cum Notis & punctis, tom. 3. in memb.
cum Punctis in memb.
Pars cum Punctis.

Geneſis cum verſ. Latinâ interlineari, Petro Ciruelo interprete. (Il y a un autre exemplaire de ce Livre dans la Bibliotheque de l'Egliſe de SEGOVIE.)

Liber Radicum in Memb.

Comment. in Leviticum.

In Deuteronomium.

In Pſalmos, curâ B. Ariæ Montani, ex antiquo Romano Codice deſcriptum.

De obſervandis X Præceptis.

M. Gerundenſis Gloſſæ in Job.

Hymni pro Diebus Feſtis.

Comm. in Job, cum Salomone.

Liber contra Judæos.

Liber dictus, *ſecunda Domus Orationis.*

Liber IX. Fundamentorum Religionis Chriſtianæ. Opus filii Arthur, Diſcipuli S. Jacobi Apoſtoli, ſermone Syro impreſſum.

In eodem Codice.

Pſalterium.
Job.
Proverbia.
Ruth.
Cant. Canticorum.
Eccleſiaſtes.
Threni.
Eſther.
Daniel.
Eſdras.
Paralipomena.

Expoſitio Hebdom. Danielis, &c.

Hiſt. Imperii Nabuchodonoſor Regis & ſequentium Regum.

Galenus de Medicam. ſimplicibus.

J. Forali Expoſitio Parabolarum Evangelicarum.

R. Jonæ Portæ Pœnitentium. Opus Impreſſum cum Salomone.

R. Iſaiæ Matrani in Joſuam.
Judices.
Iſaiam.
Ezekielem.
Pſalmos, Proph.

De Jure Civili Opus, de Damno, Nocumento, & Reſtitutione, in-fol. in Memb.

Matthiæ Niſchari Expoſitio Alphabetica Pſalmorum.

De Medicâ Materiâ ex Galeno, & Dioſcoride excerpta quædam. Opus Anonymi.

De eâdem Liber.

R. Moyſis Chimchi Liber Gram. Hebraicæ.

Onkelos, in-4°. in Memb.

R. Salomonis Filii, Moyſis, Malgurii, *Domus Dei*, Liber ſic appellatus, in quo tractatur de causâ, ob quam Moyſes tegebat ſuam faciem velo, & quare Tabulæ Legis ſcriptæ erant in utroque latere; & alia ſecreta Legis Rabbinorum, & aliorum his ſimilium, in-fol. in Membr.

Commentaria in Danielem, Proverbia, Cantica, Ruth, & Threnos.
in Pentateuchum.
in Leviticum.
In Numeros.

R. Salomonis Liber de Medicamentis, in-fol.

Targum Onkelos, in-4°. in Memb.

FIN.

TABLE

Des Lettres contenues dans le Tome II.

LETTRE XII. *Description du Couvent de Saint-Laurent appellé l'Escurial.* Pag. 1

LETTRE XIII. *Description de la ville de Tolède.* 52

LETTRE XIV. *Description de la ville de Ségovie.* 64

LETTRE XV. *Antiquités de Cordoue, de Séville, de Cadix, de Grenade, de Sagonte, de Tarragone & de Barcelonne.* 105

LETTRES XVI & XVII. *Forces de Terre & de Mer, Finances, Commerce & Manufactures.* 117

LETTRE XVIII. *Etat des Monnoies.* 159

LETTRE XIX. *Sur l'état de l'Agriculture.* 180

LETTRE XX. *Au Docteur Kennicott.* 202

LETTRE XXI. *De la Famille Royale & de la Cour ; du génie actuel, ou du caractère & des mœurs des Espagnols, de leur Langue, de leurs amusemens, &c.* 211

LETTRE XXII. ET DERNIERE. *Voyage de Madrid à Lisbonne.* 257

LETTRE *De Don Grégoire Mayans, à M. Pluer.* 272

AUTRE LETTRE *Du même Don Grégoire Mayans au Chevalier Keene, Ambassadeur d'Angleterre à Madrid, touchant la Polyglotte Complutesienne, ou Bible d'Alcala, &c.* 299

AUTRE LETTRE *De Don Grégoire Mayans, sur l'Aquéduc de Ségovie, à l'Auteur de l'Epigramme Latine rapportée à la pag. 89 de ce Volume.* 316

Fin de la Table.

372

Author Clarke, Edward
Title [État présent de] l'Espagne... 1760-1761. Vol.2.
211327
IISp.
C5976k
.F
DATE
NAME OF BORROWER

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU